

Logiques du signe et du signifiant à l'épreuve de l'autisme : une lecture psychanalytique du témoignage de Daniel Tammet

Lucie Jeanne Fayolle

▶ **To cite this version:**

Lucie Jeanne Fayolle. Logiques du signe et du signifiant à l'épreuve de l'autisme : une lecture psychanalytique du témoignage de Daniel Tammet. Psychologie. Aix Marseille Université (AMU), 2021. Français. NNT : 2021AIXM0529 . tel-04187070

HAL Id: tel-04187070
https://hal.science/tel-04187070

Submitted on 24 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE DE DOCTORAT
Soutenue à Aix-Marseille Université
Le samedi 18 décembre 2021

Logiques du signe et du signifiant à l'épreuve de l'autisme

Une lecture psychanalytique du témoignage de Daniel Tammet

par Lucie Fayolle

Membres du jury

Michèle Benhaim, Directrice de thèse
Professeure des Universités
Aix-Marseille Université

Christian Bonnet, Examinateur
Maître de conférence HDR
Aix-Marseille Université

Jean-Michel Vivès, Rapporteur
Professeur des Universités
Université Côte d'Azur

Mi-Kyung Yi, Rapporteure et Présidente
Professeure des Universités
Université de Paris

Discipline
Psychologie
Spécialité
Psychologie clinique et Psychopathologie
École doctorale
ED 356 Cognition, Langage, Éducation

LPCPP UR 3278 Laboratoire de Psychologie Clinique, de Psychopathologie et de Psychanalyse

Aix*Marseille université
Socialement engagée

A ma grand-mère

Affidavit

Je soussignée Lucie Fayolle, déclare par la présente que le travail présenté dans ce manuscrit est mon propre travail, réalisé sous la direction scientifique de Michèle Benhaïm dans le respect des principes d'honnêteté, d'intégrité et de responsabilité inhérents à la mission de recherche. Les travaux de recherche et la rédaction de ce manuscrit ont été réalisés dans le respect à la fois de la charte nationale de déontologie des métiers de la recherche et de la charte d'Aix-Marseille Université relative à la lutte contre le plagiat.

Ce travail n'a pas été précédemment soumis en France ou à l'étranger dans une version identique ou similaire à un organisme examinateur.

Fait à Marseille, le 4 octobre 2021



Résumé

Cette recherche se propose de tenter de caractériser la nature de ce qu'on pourrait appeler un signe autistique, à partir de la lecture du témoignage de Daniel Tammet, autiste écrivain, passionné de langues étrangères, qui pense et ressent dans une langue singulière faite de nombres synesthésiques. Pour ceci, nous suivrons les élaborations de J. Lacan autour du signifiant et du signe, en passant par l'origine linguistique et philosophique de ces concepts chez F. d. Saussure, C. S. Peirce et L. Hjelmslev. A la suite d'auteurs lacaniens comme J.-C. Maleval, nous supposerons une absence de structuration signifiante du sujet autiste, et le développement d'un Autre de suppléance constitué de signes. Dans ce cadre, notre hypothèse consistera à soutenir l'existence d'une écriture singulière de ces signes, sur le modèle de la correspondance bijective qui s'établit entre deux plans isomorphes. C'est cette structure formelle conceptualisée par Hjelmslev, proche du phénomène de "cartographie véridique" décrit par les cognitivistes dans l'autisme, et radicalement distincte de la structure signifiante, qui nous permettra d'appréhender la synesthésie et le nombre de Tammet comme "effets d'image".

Au fil de ce travail, nous nous intéresserons également à la fonction de la traduction et de l'écriture pour Tammet, qui sont les façons qu'il a trouvées de s'exprimer, de "trouver une voix" pour reprendre ses mots. Il s'agira également de tenter de réaliser un différentiel d'avec la schizophrénie à partir d'une analyse des procédés qu'il met en place pour donner du sens aux mots des autres. Nous verrons ainsi comment Tammet, à partir d'un défaut de résonance des mots des autres, s'appuie sur la lettre et travaille à la création d'un lien métonymique entre ses signes afin de produire des significations.

Mots clés : langage, autisme, signe, signifiant, image, psychanalyse

Abstract

This research proposes to characterize the nature of what could be called an autistic sign, based on the reading of the autobiography of Daniel Tammet, autist, writer, passionate about foreign languages, who thinks and feels in an idiosynchrasic language made of synesthetic numbers. To achieve this, we will follow J. Lacan's elaborations around the signifier and the sign through the linguistic and philosophical origin of these concepts in F. d. Saussure, C. S. Peirce and L. Hjelmslev's work. Following Lacanian authors such as J.-C. Maleval, we will assume the absence of a structure of the signifier for the autistic subject, and the development of a "substitute Other" consisting of signs. In this context we will make the hypothesis of the existence of a singular writing of these signs, on the model of the bijective correspondence which is established between two isomorphic planes. It is this formal structure conceptualized by Hjelmslev, close to the phenomenon of "veridical mapping" described by cognitivists in autism, and strictly distinct from the signifier's structure, that will allow us to apprehend Tammet's synesthesia and number as "image effects".

Throughout this work, we will also be interested in the function of translation and writing for Tammet, which are the ways he found to express himself, to "find a voice". We will also try to make a difference between autism and schizophrenia based on an analysis of the processes that Tammet use to give meaning to others' words. We will thus see how Tammet, starting from a lack of resonance of the words, relies on the letter and works to create a metonymic link between his signs in order to produce meanings.

Keywords : language, Autism, sign, signifier, image, psychoanalysis

Je tiens à remercier particulièrement

Michèle Benhaim, pour l'intérêt qu'elle a porté à ce travail, et la confiance donnée

Jeanne Terramorsi pour son accompagnement attentif

Le groupe des doctorants pour les échanges stimulants et le soutien apporté, avec une pensée particulière pour Laila

Ma famille et mes amis pour avoir soutenu et supporté ce travail

Mes collègues de travail, pour leur aide, leurs encouragements et leur enthousiasme

Les enfants rencontrés dans les hôpitaux de jour de Saint-Jérôme et de La villa Louison, sans qui cette thèse n'aurait pas eu de raison d'être

Enfin je remercie chaleureusement les membres du jury, M. Christian Bonnet, M. Jean-Michel Vivès et Mme Mi-Kyung Yi, qui ont permis à ce texte de trouver une adresse, et une fin.

Table des matières

Résumé.....1

Préambule.....6

Introduction.....8

Contours théoriques de notre question.....11

Problématisation.....26

Chapitre 1 - L'envers du signifiant.....46

Chapitre 2 - Le mot et la chose.....70

Chapitre 3 - Animer les mots.....93

Chapitre 4 - Traduction, écriture et langues étrangères.....124

Chapitre 5 - Entre image et signifiant.....140

Chapitre 6 - Effets d'image.....176

Résultats.....192

Conclusion.....195

Bibliographie.....196

Sommaire détaillé.....202

« Tout surgit de la structure du signifiant »

Jacques Lacan

« A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,

Je dirai quelque jour vos naissances latentes. »

Arthur Rimbaud, "Voyelles"

Préambule

Au cours de mes études en psychologie, à l'occasion d'un stage auprès d'enfants autistes, j'ai fait la découverte du livre *Je suis né un jour bleu*[1], autobiographie de Daniel Tammet, autiste savant, synesthète, passionné de langues et de nombres. La rencontre avec ces enfants si étonnants, et la lecture concomitante de ce texte m'ont fait entrevoir ce qui demeure pour moi toujours un mystère : l'autisme, ou un rapport au monde radicalement autre.

J'ai trouvé particulièrement frappant l'abord du langage si singulier de ces enfants. Certains répètent des bribes de dialogues de dessins animés et des slogans publicitaires, chantonnent ou encore s'enferment dans un jargon incompréhensible. D'autres prononcent quelques mots, parfois en écholalie, avec une tonalité particulière. D'autres encore n'ont que des cris, ou des sons bien à eux, qui constituent comme une signature. Certains enfin sont totalement mutiques alors même qu'on devine chez eux une riche vie intérieure.

A côté de cela, la manière dont Tammet manie les mots et les nombres, m'a semblé tout aussi intrigante, bien qu'assez différente à première vue.

C'est de cette énigme que s'origine ma recherche. Un travail de thèse qui est avant tout un travail d'étudiante, réalisé dans la continuité de mes mémoires de recherche de master. J'ai découvert les concepts psychanalytiques en même temps que j'ai traversé mon sujet.

Parallèlement et à l'issue de mes études, j'ai eu la chance de pouvoir poursuivre un travail en tant que psychologue clinicienne auprès d'enfants psychotiques et autistes, à l'occasion d'un bref passage en C.A.M.S.P.[2] puis de quatre ans en hôpital de jour pour enfants. Si cette thèse demeure exclusivement théorique, sans qu'il y soit restitué quelque chose d'une clinique transférentielle, ces rencontres qui ont été très marquantes pour moi ont donné du souffle à ces pages, et alimenté le désir qui sous-tend cette recherche.

Pour ce travail de thèse, j'ai considéré les écrits, les auteurs qui me semblaient pertinents pour éclairer ce rapport au langage si singulier. Parmi la diversité des références et orientations de travail possibles, j'ai choisi de m'inscrire dans le champ lacanien, en m'appuyant plus spécifiquement sur les travaux de J.-C. Maleval, ses développements théoriques constituant le point de départ de ma question. Je suis également allée chercher hors du champ psychanalytique, en interrogeant des travaux de cognitivistes, notamment ceux de l'équipe de L. Mottron[3], pour les articuler à certains concepts psychanalytiques, le

1 Tammet, D. (2007) *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes.

2 Centre d'Action Médico-Sociale Précoce

3 Laboratoire de Laurent Mottron. http://lnc-autisme.umontreal.ca

témoignage de Tammet m'apparaissant constituer *un point de rencontre créateur de sens*[4] entre ces énoncés de provenances hétérogènes.

J'ai suivi parallèlement plusieurs fils qui ont parfois trouvé à se nouer, et parfois pas. Je n'ai pas toujours réussi à jongler avec l'ensemble des termes et des notions du champ lacanien; des pans conceptuels restent obscurs. La question de l'autisme teinte, colore sans doute la façon dont j'ai abordé les textes, parfois de façon un peu fragmentée, peut-être en écho avec des registres (Réel, Symbolique et Imaginaire) désarticulés dans l'autisme, si c'est l'hypothèse que l'on se donne.

Ce travail garde je l'espère la trace de ce cheminement. Le témoignage de Daniel Tammet a constitué une boussole dans ma lecture des textes freudiens et lacaniens, et cette thèse tente d'en restituer le tracé.

En effet, en tant que lectrice "naïve", j'ai trouvé en cette question du rapport au langage du sujet autiste, d'une étrangeté radicale, et se déclinant en une multiplicité de formes comme autant de solutions sur mesure à partir de laquelle chaque sujet se constitue, une porte d'entrée passionnante dans les textes. Sans doute parce que cette question m'a paru ouvrir un chemin de traverse dans le corpus psychanalytique, ma crainte étant de courir le risque de réduire le témoignage de Tammet en cherchant à le faire tenir dans un "prêt-à-penser" théorique.

Car l'autisme ne s'ajuste pas sans dommage à des structures psychopathologiques qui ont été pensées hors de sa logique propre, la batterie conceptuelle psychanalytique ayant été constituée par Freud et Lacan principalement à partir de l'étude de la névrose, de la psychose et de la perversion. En revanche, il est remarquable de constater qu'alors même que ni Freud ni Lacan n'ont pris en compte l'autisme dans leurs élaborations théoriques, les concepts et les outils qu'ils nous ont laissés se révèlent extrêmement féconds pour se repérer dans cette clinique.

J'ai choisi pour ma part de m'appuyer sur la question du langage et son abord psychanalytique, pour explorer ma question. Ainsi, à la lumière du témoignage de Daniel Tammet, ce travail de thèse m'a menée à interroger, d'abord pour moi-même, et à la racine, des concepts comme le signe et le signifiant en psychanalyse.

4 Gaufey, Guy. (2018). *L'effet de sens. Éléments de sémiotique lacanienne (Essais)* E.P.E.L.

Introduction

Autisme et psychanalyse : une question actuelle

L'autisme constitue par de nombreux aspects un défi pour la psychanalyse. La pertinence du traitement psychanalytique dans ce champ suscite de vives controverses, et polarise le débat entre les diverses formes de thérapeutiques. Dans ce qui constitue désormais une question sociétale, enjeu majeur dans les transformations et parfois dérives actuelles de la prise en charge des enfants, ceux qui se réfèrent à la psychanalyse sont amenés à prendre position. La psychanalyse a-t-elle un rôle à jouer auprès des enfants dits autistes ? Considérer les autistes comme "en deçà" ou au bord du langage, ne représente-il pas un risque de les exclure du champ freudien ?

L'autisme possède à d'autres égards une certaine position d'exclusion, ou tout du moins, d'extériorité à la psychanalyse : cette entité psychopathologique n'a été constituée qu'à partir des années 1940, c'est-à-dire après la mort de Freud. Lacan, s'il a évoqué à quelques reprises l'autisme, ne semble pas l'avoir considéré en tant que syndrome spécifique. L'autisme pose donc des questions nouvelles aux textes freudiens et lacaniens, dans le sens où ces textes n'y apportent par eux-même aucune réponse directe, car ni Freud ni dans une moindre mesure Lacan n'ont développé de véritable théorie de l'autisme.

Est-ce un effet de cette place vacante dans la théorie, ou de l'actualité d'une question qui suscite des débats parfois passionnés, la littérature psychanalytique actuelle traitant de l'autisme est riche et foisonnante. Au sein de la multiplicité des orientations psychanalytiques et des approches de l'autisme, nous choisirons de nous appuyer plus spécifiquement sur les auteurs lacaniens, notamment sur les élaborations de J.-C. Maleval qui constituent le point de départ de cette thèse, notre travail cherchant à explorer plus précisément la nature du signe de l'autiste.

Choisir de partir de la question du signe et du signifiant est une façon de soutenir la responsabilité de la psychanalyse à l'endroit du langage. Freud et Lacan à sa suite ont affirmé que la psychanalyse est avant tout une expérience de parole. Il s'agit de faire le pari que les autistes, en tant que "parlêtres"[5], ont affaire au langage. Notre hypothèse consistera à soutenir que cette prise dans le langage est radicalement autre, et que les mots de l'Autre restant pour eux plus étrangers encore que pour tout un chacun, ces sujets ont à œuvrer d'autant plus pour s'en débrouiller. Nous tenterons ainsi de cerner les coordonnées de ce rapport au langage si singulier.

5 Néologisme lacanien évoquant l'humain dans son existence d'être de langage

Ce travail est une thèse théorique, à travers laquelle nous espérons néanmoins pouvoir contribuer à affirmer tout l'intérêt du travail clinique porté par la psychanalyse auprès des autistes. Il s'agira de nous inscrire dans un effort d'élaboration théorique contribuant à démontrer la richesse heuristique des concepts psychanalytiques dans le champ de l'autisme. Nous espérons également soutenir à travers la mise en avant du témoignage éloquent de D. Tammet le caractère essentiel des inventions, procédés, créations subjectives qui s'inscrivent souvent dans ce qu'on appelle les "passions" des autistes, centres d'intérêt parfois nommés "restreints" par le caractère presque exclusif de l'attention que le sujet y porte, témoignant de l'importance vitale de cette affaire pour lui. La psychanalyse, en tant qu'éthique du sujet, affirme qu'une position soignante doit prendre pour assise le respect absolu de la singularité du sujet autiste, et consister à s'en faire le partenaire et l'appui dans l'élaboration de ses solutions propres.

Maleval : la voix et le signe de l'autiste

Daniel Tammet pense et ressent dans une "langue" bien à lui, qu'il nomme maternelle, faite de nombres qui s'incarnent en forme, couleur et texture. Notre point de départ consistera à interroger cette langue si particulière au regard de la thèse de J.-C. Maleval[6], selon laquelle le sujet autiste a affaire au langage du côté du signe, s'appuyant sur une conceptualisation lacanienne du signe considéré comme opposé au signifiant.

Pour J.-C. Maleval, l'autiste interroge le mystérieux nouage de la jouissance du corps vivant au langage. Il met au fondement de la position subjective de l'autiste un refus primitif de céder sur la jouissance de la voix, ce qui compromet l'incorporation de la structure du langage.

Ce refus est inconscient, souvent énigmatique et douloureux. Le sujet autiste ne consentirait pas "à incorporer la voix comme l'altérité de ce qui se dit", ce qui nécessiterait qu'il la laisse résonner au lieu de l'Autre, qu'elle devienne en partie étrangère, du côté de « ce qui se dit ». Or comme l'énonce J. Lacan: « C'est bien pour cela et non d'autre chose, que détachée de nous, notre voix nous apparaît avec un son étranger »[7]. La voix de l'autiste lui reste fondamentalement intime, elle ne se détache pas de son être de jouissance, ce qui fait obstacle à une prise de parole habitée par un sujet du désir.

Afin de ne pas risquer un déchirement insupportable, il s'affaire donc à déconnecter sa jouissance de sa parole. De ce point de vue, l'œuvre de Daniel Tammet semble nous montrer l'exceptionnel chemin parcouru, partant de cette primordiale « naissance au langage » du côté d'un signe désarrimé de l'Autre, pour « trouver sa voix »[8].

Daniel Tammet

6 Maleval, J. (2009). *L'Autiste et sa voix* (Champ Freudien). Éditions du Seuil.

7 Lacan, J. (2004). *Le Séminaire livre X. L'angoisse* (1962–1963) (10) (Champ Freudien) Éditions du Seuil.

8 Tammet, D. (2017). Chapitre « Trouver ma voix », dans *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter.* Les Arènes.

Daniel Tammet nous enseigne une vérité sur le langage ; non un savoir de linguiste, mais celui révélé par un témoignage inestimable sur une façon singulière d'être aux prises avec les mots. Si l'on suit la proposition de Lacan d'un inconscient "structuré comme un langage", nous pouvons faire le pari que ce que dit Tammet de son rapport aux mots, aux langues, aux nombres et à l'écriture, nous enseigne une part de vérité sur l'inconscient. Notre hypothèse sera que cette vérité n'est pas celle d'un inconscient qui se dévoilerait "à ciel ouvert", mais celle d'un inconscient qui se révèle (dans sa structuration), par son absence, à la façon d'un négatif, le signe de Tammet se situant à l'envers du signifiant.

Il faut écouter[9] attentivement les autistes qui témoignent, car l'accès qu'ils nous offrent sur le monde quasi-hermétique de l'enfance autistique, ou l'autisme de Kanner, est précieux. Ils nous ouvrent une porte sur le fonctionnement subjectif de sujets avec lesquels nous avons à travailler, qui n'ont pas toujours les moyens de témoigner de leur rapport au monde, ceux qui les côtoient ayant de ce fait à faire preuve d'une attention d'autant plus scrupuleuse à leur égard. La compréhension du mode d'être au monde autistique est en effet essentielle pour s'orienter dans l'accompagnement de ces sujets, et ne pas faire violence, la connaissance des angoisses et des défenses propres au sujet autiste permettant de faire sa présence à ses côtés discrète et acceptable, condition de la possibilité d'une rencontre.

Ce travail est avant tout une lecture personnelle, orientée par notre propre transfert au texte de Tammet, une « traduction » psychanalytique de ses ouvrages que nous avons tenté de faire dialoguer avec les concepts lacaniens de signe et de signifiant. Cette lecture constitue un regard parmi d'autres sur une œuvre qui dépassera heureusement tout ce qu'on peut venir en dire. Et s'il est essentiel de pouvoir interroger la théorie psychanalytique au regard de ce vécu hors-normes, et pour cela de « laisser libre cours à nos hypothèses »[10], n'oublions pas la mise en garde de Freud : de ne jamais prendre l'échafaudage pour le bâtiment lui-même …

Notre question consistera à tenter de définir la nature du ou des signes de Tammet. Nous gardant de toute velléité de faire de la psychanalyse appliquée, ou de réaliser une étude de cas, nous souhaitons donc aborder la lecture de Tammet en nous centrant sur tout ce qui témoigne de son lien au langage, entremêlé de ce qu'il peut dire de son rapport au monde.

Et il faut dire que ce n'est pas difficile : il suffit d'ouvrir un de ses ouvrages. Que ce soit au travers d'un essai, un roman ou un texte autobiographique, il semble que Tammet ne parle que de cela, à travers sa passion pour les langues, ses nombres synesthésiques, ou encore son intérêt pour les mathématiques.

9 Maleval, J.-C. *Écoutez les autistes.* Broché (2012)

10 Freud, S. (2001). *Interprétation des rêves (l')* (GRANDS OUVRAGES). Presses Universitaires de France.

Contours théoriques de notre question

Histoire de l'autisme

Bleuler, l'autisme comme symptôme secondaire de la schizophrénie

C'est E. Bleuler, en 1911[11] qui utilise pour la première fois le terme d'"autisme". Bleuler cherche alors à définir une nouvelle catégorie nosologique qu'il nomme schizophrénie, se positionnant en rupture de la conception de Kraepelin et de sa dementia praecox. La schizophrénie se caractérise par la Spaltung - à distinguer de la Spaltung freudienne - consistant en une perte de contact avec la réalité associée à un repli dans un monde pour soi, des troubles associatifs et des troubles affectifs.

Dans ce cadre, l'autisme est considéré par Bleuler comme un symptôme secondaire de la Spaltung, une réaction du psychisme à ce processus morbide. L'autisme est une forme d'attitude envers le monde extérieur caractérisée par un retrait pathologique. « Les schizophrènes les plus graves, qui ne cultivent plus aucune relation, vivent dans un monde en soi ; ils se sont enfermés dans leur chrysalide avec leurs souhaits."[12] "La vie intérieure acquiert une prédominance morbide. »[13]

Bleuler invente le terme d'autisme à partir d'une contraction de l'*autoérotisme* freudien. Il assimile également le contenu de ces deux concepts : « L'autisme est à peu près la même chose que ce que Freud appelle autoérotisme."[14]

L'autisme advient ainsi, nommé par Bleuler, comme « ce détachement de la réalité combiné à la prédominance relative ou absolue de la vie intérieure. »[15]

Kanner et le syndrome d'autisme infantile précoce

Trente ans plus tard, l'autisme devient avec Kanner[16] (1943), puis Asperger[17] (1944) un syndrome psychopathologique spécifique. En 1943 d'abord, année à laquelle est publié l'article princeps de l'autrichien L. Kanner, « Autistic disturbances of affective contact », recueil des observations de 11 enfants manifestant un tableau clinique homogène dont Kanner trace

11 Bleuler, E. (1911). *Dementia Praecox ou groupes des schizophrénies.* E.P.E.L. (1993).
12 Ibidem, P112
13 Ibidem, P60
14 Ibidem, P112
15 Ibidem, P112
16 Kanner, L. (1943). Les troubles autistiques du contact affectif. *Acta Paedo-Psychiatrica, 1968*.
17 Asperger, H. (1944). Les psychopathes autistiques pendant l'enfance. Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance.

les contours afin de le distinguer. Il individualise ainsi un syndrome qu'il nomme « autisme infantile précoce », et le différenciant d'autres formes pathologiques psychiatriques précoces, notamment de la schizophrénie infantile et de la déficience. L'autisme infantile précoce devient ainsi une entité à part entière. Cette première description est restée une référence jusqu'à aujourd'hui.

Pour Kanner, l'autisme est une maladie qui s'origine dans un « trouble inné de la communication ».

« L'exceptionnel, le pathognomonique, le désordre fondamental est l'inaptitude des enfants à établir des relations normales avec les personnes et à réagir normalement aux situations depuis le début de la vie. Il y a depuis le départ une extrême solitude autistique qui, toutes les fois que cela est possible, dédaigne, ignore, exclut tout ce qui vient à l'enfant de l'extérieur ».[18]

« Nous pouvons supposer que ces enfants sont venus au monde avec l'incapacité innée de constituer biologiquement le contact affectif habituel avec les gens, tout comme d'autres enfants viennent au monde avec des handicaps physiques ou intellectuels innés. Il semble que nous soyons ici en présence de purs exemples culturels d'une perturbation autistique innée du contact affectif ».[19]

Les petits patients de Kanner montrent des particularités du langage (voire une absence de langage), ainsi que deux symptômes caractéristiques : *l'aloneness* ou l'isolement, la solitude, et *sameness* : l'immuabilité.

Kanner note également le caractère précoce des troubles, l'évolution linéaire (ces enfants restent autistes tout en grandissant). Il souligne l'absence de déficience, bien que l'intelligence de ces enfants soit "particulière" et échappe aux instruments de mesure classiquement utilisés. Il cherche également à caractériser la spécificité du retrait de ces enfants, et de leur attitude face à l'autre et au monde.

« Il ne s'agit pas comme chez les enfants ou adultes schizophrènes, d'une rupture de relations préalablement établies, il ne s'agit pas d'un retrait succédant à une participation. Il existe d'emblée un repli autistique extrême qui, chaque fois que c'est possible, fait négliger, ignorer, refuser à l'enfant tout ce qui lui vient de l'extérieur. Un contact physique direct, un mouvement ou un bruit qui menacent d'interrompre cet isolement sont traités soit comme s'ils n'existaient pas; si cela ne suffit pas ils sont alors douloureusement ressentis comme des intrusions bouleversantes »[20]

Kanner réalise ainsi un différentiel d'avec l'autisme du schizophrène :

18 Kanner, L. (1943). Les troubles autistiques du contact affectif. *Acta Paedo-Psychiatrica, 1968*.

19 Ibidem

20 Ibidem, P67

« alors que le schizophrène essaie de résoudre son problème en quittant le monde dont il a fait partie et avec lequel il a été en contact, c'est graduellement que les autistes acceptent des compromis en étendant précautionneusement des pseudopodes/tentacules circonspects vers un monde dans lequel ils ont été totalement étrangers depuis le début ».[21]

Le syndrome d'Asperger

Au même moment, en Autriche, le pédiatre d'une institution d'éducation spécialisée, Hans Asperger, décrit de manière sensiblement semblable, sous le nom de « psychopathie autistique », une figure très voisine qu'il différencie également de la schizophrénie et du retard intellectuel. Les enfants décrits par Asperger ne présentent en revanche pas de retard de langage, bien qu'ils montrent des particularités dans leur manière de parler. Les symptômes se manifestent de façon précoce, et sont caractérisés essentiellement par une perturbation du lien social. Ces enfants (qui sont globalement plus âgés que les enfants observés par Kanner), ont des occupations stéréotypées, parfois "une relation anormale très forte avec certains objets[22]" (dont la présence semble vitale pour eux), et entretiennent avec l'autre une relation distanciée, caractérisée par le retrait, l'auto-centrisme ou la superficialité. « Ils suivent leurs propres préoccupations » explique Asperger. « Ils sont loin des choses ordinaires; ils ne se laissent pas pénétrer par les autres ».

Si les tableaux brossés par Kanner et Asperger entretiennent une indubitable parenté, les travaux d'Asperger sont longtemps restés dans l'ombre. C'est Lorna Wing, qui en 1981[23] va proposer en mettant au jour les travaux du viennois, le nom de syndrome d'Asperger pour qualifier des formes d'autisme ne présentant ni retard de langage, ni déficience cognitive. C'est ainsi que les deux syndromes, Kanner et Asperger seront distingués par la psychiatre britannique, mais également pensés dans un continuum au sein de diverses formes d'autismes qu'elle considère fondées sur un socle commun[24].

Des signifiants qui marquent

L'autisme va rapidement intégrer les classifications psychiatriques des troubles mentaux. L'évolution de la structure et de la sémiologie de ces classifications et la place mouvante de l'autisme dans ces catégories est riche d'enseignements. Elle met en évidence notamment les différents signifiants qui s'attachent à l'autisme (maladie psychiatrique, trouble du développement, handicap, déficience...), qui orientent le regard que l'on pose sur ces sujets, et en cela participent à déterminer leur prise en charge à la fois sociétale et thérapeutique.

21 Ibidem, P263

22 Ibidem, P119

23 Wing, L. (1981). *Asperger's Syndrome :* A Clinical Account. Psychol Med.

24 Wing, L. (1991). The Relationship Between Asperger's Syndrome and Kanner's Autism. *Cambridge University Press*

Au sein de ces classifications, le DSM (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*) fait référence. Le DSM est purement descriptif, il consiste en une classification sans principe organisateur, axée sur des descriptions de tableaux de signes dénuées d'une réflexion sur la logique sous-jacente aux symptômes, permettant une correspondance entre syndromes et traitements associés (souvent médicamenteux).

L'autisme qui y était auparavant considéré comme un syndrome très spécifique (autisme de Kanner, dans les psychoses à origine spécifique dans l'enfance), va intégrer dans le DSM-III le trouble global du développement, puis le trouble envahissant du développement (TED) qui regroupe de plus en plus de tableaux cliniques hétérogènes. En parallèle, apparaît un glissement général de la conception de la pathologie mentale vers le handicap.

Or, si la maladie va suggérer l'existence d'éléments pathogènes externes au sujet, et la possibilité (même lointaine, projetée dans le futur) d'une curabilité, et donc d'un remède, le handicap suppose un dysfonctionnement qui gène l'adaptation du sujet à son environnement. Cet écart à la norme requiert d'une part une rééducation, une réhabilitation, d'autre part des adaptations apportées à son milieu (cette dimension est très perceptible actuellement dans le milieu scolaire où l'on doit personnaliser, adapter les conditions d'apprentissage). Proche de la notion de handicap, la déficience pense le sujet comme advenu avec un manque, une défaillance, un "quelque chose en moins" qui peut être éventuellement compensé par un "quelque chose en plus" (prothèse, aides, dispositifs contrebalançant les difficultés du sujet).

Le DSM, on le voit, est traversé par des signifiants qui pèsent lourds dans la conception de ce qu'est l'autisme, et consécutivement sur la prise en charge de ces sujets. Se voulant a-théorique, et sans doute résultant du croisement d'enjeux divers, nous pourrions également considérer cette classification comme anhistorique, ayant gommé au sein de ses lignes toute affiliation ou chronologie, et pourtant étant déterminée à son insu par l'histoire à la fois de la pédopsychiatrie de la psychopathologie infantile.

Il y a tout intérêt en effet, afin de mettre en perspective les débats actuels, de pouvoir comprendre dans quel fil ils s'inscrivent. A cet égard, nous avons trouvé particulièrement intéressante la lecture d'Alejandro Olivos[25], qui reprend en introduction de son ouvrage l'histoire de la pédopsychiatrie infantile française, de sa lente émergence congruente au dégagement de son objet, la psychose infantile, hors de ce qui était alors conçu comme des arriérations profondes (idiotie, etc.) assimilées à des pathologies d'origine organique, en passant par son acte fondateur, le traitement de Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron, pris en charge par Jean-Marc Gaspard Itard. Cette mise en perspective nous a permis notamment de mieux appréhender les différentes approches actuelles de l'autisme (médico-pédagogique, éducative et orthopédique, etc.), et dans quels cadres historiques et théoriques s'inscrivent leurs divergences (voir également à ce propos le recueil très complet de J. Hochmann[26])

25 Olivos, A. (2017) La clinique psychiatrique dans *« Approche structurale de l'autisme et de la psychose infantile ».* Psycho-logiques. l'Harmattan.

26 Hochmann, J. (2009) *Histoire de l'autisme: de l'enfant sauvage aux troubles envahissants du développement*. Paris: Odile Jacob.

L'autisme dans le champ de la psychanalyse

L'autisme est le lieu du débat, et c'est également le cas à l'intérieur même du champ psychanalytique qui n'y échappe pas. Les positions théoriques divergent, et la complexité de la question inspire des élaborations variées.

Dans le champ anglo-saxon

Les psychanalystes anglo-saxons se sont intéressés très tôt à l'autisme, et l'on peut faire l'hypothèse que ce courant théorique freudien a développé sa spécificité notamment à partir de la clinique de l'autisme infantile (avec celle de la psychose infantile et du bébé). L'angle d'approche consiste globalement à considérer l'autisme comme une perturbation dans le développement du moi, occasionné à la suite d'évènements traumatiques faisant rupture dans le développement psychique. L'accent est mis sur les mécanismes de défense, et les phases de l'autisme sont constituées à partir du degré d'individuation de l'enfant dans la relation à son *Nebenmensch*, incarné le plus souvent par la mère. L'autisme révèle ainsi à un âge inhabituel des processus ordinaires chez les tout-petits, ou bien démontre dans ses manifestations les étapes de la construction psychique.

Dans les références incontournables, nous pouvons citer "pêle-mêle" l'analyse du cas Dick théorisé par Melanie Klein (1959)[27], un petit patient dont le tableau clinique évoque l'autisme bien que M. Klein le diagnostique alors du côté d'une schizophrénie infantile atypique. M. Klein, à partir d'une interprétation dans laquelle elle réalise des correspondances symboliques sur les objets que manipule Dick (train-papa, train-dick, gare-maman), pense l'état de Dick comme relevant d'un état d'inertie du moi, caractérisé par l'arrêt de la formation symbolique et l'absence de l'activité fantasmatique, état qu'elle bouscule et réanime en y plaquant une symbolisation œdipienne. Bruno Bettelheim[28] (1969) va de son côté associer les symptômes de l'autisme avec les états de sidération rencontrés chez certains déportés rescapés à la sortie des camps de la mort. Il pense l'autisme comme réactionnel à une situation extrême, à une angoisse inouïe, l'autisme étant alors une solution pour survivre (dans une coupure du sujet d'avec ses affects). Quelques années plus tard, Margaret Mahler (1973)[29], élève d'Anna Freud, distingue les psychoses autistiques et les psychoses symbiotiques à partir d'étapes dans le processus de « séparation-individuation » issu du courant de l'"ego-psychology". Il existe ainsi pour M. Mahler un stade d'autisme normal, phase du développement du bébé, dans laquelle l'enfant qui présente une psychose autistique reste fixé. En 1975, le kleinien Donald Meltzer[30] dans *Explorations dans le monde de l'autisme*, décrit un mécanisme de défense spécifique à l'autisme, le démantèlement, qui consiste en une dispersion du moi qui "tombe en morceaux" et se démembre en une déliaison de ses

27 Klein, M. (1978). *L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi.* Essais de Psychanalyse. Paris : Payot.

28 Bettelheim, B. (1992). *La forteresse vide : L'autisme infantile et la naissance du soi*. Gallimard.

29 Mahler, M. (1969). *Psychose infantile.* Paris, Payot, (1973)

30 Meltzer, D. (2002). *Explorations dans le monde de l'autisme*. Payot & Rivages.

modalités sensorielles qui vont alors s'attacher à l'objet le plus stimulant de l'entourage immédiat. Pour lui, l'autisme constitue une résistance à la séparation du self d'avec son objet, ce que révèle également le mécanisme d'identification adhésive. Ce qu'il avance d'une rupture insupportable de la continuité psychique constituée par l'objet idéal, (la bouche de l'enfant - le mamelon maternel), sera repris et développé par France Tustin (1992)[31]. Celle-ci soutient que l'autisme s'origine dans une première séparation traumatique du mamelon maternel, vécue comme une véritable amputation par le bébé non encore différencié de son objet, et qui perd dans ce mouvement une partie de lui-même. Tustin décrit les stratégies de survie et de protection de l'autiste face à cette angoisse d'annihilation, et élabore les concepts de "carapace autistique" et de la "mise en capsule". Enfin, Geneviève Haag[32], héritière de ce courant de pensée, propose un champ d'exploration clinique de l'autisme très dynamique[33] notamment au travers d'un repérage clinique des différentes étapes traversées par les enfants autistes dans leur évolution (inspirés de la méthode d'observation du nourrisson proposée par Esther Bick[34]).

Les élaborations cliniques et théorisations de ces auteurs sont riches et éclairantes quant à la clinique de l'enfance autistique. Ceci étant dit, nous ne ferons que de très rares références à ces travaux, car de par leur caractère imagé et centré sur l'interprétation du sens des manifestations en acte des petits patients, ils paraissent très éloignés de la logique lacanienne dans laquelle nous avons souhaité ancrer notre travail, et nous avons trouvé les deux champs difficiles à articuler.

Dans le champ lacanien

Les psychanalystes lacaniens sont partagés sur la façon d'aborder ce syndrome, certains requestionnant la consistance même de l'entité "autisme"[35]. Une question traverse ces différentes théorisations, polarisant le débat : celle de la distinction entre autisme et psychose. La ligne de partage permettant de définir le champ des psychoses, et les concepts utilisés pour argumenter une clinique différentielle, varient selon les auteurs. Rosine et Robert Lefort[36] s'appuient ainsi sur la dimension de l'Autre pour affirmer qu'il n'y en a pas dans l'autisme. Certains cherchent à définir s'il y a forclusion du père (M.-J. Sauret[37]), d'autres questionnent

31 Wing, L. (1991). The Relationship Between Asperger's Syndrome and Kanner's Autism. *Cambridge University Press*.

32 Haag, G. (s. d.). Résumé d'une grille de repérage clinique de l'évolution de la personnalité chez l'enfant autiste. *Le Carnet PSY*, *76*, 19-23.

33 G.Haag est co-fondatrice de la Cippa, Coordination Internationale entre Psychothérapeutes Psychanalystes et membres associés s'occupant de personnes autistes

34 Delion, P. (2004). *L'observation du bébé selon Esther Bick : Son intérêt dans la pédopsychiatrie aujourd'hui*. Érès éd.

35 Thomas, M.-C. (2012). *L'autisme et les langues*. L'Harmattan.

36 Lefort, R., & Lefort, R. (2008). *Naissance de l'autre : Deux psychanalyses, Nadia (13 mois) et Marie-Françoise (30 mois)*. Éditions du Seuil.

37 Sauret, M.-J. (18 juin 2011) Le rêve impossible de l'autiste : la métaphore paternelle. https://www.apjl.org/contribution/le-reve-impossible-de-lautiste-la-metaphore-paternelle/

l'aliénation (C. Soler[38]). E. Laurent[39] différencie pour sa part les modes de retour de la jouissance chez l'autiste et le schizophrène (retour de la jouissance dans le corps pour le schizophrène, retour de la jouissance dans un bord pour l'autiste).

Certains psychanalystes lacaniens vont ainsi soutenir la place de l'autisme dans la catégorie des psychoses aux côtés de la paranoïa, de la schizophrénie et de la mélancolie. D'autres en font une structure à part entière (les Leforts en 1980, dans « Naissance de l'Autre »). D'autres encore vont penser l'autisme comme en-deçà de la structure, comme une "a-structure"[40].

D'autres présument que des passages peuvent avoir lieu entre les structures. Dans cette optique, la psychose serait une évolution possible de l'autisme. Il existe également une pensée répandue selon laquelle lorsque le sujet se met à parler, il y a "sortie de l'autisme", ou encore qu'il s'agit d'une erreur de diagnostic, un enfant se révélant verbal ne pouvant être que psychotique.

Nous soutiendrons au contraire que le sujet peut, tout en parlant, entretenir un rapport autistique au langage.

Notre position dans le débat

Différentiel autisme et psychose

Dans cette recherche, nous penserons la question du différentiel à travers le prisme du rapport au langage. Nous avons ainsi choisi d'étudier spécifiquement le témoignage de Daniel Tammet dans sa valeur singulière et sa dynamique propre, afin de tirer d'éventuelles conclusions que nous pourrons ensuite, dans un second temps, proposer au débat.

Nous tenterons de ne pas généraliser ce qui nous semblera émerger de l'étude de ces textes, une étude qui demeure fondée sur la singularité d'un cas. Ce qui peut être soutenu en revanche tout à fait largement, et que montre avec éclat le témoignage de Tammet, c'est la valeur fondamentale et littéralement fondatrice des inventions pour les sujets autistes, qui se manifestent à travers leurs centres d'intérêts et leurs passions.

Nous soutiendrons que les procédés dont témoigne Tammet sont une réponse possible (puisque c'est la sienne), à une problématique commune aux autistes : celle de la déconnexion de la jouissance et du langage. La thèse de J.-C. Maleval, qui constitue notre point de départ, marquera également l'aboutissement de notre travail. C'est le fond commun que nous retrouvons à la fois dans notre clinique de l'enfance autistique, et dans notre lecture des récits

38 Soler, C. (2002). *L'inconscient à ciel ouvert de la psychose*. Presses universitaires du Mirail.

39 Laurent, E. (1997). *Réflexions sur l'autisme. Bulletin Groupe Petite Enfance*.

40 Frayssinet, M. (2012). *Autisme et schizophrénie*. [Thèse de doctorat, Université de Rennes 2].

cliniques et des témoignages des autistes écrivains, et ce sera le paradigme sur lequel s'appuiera cette recherche.

Étiologie ?

Dans le débat actuel, la théorie psychanalytique est souvent assimilée à une psychogenèse simpliste de l'autisme, par une reprise réductrice dans sa médiatisation des conceptions de Bruno Bettelheim[41] et de sa "parentectomie". Cette vision culpabilisante de la cause de l'autisme a suscité beaucoup de dommages tant chez les parents, que dans les lieux de soin où l'approche psychanalytique est pratiquée. Il est dramatique de voir la façon dont les institutions qui prennent en charge ces enfants sont actuellement mises à mal, par de nouveaux paradigmes conjuguant une soi-disant rentabilité du soin et la nécessité de le mesurer par des méthodes standardisées. On ne compte plus les restructurations et les changements brutaux d'orientation de travail qui ont balayé aveuglément une richesse théorico-clinique inestimable, et des savoirs-faire élaborés au fil des ans dans l'accompagnement de ces enfants, dans des lieux de soin qui sont également des lieux de transmission pour ceux qui y travaillent.

Il n'y a pas de psychogenèse

Nous nous appuierons pour notre part sur l'assertion lacanienne selon laquelle « Le grand secret de la psychanalyse, c'est qu'il n'y a pas de psychogenèse. »[42] Celle-ci nous permet de nous décaler de la question de la cause, pour nous centrer sur ce qui vient caractériser le fonctionnement subjectif, la logique sous-jacente.

L'orientation lacanienne ne s'inscrit pas dans une conceptualisation psycho-génétique (cherchant une étiologie dans l'environnement ou le développement de l'enfant). Elle s'intéresse exclusivement à la position subjective, s'appuyant sur le choix inconscient du sujet mettant en jeu « l'insondable décision de l'être » selon la formule de Lacan.

Ce choix, inconscient, nous l'entendons comme un point mythique originel, un choix pris par un sujet qui n'existe pas encore, puisque c'est cet acte qui va le faire naître. C'est par ce prisme que nous comprenons par exemple certains sujets qui affirment (à l'encontre de l'idée par exemple que l'on pourrait guérir de l'autisme) que leur autisme fait partie d'eux-même, qu'ils ne pourraient, même s'ils le souhaitaient, s'en séparer puisque c'est ce qui les fait être.

Prenons au mot Lacan pour dire que la rencontre d'avec le langage, c'est l'acte de naissance du sujet. Ainsi, si l'autiste ne s'y aliène pas (ça sera notre hypothèse), nous pouvons considérer néanmoins la possibilité d''utiliser le terme de "sujet autiste", non comme sujet divisé, ou sujet de l'inconscient, mais comme sujet de cette décision subjective originelle, celle de ne pas aliéner son être sous le signifiant. Cela nous donne certes un sujet paradoxal, un sujet non-assujeti au langage, qui demeure néanmoins, comme "parlêtre", dans un rapport au

41 Bettelheim, B. (1992). *La forteresse vide : L'autisme infantile et la naissance du soi*. Gallimard.

42 Lacan, J. (2018). *Les psychoses*. Éditions Points. P15

langage dont on a à chercher les coordonnées. Dans la suite de notre exposé, nous désignerons ainsi par "sujet autiste", non le sujet lacanien "représenté par un signifiant pour un autre signifiant", mais un sujet (toujours lacanien nous semble-t-il), fondé par une position subjective originelle dans la rencontre d'avec le langage.

Affiliations théoriques

Lacan et l'autisme

« Les autistes s'entendent eux-mêmes » (Lacan, 1975)

Lacan parle peu de l'autisme. Il y fait référence à quelques rares occasions, la question de l'autisme lui étant généralement amenée par ses interlocuteurs. On ne sait si Lacan conçoit alors l'autisme comme un symptôme de la schizophrénie, où comme une entité à part entière. Il semble dans tous les cas qu'il ne se soit jamais réellement intéressé à l'autisme comme un sujet en soi. Mais les quelques interventions qu'il a pu faire à ce propos nous apportent néanmoins, à posteriori, de précieuses indications. Nous les entendrons pour notre part comme différentes occurrences d'une même affirmation : l'autiste est verbal. Même lorsqu'il est mutique, il a affaire au langage.

Ainsi, dans « Allocution sur les psychoses de l'enfant » [43](1967), il parle d'un enfant qui pâtit du signifiant, puisque, se bouchant les oreilles, « du verbe il se protège ». L'enfant autiste est ainsi d'ors et déjà dans le verbe.

Dans Conférence à Genève sur le symptôme (1975)[44] : il dit qu'« Il s'agit de savoir pourquoi il y a quelque chose chez l'autiste, ou chez celui qu'on appelle schizophrène, qui se gèle, si on peut dire. Mais vous ne pouvez dire qu'il ne parle pas. Que vous ayez de la peine à entendre, à donner sa portée à ce qu'ils disent, n'empêche que ce sont des personnages finalement plutôt verbeux ».

L'autiste est un parlêtre qui dit quelque chose, même si ce qu'il dit n'est pas aisé à entendre. S'il n'entend pas ce que nous lui disons, c'est peut-être que nous lui parlons d'une place qui consisterait à « s'en occuper » (peut-être, soigner, éduquer...). «C'est bien justement ce qui fait que nous ne les entendons pas. C'est qu'ils ne vous entendent pas. Mais enfin, il y a sûrement quelque chose à leur dire.»

Lacan évoque également la spécificité d'un rapport aux mots : « il y en a pour qui dire quelques mots ce n'est pas si facile. On appelle ça l'autisme (...) c'est des gens pour qui le poids

43 Lacan, J. (2001). « Allocution sur les psychoses de l'enfant » *Autres écrit*s. Éditions du Seuil.

44 Lacan J. (2017). «*Conférence à Genève sur le symptôme»*, texte établi par J.-A. Miller, La Cause du désir, n°95, avril 2017, p.17

des mots est très sérieux et qui ne sont pas facilement disposés à le prendre à leur aise avec ces mots »[45].

Enfin, à propos de Dick, le petit patient de M. Klein dont on pourrait faire l'hypothèse qu'il serait aujourd'hui diagnostiqué autiste, Lacan note (sans évoquer l'autisme) qu'il a déjà une certaine appréhension des vocables, mais de ces vocables il n'a pas fait la *Bejahung*, il ne les assume pas[46].

J.-C. Maleval et M.-C. Laznik

Pour développer notre thèse, nous nous appuierons principalement sur le postulat de J.-C. Maleval de la déconnexion de la jouissance et du langage chez l'autiste, en le complétant par la vision de M.-C. Laznick[47] qui constate plus précisément l'absence du bouclage du 3ème temps de la pulsion, avec un désir chez l'autiste qui ne peut se nouer au désir de l'Autre. L'autiste se protège de façon radicale, en ne s'aliénant pas à ses signifiants. Chez lui l'appel est rabaissé au niveau de la demande, une demande qui concerne strictement l'objet (et qui ne fait pas demande d'amour).

Nous traduirons et nuancerons le postulat de Maleval par cette hypothèse : l'autiste se protégeant de l'Autre et de son désir, ses signes sont soit empruntés à l'Autre mais déconnectés de la jouissance (du côté d'un parler désaffecté) soit chargés de sa propre jouissance mais inaccessibles à l'Autre (du côté de la langue privée). Le passage par l'écrit peut ainsi être considéré comme une possibilité de s'exprimer authentiquement sans passer par la vocalisation, la voix étant "ce qui porte la présence du sujet dans son dire"[48], chargée d'une jouissance trop directement en lien à l'Autre (la voix véhiculant cette part du signifiant qui résonne dans l'Autre).

« Nul plus que l'autiste n'est un sujet libre, douloureusement libre, d'une liberté potentielle qu'un engagement altérerait. Il rejette toute dépendance à l'égard de l'Autre : il refuse de céder l'objet de sa jouissance vocale, de sorte qu'il résiste activement à l'aliénation de son être dans le langage ».[49]

Selon Maleval, l'autiste parle à condition de ne pas dire. Il y a chez lui une déconnexion de la jouissance et de la parole, en témoigne la voix parfois désaffectée, monocorde, inexpressive que prennent certains sujets.

---

45 Ibidem

46 Repris par Lacan comme base d'élaboration du premier schéma du bouquet inversé, dans les développements théoriques autour de la jonction du Symbolique et de l'Imaginaire dans la constitution du Réel. Séances du 17 et 24 février 1954, Lacan, J. (2018). *Les psychoses*. Éditions Points.

47 Laznick, M.-C. (2000). *La théorie lacanienne de la pulsion permettrait de faire avancer la recherche sur l'autisme*.

48 Maleval, J-C. (2009). *L'autiste et sa voix*. Champ freudien. Paris: Éditions du Seuil.

49 Ibidem

La voix, chargée de la jouissance, est insupportable au sujet autiste. Insupportable car il refuse de la perdre, c'est-à-dire de la placer au lieu de l'Autre. Sa voix lui demeure trop intime, ne résonnant pas pour lui comme l'altérité de ce qui se dit[50]. Or c'est en se détachant que la voix vient résonner au lieu de l'Autre, ce qui explique qu'on entend jamais sa propre voix sans une certaine sensation d'étrangeté.

La voix est chargée, de façon préférentielle, avec le regard, de la jouissance du sujet, et fait signe de son désir. Il est à noter que le sujet autiste se protège particulièrement de la voix et du regard, témoins de la présence de l'Autre, en se bouchant les oreilles, et dans l'évitement du regard.

Cette question du désir de l'Autre est centrale dans l'autisme. D'après M.C. Laznick, "la pathologie autistique primaire chez un enfant serait la conséquence, de la non mise en place du "circuit pulsionnel complet" du fait de l'absence de son troisième temps"[51] : le bébé à risque autistique ne se fait pas objet de l'Autre.

Laznick souligne qu'un relatif consensus semble s'établir entre les différents champs d'études qui s'intéressent à l'autisme pour dire que l'autiste souffre avant tout d'une perturbation du lien à autrui. Nommés déficit des compétences sociales, trouble de l'imitation, dysfonctionnement des neurones miroir, défaut d'individuation, etc., de nombreux signes convergent, chacun à travers le prisme de son domaine disciplinaire, vers cette question d'une difficulté pathognomonique dans le lien à l'autre. Kanner et Asperger, qui ont isolé chacun de leur côté un syndrome autistique, à travers la constitution d' un tableau de signes cliniques, ont tout deux souligné cette composante primordiale : la solitude de ces enfants, leur tendance à se couper des signes de la présence des autres, les manifestations d'angoisse lors d'éventuelles intrusions dans leur monde clos où ils règnent en maîtres.

La voix

La voix est un objet (a) selon Lacan, c'est-à-dire qu'à l'instar du sein, des fèces, du phallus et du regard, elle est structurée par la coupure. Cette coupure est double, présente à la fois entre le sujet et la voix, et entre la voix et l'Autre. Entre les deux la voix tombe, une voix alors « plus tout à fait sienne sans être tout à fait autre »[52].

Dans cette perspective, le mutisme est alors appréhendé comme un refus radical de céder l'objet de la jouissance vocale, un refus qui advient à l'insu du sujet, douloureusement énigmatique. L'enfant mutique retient sa voix, ne sortant de son silence que dans des instants critiques, où les stratégies défensives du sujet sont débordées.

50 Lacan, J., & Miller, J.-A. (2004). *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre 10 : L' angoisse: 1962 – 1963*. Éditions du Seuil

51 Laznik, M.-C. (2000). *La théorie lacanienne de la pulsion permettrait de faire avancer la recherche sur l'autisme*.

52 Le Breton, D. (2011). *Éclats de voix: une anthropologie des voix*. Traversées. Paris: Métailié, P57.

Lorsqu'il parle, ses verbalisations sont originales : écholalie, « langage de perroquet », usage d'une voix artificielle, dénuée d'expressivité. Lorsque la solitude devient douloureuse pour le sujet, et qu'il tente d'entrer en relation avec l'autre, sa communication prend des tournures défensives, ce que décrit parfaitement Donna Williams : "Au mieux, la personne qui souffre d'autisme ne peut parler couramment qu'à la condition de duper et de leurrer son esprit en lui faisant croire que ce qu'elle a à dire n'a aucune importance émotionnelle"[53]. Elle liste une série de subterfuges qu'elle emploie, passant par le bavardage futile, le soliloque, l'usage du "langage du poète" (jargon ou tournures hermétiques) qui lui permet d'être certaine de ne pas être comprise, le chant ou bien la discussion intellectuelle qui n'est pour elle qu'une bataille d'idées impersonnelles.

Enfin, le passage par l'écrit, qui permet une scission du langage et de la voix, est un moyen d'expression privilégié par de nombreux autistes, certains par ailleurs mutiques. Ce passage par l'écrit peut se soutenir d'un double. Ainsi, dans la "communication facilitée", le sujet autiste s'appuie littéralement (ou "se branche" pour reprendre le terme de Maleval) sur un autre pour s'exprimer, souvent à l'écrit : il s'agit d'une main guidant la main de l'autiste sur le clavier de l'ordinateur, d'une présence aidant à la construction des phrases (la mère de Babouillec[54] qui veille aux articulations et au bon alignement des petites lettres cartonnées qu'utilise sa fille pour écrire).

Pour Maleval, le sujet autiste n'est donc pas hors-langage. Mais dans sa rencontre avec le langage, ne cédant pas sur la jouissance vocale, il ne chiffre pas sa jouissance dans le signifiant.

Car l'enfant à devenir autistique ne semble pas passer par le babil, moment où l'enfant éprouve et incorpore sa voix « comme l'altérité de ce qui se dit », restreignant peu à peu la variété de ses productions au système phonématique de sa langue maternelle, c'est-à-dire au système différentiel supportant le signifiant.

Absence du signifiant

Le signifiant, qui, d'après la formule princeps de Lacan, représente le sujet pour un autre signifiant, est par nature systémique. Se constituant de manière différentielle, il ne prend sens que par ses relations avec les autres signifiants, en s'articulant dans la chaîne signifiante dans laquelle le sujet, en prenant la parole, aliène son être en le faisant représenter par le signifiant.

Les autistes, à travers leurs particularités de langage, témoignent bien de cette absence de structure signifiante. Leur perplexité face à certaines formes d'énonciation, la confusion face au mensonge ou au sarcasme, l'incompréhension des jeux de mots et la difficulté à saisir les concepts abstraits en sont la marque.

53 Williams, D. (1999). *Si on me touche je n'existe plus*. J'ai lu.

54 Babouillec. (2016). *Algorithme éponyme suivi de Raison et acte dans la douleur du silence et de Je, ou Autopsie du vivant*. Rivages.

L’autiste et le signe

L’autiste n’étant pas constitué dans la structure signifiante, s’intéresse paradoxalement très tôt au langage et à son ordre. Il porte un grand intérêt à l’écrit, aux dictionnaires et encyclopédies, et plus généralement aux systèmes structurés. Il classe, organise, aligne des objets, et s’active à une mise en ordre du monde qui concourt à le pacifier.

Ce travail de régulation symbolique, nous dit Maleval, s’explique par le fait que le sujet autiste a affaire au signe et que "chaque signe est indépendant des autres signes, de sorte qu'ils forment une multitude beaucoup plus difficile à organiser que les signifiants portés à faire système puisqu'ils se déterminent les uns par rapport aux autres."[55] Maleval fait référence au concept de signe lacanien, un signe défini à l’envers du signifiant.

Le signe, chez Lacan, « représente quelque chose pour quelqu’un ». Il entretient un lien direct à ce qu’il désigne, tandis que le signifiant, qui fait système par nature, n’est pas défini en relation à un référent. C'est pour Lacan l'outil de communication, le moyen d'échange, le signe supposant directement le "quelqu'un" à qui il fait signe de quelque chose. Ainsi le langage réduit aux signes pourrait résulter d'une simple appropriation. De plus il suppose la présence rapprochée du "quelque chose", du référent qui pour Lacan est toujours manqué par le langage.

L’autiste s’affaire donc à lier entre eux les signes dont il apprécie la concrétude, afin de se construire des séquences, des rituels, des circuits dans l’espace et dans le temps à partir desquels il peut trouver un peu de régularité et de permanence, organisant un monde originellement chaotique.

Les constituants du bord autistique

Maleval conceptualise les différentes solutions élaborées par le sujet autiste pour traiter sa jouissance : l’objet, le double, l’îlot de compétence, et enfin l’Autre de suppléance viennent construire un bord protecteur, permettant de cadrer la jouissance, à défaut de la chiffrer.

Ce sont des solutions originales qui parfois s’articulent, et viennent témoigner de la construction subjective, le sujet autiste étant selon Maleval originellement a-structuré (par le langage).

L'objet autistique s'élabore progressivement. Il est conceptuellement proche de l'objet brut décrit par F. Tustin[56] lorsqu'elle parle de l'objet dur que l'enfant conserve dans sa main, dans lequel s'incarne l'existence même du sujet, lui permettant d'être consistant et dur lui aussi. Chez Maleval, cet objet est évolutif. L'enfant noue avec lui une relation transitiviste (qualifiée par Tustin d'identification adhésive), s'en attribuant les caractéristiques, dans des

55 Maleval, J.-C. (2009). *L’autiste et sa voix*. Éditions du Seuil.
56 Tustin, F. (1992). *Autisme et protection*. Éditions du Seuil.

allers-retours projectifs et maîtrisés permettant une construction progressive de son image spéculaire. Enfin l'objet en mouvement permet au sujet une certaine animation libidinale, lui fournissant une vitalité, une dynamique propre.

Avec *le double*, le sujet se risque à passer de l'inertie de l'objet au vivant. Il se branche sur un autre élu, réel ou imaginaire, pour s'animer. On est du côté de l'image spéculaire (construction de carapace, d'armure, de déguisements, incarnation d'un personnage, imitation en toutes choses de l'autre aimé, etc.), le double contribuant à la structuration de l'image du corps, et à l'animation libidinale. Articulé à un Autre de suppléance à travers lequel le sujet se constitue un langage, il concourt à la possibilité pour le sujet de prendre la parole, au travers d'un autre. Donna Williams[57] est particulièrement éclairante sur cette clinique du double.

*L'îlot de compétence c*onstitue ce que certains nomment un « domaine d'intérêt restreint »; ce sont les passions de l'autiste, qui emmagasine un savoir parfois totalisant et encyclopédique dans un domaine (par exemple, le calcul calendaire, le dessin, etc.). Ces centres d'intérêt peuvent paraître parfois se réduire à une accumulation de connaissances et à une hypertrophie cognitive limitée à certaines compétences peu transposables ; mais ce sont souvent des chemins menant à terme à des possibilités de partage et de socialisation. L'autiste a besoin dans un premier temps de maîtriser un savoir, qui peut ensuite s'habiller de la présence discrète de l'autre.

L'Autre de suppléance ou de synthèse

L'Autre de suppléance est un réservoir de signes, « d'éléments linguistiques appris par cœur, ou enregistrés de manière photographique, qui possèdent un caractère objectal très marqué ». Ce sont par exemple des signes alphabétiques, des pictogrammes, des chiffres ou de la musique. On suppose une affinité du signe autistique avec l'écriture, avec la lettre.

Il s'agit d'un réservoir de signes qui vient en lieu et place du travail de régulation symbolique réalisé dans un premier temps concrètement par le sujet au travers des objets (alignements, classements, etc.).

Ce sont des signes qui sont déconnectés de la présence angoissante de l'Autre. Des signes chosifiés, écrits ou dessinés (lettres, chiffres, etc.), ou mécanisés (télévision qui fournit au sujet des morceaux de discours dont il se fait un langage). Donna Williams[58] parle de l'intérêt qu'elle porte au téléphone par la possibilité qu'il lui donne de parler à partir d'une chose inanimée. Josef Schovanec[59], passionné de livres, a pensé jusqu'à un âge relativement avancé, « que les bouquins n'avaient pas d'auteur humain, qu'ils étaient des données de la nature, qu'il y avait des livres comme des pierres et des rivières ».

57 Williams, Donna. *Si on me touche je n'existe plus*. Paris: J'ai lu, 1999.

58 Ibidem

59 Schovanec, J.,(2012). *Je suis à l'Est !* PLON.

La structuration d'un Autre de synthèse permet au sujet de se construire un langage maîtrisable; les deux fonctions principales d'un langage étant, le note Maleval, de permettre d'établir un échange avec l'autre, et de mettre de l'ordre dans le monde.

Avec le signe, l'objet à réguler n'est plus à proprement dit incarné, mais se constitue en savoir indépendant des supports où il se trouve déposé. Le signe de l'Autre de synthèse marque un premier écart avec la concrétude de ce qu'il représente.

L'Autre de synthèse ou de suppléance, lorsqu'il s'ouvre vers le social, va permettre selon Maleval une certaine restauration de la fonction de représentation du sujet dans le champ du langage, c'est à dire de la capacité à venir habiter celui-ci de sa présence (sans pour autant constituer un sujet divisé par le signifiant, aux prises avec un inconscient).

Le nombre de Tammet : quel signe, pour quel Autre de suppléance ?

Le nombre de Tammet semble s'affilier au signe autistique tel que Maleval le conçoit, déconnecté de la présence angoissante de l'Autre et permettant au sujet, à la manière d'un langage, de s'orienter dans le monde et d'entrer en lien. Néanmoins la complexité et l'originalité du nombre de Tammet questionnent à plusieurs égards la nature du signe autistique, et le fonctionnement de l'Autre de suppléance.

Problématisation

Daniel Tammet

Éléments biographiques

Daniel Tammet, né Daniel Corney, est britannique. "Tammet" est un pseudonyme, qui signifie "Chêne" en estonien, une langue "riche en voyelles"[60] qu'il apprécie particulièrement. Il vit depuis 2009 à Avignon, avec son compagnon français.

Aîné d'une fratrie de neuf enfants, il vit une enfance modeste dans la banlieue de Londres. Il garde de son enfance le souvenir d'une difficulté à comprendre le monde qui l'entoure, d'"une ambiance de refus, et de confusion, et de différence, et de non-acceptation"[61]. A l'âge de quatre ans, il souffre de graves crises épileptiques, traitées puis stabilisées. Il est diagnostiqué « autiste de haut niveau avec syndrome du savant et synesthésie[62] » à l'âge de 25 ans, au Centre de Recherche sur l'Autisme de l'université de Cambridge, par Simon Baron-Cohen.

Daniel Tammet explique penser et ressentir en nombres. Les nombres constituent sa langue maternelle. Il est synesthète, c'est-à-dire qu'il voit les nombres, les lettres et les mots (et également les jours du calendrier) en couleur, émotion, forme et texture. Il se passionne pour les mathématiques, et s'avère également féru de calcul calendaire (forme de calcul permettant de trouver le jour de la semaine correspondant à une date donnée). Chez lui, le calcul, arithmétique ou calendaire, s'effectue spontanément, et "en images". Le 14 mars 2004, au musée de l'histoire des sciences d'Oxford, il récite en 5 heures les 22 514 décimales de Pi (évènement repris dans un documentaire[63] dont il fait l'objet en 2005).

Il est passionné de langues étrangères, et les apprend avec une grande facilité. Dans l'enfance, il étudie le français comme seconde langue à l'école, et fait une rencontre marquante avec la langue finnoise à travers l'imagier d'une petite voisine. A 19 ans, il part pour un an de volontariat en Lituanie, où il travaille comme professeur d'anglais, et découvre le lituanien. Par la suite, en plus de la maîtrise du français, du finnois et du lituanien, il apprendra l'islandais

60 Johnson,R.(2017,1 décembre). A genius explains. The Guardian. https://www.theguardian.com/theguardian/2005/feb/12/weekend7.weekend2

61 Les Murray traduit par Daniel Tammet, « C'est une chose sérieuse que d'être parmi les hommes » ,éditions de l'Iconoclaste. (2014, 12 octobre). France Culture. https://www.franceculture.fr/emissions/ca-rime-quoi/les-murray-traduit-par-daniel-tammet-cest-une-chose-serieuse-que-detre-parmi

62 "La synesthésie (du grec syn, union, et aesthesis, sensation) est un phénomène qui consiste en un liage sensoriel inhabituel, dans lequel certains stimuli évoquent automatiquement une perception additionnelle." Caspar, É. A., & Kolinsky, R. (2013). Revue d'un phénomène étrange : La synesthésie. *L'Année Psychologique*, *113*(04), 629-666.

63 Gooder, S. (2005). *The boy with the incredible brain* [Documentaire].

(une langue qui le fascine notamment par les multiples mots qui désignent, selon le contexte d'usage, les chiffres de un à quatre), mais aussi l'allemand, l'espagnol, le gallois et le roumain. Il s'intéresse également de près à l'espéranto, la "langue auxiliaire internationale", langue artificielle construite par Louis-Lazare Zamenhof en 1887. Il apprécie sa grammaire "stable et logique", et le fait que son vocabulaire soit un mélange d'autres langues, principalement européennes. On notera au passage que Tammet s'est intéressé exclusivement à des langues s'appuyant sur le même alphabet que de celui de sa langue maternelle, l'alphabet latin.

Tammet s'invente dans l'enfance une langue qu'il nomme "Mänti". Le mot « Mänti » vient du mot finnois signifiant *pin*. Cette langue s'inspire du vocabulaire et de la grammaire des langues finno-ougriennes. Il crée en 2002 un site internet d'apprentissage des langues qu'il nomme Optimnem, en hommage à Mnémosyne, « la muse qui a inventé les mots et les langues dans la mythologie grecque »[64]. A travers ce site internet il diffuse une pédagogie originale, très personnelle et basée sur sa propre expérience dans l'apprentissage des langues étrangères.

Tammet écrivain

Enfant, Tammet passe de longues heures à la bibliothèque locale. Il apprécie les livres mais aussi le silence, le calme et le caractère particulièrement bien ordonné de ce lieu. Il passe aussi beaucoup de temps à parcourir les rayons à la recherche d'un livre qui porterait son nom. "Il y avait tant de livres dans cette bibliothèque, et tant de noms différents, qu'il était impossible qu'il n'y en ait pas un avec mon nom. Je n'avais pas compris à l'époque qu'il fallait écrire le livre pour avoir son nom dessus"[65].

A vingt-six ans, il écrit un premier livre autobiographique, *Je suis né un jour bleu* (2007), "témoignage d'une modeste enfance anglaise sous le spectre autistique"[66]. Il s'agit de prendre la parole après le documentaire, pour dire qui il est. C'est un succès international. Depuis il a écrit d'autres livres, s'est installé en France avec son nouveau compagnon. Il voyage à travers le monde pour rencontrer ses lecteurs et donner des conférences. Dans la préface de la nouvelle édition de *Je suis né un jour bleu*, écrite en 2019 et en français (langue dans laquelle "il se sent chez lui"), il explique comment il réalise, avec le recul, combien ce premier livre l'a transformé. A la fin de l'écriture, il n'était tout simplement plus le même. "Si étrange que cela puisse paraître, pour la première fois je me sentais entier, ma vie lisible".

Comment Tammet vient interroger la nature du signe autistique

Les nombres comme langue maternelle

64 Tammet, D. (2007). *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes.
65 Ibidem
66 Tammet, D. (2019). Préface de *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes., réédition

« Bien que l'anglais soit la langue de mes parents, celle dans laquelle j'ai grandi et étudié, je n'ai jamais eu le sentiment de lui appartenir. J'ai appris ma langue maternelle avec embarras, souvent confusément. Elle m'était étrangère. Une deuxième langue. Toujours, dans un coin de mon esprit d'enfant, se déroulait une traduction simultanée qui luttait pour suivre le rythme. Pour dire tel ou tel mot en d'autres termes. Pour recomposer le puzzle des phrases. Jusqu'à ce qu'un spécialiste m'annonce mon autisme de haut niveau et m'explique la déconnexion entre l'individu et le langage, j'ai dû me débrouiller avec le monde comme je le pouvais. J'étais inadapté. Le monde est fait de mots. Moi, je pensais, sentais, rêvais dans une langue secrète faite de nombres. »[67]

Tammet parle des nombres comme d'une langue maternelle, une langue qui constitue sa pensée. Sa langue maternelle n'est donc pas la langue de tous. Nous allons faire l'hypothèse d'une non aliénation aux signifiants de l'Autre, et supposer qu'il n'a pas réalisé, à son origine, d'entrée structurante dans le langage. Son nombre semble alors constituer une création qui vient lui tenir lieu de langue. Certes ce « langage » n'est pas partagé par l'autre, et ne peut constituer un moyen de communication. Mais il lui sert néanmoins à organiser sa pensée, et se situer en lui-même et dans le monde, les nombres ayant fonction de repères l'aidant à comprendre ses émotions, ainsi que celles des autres.

" Par exemple, comme j'ai du mal à comprendre ou à réagir aux émotions des autres, j'ai souvent recours aux nombres pour y arriver. Si un ami me dit qu'il se sent triste ou déprimé, je m'imagine assis au creux de la cavité noire d'un 6, et cela m'aide à faire l'expérience d'un sentiment similaire et à le comprendre. Quand je lis dans un article qu'une personne a été intimidée par quelque chose ou quelqu'un, je m'imagine debout à côté du nombre 9 » [68](le nombre qui correspond, pour lui, au sentiment de l'immensité).

L'expérience synesthésique

Chaque nombre a pour Tammet une forme, une couleur et une texture, et possède une personnalité. Il est capable d'effectuer des calculs très complexe, de façon quasi-instantanée, en visualisant le résultat en image. Il a un amour particulier pour les nombres premiers, dont il perçoit « la beauté remarquable ». « Leur solitude parmi les autres nombres me les rend singuliers et stimulants », nous dit-il.

Chiffrage ou cadrage de la jouissance ?

Il semble que les nombres de Tammet, qu'il élève au rang d'une langue maternelle, constituent une langue intime, en lien avec les émotions. Maleval parle d'un bord qui consiste en un cadrage, à défaut d'un chiffrage de la jouissance du sujet, chiffre qui ne peut être constitué que par le signifiant. Ce signe si particulier de Tammet, possède une consistance très concrète (synesthésique), si bien qu'il peut en modeler des versions réalisées en pâte à

67 Tammet, D. (2017). *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes.
68 Tammet, D. (2007). *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes.

modeler à l'occasion d'une expérience réalisée par l'équipe de Baron-Cohen, filmée dans le documentaire dont il fait l'objet (2005).

Le chiffrage donne une valeur, celle de la jouissance par lalangue. Il est du côté d'une impression sur le corps, d'une frappe, à la manière d'une imprimerie. C'est la question du signe saussurien qui se pose ici, un signe qui n'existe qu'à la frontière entre deux substances hétérogènes, un composé biface.[69]

Pour Maleval le signe autistique cadre la jouissance, quand le signifiant la chiffre. Ce "cadre" nous semble être conceptuellement parent du "bord" autistique qui vient tempérer la jouissance. Pour autant les nombres de Tammet semblent dans leur forme concrète être inscrits dans le corps, dans le lien intime qu'ils entretiennent à sa jouissance.

Un calcul en images

Tammet calcule "en image". Pour lui "c'est comme faire des maths sans y penser."

"Quand je fais une multiplication, dit-il, je visualise les deux nombres et leurs deux formes distinctes. Puis l'image change. Une troisième forme apparaît : la réponse. Le processus prend quelques secondes et s'effectue de lui-même."[70]

C'est la forme même de ses images qui déterminent le résultat de ses opérations.

"Quand j'élève 37 à la puissance 5 (37 x 37 x 37 x 37 x 37 = 69 343 957), je vois un grand cercle, composé de petits cercles qui tournent dans le sens des aiguilles d'une montre, depuis son sommet. Quand je divise un nombre par un autre, je vois une spirale qui s'élargit vers le bas en cercles toujours plus concentriques et déformés. Chaque division produit des spirales de tailles et de formes différentes." [71]

La grammaire des nombres

Cette langue faite de nombres est organisée par la structure arithmétique à laquelle Tammet semble avoir superposé d'autres fonctions qu'il nomme une « grammaire ». Par exemple, la multiplication par « deux », « sorte de chiffre d'action », produit pour lui ce qui pourrait s'apparenter à des verbes :

« Cent quatre-vingt-un, un nombre premier, avait une grande forme symétrique et brillante, pareille à une cuiller. Quand je le multipliais par deux (une sorte de chiffre d'action), il se transformait en verbe. Trois cent soixante-deux voulait dire « manger » ou « consommer » (plus littéralement, « déplacer une cuiller »). »

69 Voir le chapitre "A l'envers du signifiant"
70 Tammet, D. (2017). *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes.
71 Ibidem

« C'était l'image mentale qui annonçait invariablement un changement intérieur, ici, la faim. Suivant le même principe, d'autres images naissaient en moi : treize, qui a la forme d'une goutte de pluie glissant sur la vitre, devenait vingt-six, « s'endormir ». »[72]

Ces nombres semblent intimement liés à son intériorité, faisant repères dans ses sensations et ses émotions.

Une relation esthétique et amoureuse aux langues et aux mots

Tammet est passionné par les langues, et élabore toute une réflexion critique sur le langage, sur les liens qu'entretiennent les différentes langues entre elles, la façon dont elles sont construites et dont elles fonctionnent. Son expérience synesthésique des nombres s'étend aussi aux mots, perçus en couleur et en texture. "Le mot « ladder » (échelle), par exemple, est bleu et brillant, tandis que « hoop » (cerceau), est blanc et doux". Certains mots correspondent tout à fait à sa synesthésie, d'autres non, ce qui les lui rend dissonants.

« La relation que j'ai avec les langues est une relation esthétique », explique-t-il, en relevant, dans son enfance, n'avoir pas d'emblée apprécié la valeur communicative de la langue. « En tant que sons et monnaie sociale, les mots n'avaient pas de prise sur moi. En revanche, je ne manquais pas de les chérir à l'écrit »[73] dit-il. Les mots consistent d'abord pour lui en des objets concrets, visuels et non sonores, le passage par la lettre ayant constitué un préalable à leur "apprivoisement".

Cette matérialité prime dans un premier temps sur le sens. "Au début, ma seule motivation était la fascination que j'avais pour les rythmes grammaticaux et certains vocables que je découvrais dans les différentes langues que j'étudiais".

« Certains mots et certaines combinaisons de mots m'apparaissent comme particulièrement beaux et me stimulent. Parfois, je vais lire et relire une phrase dans un livre parce que ces mots-là me font éprouver des émotions particulières. Les substantifs sont mes mots préférés parce qu'ils sont les plus faciles à visualiser. »[74] Il dit aussi qu'il a une affection particulière pour les palindromes.

Il se dit ainsi linguophile, amoureux des mots et du langage. « "Amour" est le mot juste pour décrire ce que je ressens. J'apprends et suis capable de parler de nombreuses langues autant pour leur beauté que pour leur utilité. Certains mots, ou combinaisons de mots, sont particulièrement esthétiques et émouvants pour moi, par exemple "buttercup" (bouton d'or en anglais), "ljosmooir" (sage-femme en islandais ou littéralement "mère lumière"), et le finnois "aja hiljaa sillalla" ("faites attention en conduisant sur le pont!") »[75].

72 Ibidem
73 Ibidem
74 Tammet, D. (2007). *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes.
75 Ibidem

Un linguiste né

Pour justifier sa facilité à apprendre une langue, il explique sa manière de procéder. Il dit ainsi qu'il a une excellente mémoire visuelle : "Quand je lis un mot, dans une phrase ou dans un paragraphe, je ferme les yeux, je le visualise dans ma tête et je peux ensuite m'en souvenir parfaitement". Il s'attache à assimiler la façon dont la langue fonctionne : "Je préfère apprendre les mots à l'intérieur des phrases : cela m'aide à sentir comment la langue fonctionne." Il comprend intuitivement le fonctionnement des règles de grammaire, et utilise les similitudes qui existent entre les langues d'une même famille. "Chaque langue peut être le marchepied d'une autre" observe-t-il. "Les langues sont comme les gens : elles appartiennent à des "familles" de langues proches qui partagent des traits communs. Les langues exercent aussi une influence les unes sur les autres et s' empruntent mutuellement des mots".

Il détecte aussi des régularités à l'intérieur d'une même langue. "Il y a également des relations entre les mots à l'intérieur d'une même langue, relations particulières à celle-ci. Par exemple, l'islandais emploie borô (table) et borôa (manger), le français utilise jour et journal, l'allemand Hand (la main) et Handel (un commerce ou un artisanat)."[76]

Il semble que pour Tammet, les règles qui sous-tendent une langue, assimilées et habituellement non conscientes pour le locuteur, ne sont pas inconscientes, d'où le sentiment qu'il donne d'être un linguiste naturel.

Sa perception synesthésique des mots semble aussi l'aider à établir des liens entre les mots, ce qui facilite son apprentissage. "En associant les différentes couleurs et émotions de chaque mot et de chaque signification, les mots prennent vie" nous dit-il. "Par exemple, le mot finnois tuli est orange et signifie "feu". Quand je lis ou quand je pense au mot, je vois immédiatement sa couleur dans ma tête, qui évoque sa signification. De la même manière, le mot gallois gweilgi (la mer) est le mélange d'un vert et d'un bleu sombre. C'est un excellent mot pour dire la couleur de la mer."

Abstractions, métaphores, idiomes

Il témoigne néanmoins de la difficulté que lui pose la compréhension de certains aspects linguistiques. Notamment, il a du mal à comprendre les mots abstraits, et conçoit des stratégies pour y parvenir. **«** Pour chacun d'eux, j'ai une image mentale qui m'aide à les saisir » rapporte-il, expliquant qu'il visualise par exemple un grand trophée en or pour le mot « triomphe ».

Or si les concepts abstraits sont ceux qui, plus que tous les autres, ne possèdent pas de référent, d'équivalent dans la réalité extérieure, ceci va dans le sens de l'hypothèse de l'absence d'une structuration signifiante. Celle-ci constituant une explication à la difficulté de Tammet à comprendre l'abstraction, la valeur d'un signifiant étant déterminée par sa position

76 Ibidem

dans le système, comme un mot dans le dictionnaire se définit en fonction d'autres mots, c'est-à-dire à d'autres définitions, elles-mêmes renvoyant à d'autres mots.

Tammet dit aussi ne pas comprendre certaines métaphores et certains idiomes. Ainsi lorsque ses parents, pour expliquer l'humeur maussade de son frère, usent de l'expression « Il a dû se lever du pied gauche », il se questionne : « Mais pourquoi ne s'est-il pas levé du pied droit, alors ? ».

L'équivoque et la marque du sujet

Tammet n'aime pas quand les mêmes mots peuvent renvoyer à des choses totalement différentes. Il dit avoir de la difficulté avec certaines tournures de phrases qui lui semblent ambiguës, notamment avec les doubles négations, donnant l'exemple de la phrase « Il n'est pas inexpérimenté dans ces choses là ». Mais pourquoi ne pas dire « Il est expérimenté dans ces choses là » ?, s'interroge Tammet. Les phrases interro-négatives du type « Ne voudriez-vous pas une glace? » le perturbent aussi. « Dans ces cas-là, nous dit-il, je deviens très confus et ma tête me fait mal parce ce que celui qui parle ne dit pas clairement ce qu'il pense. » [77]

Il se révèle particulièrement sensible à ce qu'il appelle les éléments relevant d'une synesthésie latente de la langue, donnant l'exemple de mots inspirés d'onomatopées, ou soulignant le fait que les mots qui désignent ce qui est petit finissent souvent par la voyelle « i », dont la production implique le resserrement des lèvres et de l'ensemble de l'appareil vocal. Il s'intéresse ainsi à démontrer “l’idée que certains sons correspondent à certaines réalités”[78], au lien entre la chose et le mot qui la désigne.

Il s'adonne aussi à la création de néologismes, et invente une langue, le Manti. «Enfant, nous dit-il, j’ai bricolé pendant plusieurs années ma propre langue, c’était comme une façon de remédier à la solitude que je ressentais souvent et de trouver des mots pour exprimer mes expériences particulières. Parfois, quand je ressentais une émotion particulièrement forte ou que je faisais l'expérience de quelque chose d’ extrêmement beau, un nouveau mot se formait spontanément dans mon esprit pour l'exprimer, et je ne savais pas d'où il pouvait bien venir. A contrario, j'ai souvent trouvé la langue de mes camarades déroutante et discordante. Régulièrement, on s'est moqué de moi parce que je parlais par longues phrases prudentes et exagérément formelles ».

Il s'agit pour Tammet d'exprimer de façon authentique son intimité. « J’ai continué de rêver au jour où je parlerais une langue bien à moi, que je ne serais pas raillé ou repris et que cela exprimerait exactement quelque chose de moi-même ». « Le Mänti existe telle une expression tangible et communicable de mon intimité. Chaque mot, resplendissant dans sa couleur et sa texture, est pour moi comme une œuvre d'art. Quand je parle en Mänti, c'est comme si j'étais en train de peindre avec des mots. »

77 Ibidem
78 Ibidem

“L’une des choses que j’aime le plus quand je joue avec le langage, c’est la création de nouveaux mots et de nouvelles idées. J’essaye d’inventer en Mänti des mots qui établissent d’autres liens entre les choses”. Il est intéressant de voir de quelle manière Tammet crée ces nouveaux sens, en étudiant les exemples qu'il nous donne. Il s'agit presque exclusivement de mots composés, dont le sens est littéral, souvent créés à la manière des langues agglutinantes. Par exemple, le téléphone en mänti se dit « puhekello », littéralement « parle-sonnerie », et avion : « ilmalav », littéralement « air-vaisseau ». Les liens nouveaux que Tammet crée entre les mots découlent aussi de la présence d'un radical commun, comme l'on peut le voir dans l'exemple qu'il nous donne des mots Mänti « rât » (fil électrique) et « râtio » (radio).

Les abstractions en Mänti s’expriment également par combinaison de mots et addition de sens : retard ou délai se traduit par « kellokült », littéralement « horloge-dette », et le mot désignant un magasin de chaussure, « koet saapat », littéralement « chaussures-bottes ».

La création du Mänti, et le goût pour les langues en général, semble comporter pour Tammet, outre l'intérêt esthétique qu'il y trouve, une dimension liée à la rencontre de l'autre. Si le Mänti est une langue qui lui est personnelle, et dans laquelle il ne peut se faire comprendre, le choix de son nom est significatif : Mänti veut dire « pin » en finnois, Tammet nous expliquant ce choix par le fait que « les pins croissent souvent en groupes nombreux et symbolisent l’amitié et la communauté.” Lorsqu’il apprend le lituanien, il dit avoir découvert “comment utiliser les suffixes diminutifs pour exprimer ma tendresse envers mes amis : Birute (mon amie lituanienne la plus proche), est devenue Birutele qui veut dire quelque chose comme “Chère Birute” ». Enfin, il explique dans son second livre « Embrasser le ciel immense » : “J’aimerais insister ici sur le fait que les mots et les grammaires ne sont pas coupés des rythmes de la vie, ils sont plutôt reliés inextricablement à toutes nos expériences quotidiennes. Les langues m’ont aidé à comprendre, jour après jour, ce qui signifie être humain - les points de vue spécifiques, les idées subtiles et les sensibilités émotionnelles qui caractérisent chaque pays”.

Du nombre aux mots de l'autre, en passant par la lettre

Enfant, Daniel Tammet se sent à la fois étranger à sa langue maternelle, et coupé des autres. Dans *Trouver ma voix*, chapitre introductif de son livre C*haque mot est un oiseau à qui l’on apprend à chanter* (2017) - ouvrage où il parle principalement de son rapport aux langues et au langage - il retrace les étapes d’un parcours subjectif qui lui a permis, en passant notamment par l’écriture, d’apprivoiser sa langue maternelle, l’anglais.

Un étranger dans sa langue

Daniel Tammet revient sur le parcours qui l’a amené à devenir un écrivain, et comment il s'est transformé en même temps que son lien aux mots et aux langues. L’anglais, sa langue maternelle, ou faudrait-il plutôt dire, la langue de ses parents, est aussi la langue dans laquelle il écrit. Une langue dans laquelle il a grandi et étudié, mais qui lui reste étrangère. « Je n’ai

jamais eu l'impression de lui appartenir » dit-il à son propos. C'est pourtant cette étrangeté originelle qui l'a amené à écrire. En conclusion de son chapitre, il constate : « L'anglais a fait de moi un étranger, mais aussi un écrivain ».

Une langue « maternelle » secrète, faite de nombres.

Tammet, enfant, ne prend pas l'anglais, langue maternelle, comme héritage. Il lui faut « l'apprendre », « confusément », « avec embarras », alors que lui-même spontanément pense, ressent et rêve dans une langue faite de nombres. Cette langue si singulière est privée, secrète, et ne lui sert pas à échanger avec les autres. Ainsi les mots d'anglais ne font sens pour lui qu'au prix d'un fastidieux travail de « traduction simultanée » vers cette langue intime faite de nombres.

Aux nombres de Tammet, images complexes et synesthésiques, correspondent un sens. Parfois, la forme correspond au sens : "quatre-vingt-neuf, par exemple, est bleu sombre, comme un ciel de tempête, d'une texture perlée, avec un mouvement vacillant, tourbillonnant vers le bas, que j'interprète comme « la neige » ou, plus largement, « l'hiver »."

Originairement, cette langue de nombres est purement privée ; Tammet s'enferme dans sa chambre, seul avec ses pensées, et se concentre sur la forme de ces images mentales, explorant leurs possibles associations. Mais il note un moment particulier, ou une bascule s'effectue pour lui : alors que ses nombres deviennent aptes à nommer quelque chose de ce qu'il voit dans le monde extérieur, il ressent dans le même temps un nouveau sentiment, celui de la solitude, et un désir de communiquer.

Un moment fondateur

« Je me souviens de l'avoir vue tomber pour la première fois par la fenêtre de ma chambre quand j'avais sept ans. J'avais sept ans. Épais flocons d'un blanc pur, la neige formait une couche de plusieurs centimètres, métamorphosant le bitume gris du quartier en une toundra vierge, opalescente. « Neige », haletai-je à l'intention de mes parents. « Quatre-vingt neuf », pensai-je. »

« Cette idée m'avait à peine traversé l'esprit qu'une autre me vint. Neuf cent soixante-dix-neuf. La vue depuis ma fenêtre ressemblait à neuf cent soixante-dix-neuf. - la brillance et la beauté du nombre onze qui s'étendait multipliait littéralement le tourbillon hivernal de quatre-vingt-neuf. »

« J'étais ému. Sans compter que je suis né à la fin d'un mois de janvier 1979 particulièrement froid et neigeux. Cette coïncidence ne m'échappait pas. Par la suite, je vis des significations privées partout. Est-ce à partir de ce moment-là – la correspondance soudaine

de mes significations personnelles avec le monde extérieur – que j'ai ressenti le besoin de communiquer ?"[79]

Tammet réalise un lien (multiplicatif) entre deux termes, y trouve un troisième terme qui vient signifier ce qu'il voit par la fenêtre de sa chambre.

Nous pourrions faire l'hypothèse qu'il s'agit pour Tammet d'un moment d'émergence, de naissance de l'Autre. Non pas du « petit autre » que Tammet a déjà rencontré, non sans incompréhension et difficulté, dans les personnes de son entourage. Mais d'un Autre du langage, sans doute bien particulier, mais tout de même un lieu où les mots sont teintés d'altérité.

Cette langue en nombres, dans son intimité rassurante, avait été jusqu'à présent sa seule propriété, un langage pour lui seul, imperméable à l'autre. Or elle vient là faire preuve, pour un instant, de son universalité, par cette concordance qui le surprend et fait révélation pour lui, entre sa grammaire intime (la multiplication de deux de ses images), et les significations du monde extérieur.

Le petit réseau associatif, primitif, qu'il crée ainsi entre ses nombres « 89 », « 11 », « 979», en s'articulant vient cerner dans le monde extérieur, désigner un quelque chose qui circule au travers du froid, du tourbillon de la neige, de la beauté et la brillance du paysage hivernal.

Cette soudaine résonance dans le paysage hivernal questionne. Tammet nous dit voir, à partir de ce moment clé, des significations privées partout. Le monde commence à faire signe à Tammet, dans sa langue.

Il semble que ce moment, qui marque une étape dans le parcours subjectif de Tammet, ait valeur de révélation pour lui, d'autant plus qu'il réalise en parallèle un lien avec sa date de naissance, autrement dit ce qui de sa naissance s'inscrit dans l'ordre des nombres.

Une lettre dessinée comme une image

Tammet explique comment il a réussi à apprendre à lire malgré ses difficultés en classe, et d'où lui est venu son intérêt pour l'écrit. C'est son goût pour la forme des mots, l'impression visuelle qu'ils produisent en lui, qui lui ont permis d'aborder la lettre, une lettre « dessinée » comme une image. La forme concrète que prend la lettre, son incarnation matérielle sont des éléments essentiels dans cette rencontre avec l'écrit. Que ce soit le support de l'écriture (craie et tableau noir, tracts publicitaires froissés dans la boîte aux lettres, télétexte de la BBC), sa typographie, ou les formes qu'il peut y retrouver, tout cela concourt à les animer imaginairement.

79 Tammet, D. (2017). *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes

« Je me souviens encore de l'illustration d'un de ces livres : une sorcière à la cape noire, tout en angles aigus, chevauchant son balai. Dans mon imagination d'enfant de six ans, la lettre w du mot anglais witch était une paire de chapeaux de sorcière, pendus côte à côte à un clou. »

Une lettre déconnectée de la voix

Tammet note également que sa préférence pour l'écrit s'accompagne d'une difficulté à accéder au sonore. « Tous ces mots, et bien d'autres, je savais les lire, les épeler à l'endroit et à l'envers, mais pas toujours les prononcer ». Il explique aussi qu'il se « déconnecte » du langage oral, ce qui reste énigmatique pour lui. Malgré son désir d'écouter, il ne parvient pas par exemple à se concentrer pour prêter attention aux conversations qui l'environnent.

Des mots à apprivoiser

L'apprentissage de la lecture semble pour Tammet se concrétiser par la capitalisation de mots, une accumulation qui se matérialise par une boîte proposée par son instituteur et qu'il remplit peu à peu d'étiquettes. Il paraît investir et apprivoiser ces nouveaux mots à partir des liens qu'il peut réaliser avec son système de référence, les nombres. Il les classe par exemple par forme et aspect : « les mots ronds comme un trois (gobble : « glouglou », cupboard ; « placard », cabbage : « chou »), pointus comme un quatre (jacket : « veste », wife : « épouse », quik : « rapide ») ou brillants comme un cinq (kingdom : « royaume », shoemaker : « cordonnier », surrounded : « entouré ») ».

Il réalise parfois des liens plus directs, trouvant des nombres dans la forme des mots. « Un autre jour, concentré sur ma lecture, je suis tombé sur le mot lollipop (sucette), et un courant de joie m'a traversé. Je lisais « 1011ipop ». Mille onze, divisible par trois, une forme ronde qui correspondait parfaitement au sujet. Je me trouvais face à la plus belle chose que j'aie jamais lu : mi-nombre, mi-mot. » Les deux « langues », mots anglais et nombres, se mélangent sans mal, puisque, on en fait l'hypothèse, il s'agit d'un langage de la forme, de l'image, et de ce point de vue la lettre et le nombre sont réalisés d'un même trait.

L'écriture

Tammet, après un temps d'appropriation, devient un fervent amateur des mots dans leur forme écrite. Il les « chérit », joue comme il le fait avec les nombres à les ré-arranger, à en former de nouveaux « assemblages », « mesurant l'effet visuel que produisait par exemple l'entrelacement de mots ronds de type trois avec des mots pointus de type quatre, ou l'alignement de plusieurs mots de type cinq, tous brillants, les uns à la suite des autres ». En résulte des poèmes d'abord très hermétiques, sensoriels, puis, suite à la lecture de « La guerre des mondes » d'H. G. Wells qui excite son imagination, une période d'écriture compulsive où il remplit tous les cahiers à sa disposition. Cette prose est alors pure description de mondes imaginaires : labyrinthes, vaisseaux spatiaux, pistolets lasers... « Aucun dialogue », note Tammet.

La lecture

Tammet devient également un lecteur assidu à l'adolescence, époque à laquelle il laisse de côté les encyclopédies et dictionnaires aimés contre des livres d'histoires, des biographies et des Mémoires.

Il explique qu'il devient plus empathique, s'intéressant davantage à l'autre, poussé par le sentiment amoureux à de maladroites tentatives pour entrer en lien. Il est alors confronté, sous la forme du nombre sept cent cinquante-sept, à « un sentiment aigu, né d'un désir intense de communiquer, contrebalancé par une incapacité proportionnelle à le faire », sentiment qu'il ne parviendra à traduire en aucune langue.

Il se tourne alors vers les livres pour y trouver « la multitude d'accents de l'expérience humaine », et une façon rassurante d'appréhender l'altérité, même s'il redoute encore à ce moment-là de lire des fictions et des romans, avec la peur de se perdre dans les méandres d'un langage social qu'il craint de ne pas maîtriser.

De multiples accents, un anglais unique

Avec le temps, le livre devient de plus en plus pour Tammet un « objet social », « portail entre nos mondes intérieur et extérieur ». Il y recherche désormais les dialogues, « allers-retours verbaux clairement mis en relief par la ponctuation », et les étudie afin de comprendre comment se parlent les gens.

Trouver sa voix : la rencontre avec un public

« En écrivant l'histoire de mon enfance avec les mots dont je disposais en 2005 (j'avais alors vingt-six ans), avec passion mais sans confiance ni sophistication, j'ai trouvé ma voix. »[80]

La récitation des 22 514 premières décimales de Pi qu'il réalise devant un public attentif, à Oxford, en 2004, fait événement pour lui, dans cette recherche autour de sa voix « Pour la première fois de ma vie, je parlais à voix haute dans ma langue numérique ».

C'est une expérience nouvelle, celle de pouvoir communiquer quelque chose de son intimité à l'autre, au travers de sa voix.

« J'avais trouvé dans ces nombres les mots pour exprimer mes émotions les plus profondes. En cette claire journée de mars, par ma personne, à travers mon souffle et mon corps, les nombres ont parlé à l'assemblée disparate. »

Tammet pense-t-il que ses lecteurs, au travers de son texte, sont en capacité de ressentir les nombres de la manière dont il le fait ? « [Les nombres] parlèrent ensuite, à travers les

80 Ibidem

pages imprimées, à mes lecteurs lointains, défilant dans leur tête, indépendamment de la traduction. De sorte que le combat de ma vie pour trouver ma voix et mon obsession pour le langage et les langues leur apparurent, comme ils m'apparaissaient, telle une vocation ».

Il semble que la rencontre avec son public, et la conversation épistolaire qui s'instaure avec ses lecteurs, donnent à Tammet le sentiment d'être reconnu, compris à travers une langue qui jusqu'à présent n'avait été qu'intime, non partagée. Cette reconnaissance touche aussi l'endroit où il vient se définir, comme celui qui cherche sa voix à travers sa passion pour les langues et le langage.

Tammet évoque enfin une dernière expérience qui l'aide à « trouver sa voix ». Accompagné de son mari Jérôme, il renoue avec la littérature en lisant à voix haute, à tour de rôle, des passages de L'idiot de Dostoïevski en français.

« Quand je lisais, de la même façon que quand j'avais récité le nombre Pi, ma voix m'apparaissait à la fois intime et distante : une autre voix dans ma voix, qui l'amplifiait et l'enrichissait. Et, comme avec Pi, les mots faisaient sens, et j'en étais bouleversé. Au cours de cette œuvre russe, je ne fus pas envahi par le sentiment d'étrangeté qu'avaient éveillé en moi les pages des romans anglais. Au contraire, je me sentais chez moi. Libéré de ma gêne, je pouvais enfin lire pour le plaisir d'apprendre de nouveaux mots et de découvrir de nouveaux mondes ». [81]

Avec Pi, Tammet parle dans sa langue, avec le sentiment que ses nombres pour la première fois deviennent audibles, pour ceux qui l'écoutent alors avec tant d'attention. La lecture à voix haute en français gomme paradoxalement l'étrangeté qu'il ressent avec l'anglais, et ceci dans la texture nouvelle et « distante » que prend sa voix, qu'il semble redécouvrir, un peu différente, plus tout à fait familière. En lisant un texte qui n'est pas le sien, dans une langue qui n'est pas la sienne, Jérôme lui donnant la réplique, il entend une autre voix dans sa voix, une voix qui alors résonne, amplifiée et enrichie, donnant enfin du sens aux mots parlés.

Quelque chose se produit alors, note Tammet. « Écrire, compris-je subitement, revenait à faire acte de traduction : condenser, passer au crible, réaligner ses pensées sur le monde en mots ».[82]

A la suite de cette expérience, il se lance dans l'écriture de nouveaux ouvrages, non autobiographiques. Cette idée de l'écriture comme acte de traduction le rassure : « on pouvait éviter l'écueil d'une mauvaise prose tout en restant fidèle à ses images mentales ». Il lui est possible d'écrire en anglais à condition de considérer qu'il est en train de traduire sa langue de nombres dans une langue étrangère… ce qui lui permet ainsi, de rester fidèle aux nombres. On entend ici combien cette langue de nombres, directement en prise avec sa jouissance, lui

81 Ibidem
82 Ibidem

permet également de garder une distance rassurante, un écart avec les mots de l'Autre… tout en fournissant une possibilité d'articulation avec une langue partageable.

Questions et hypothèses

Le signe de l'autiste

Les signes constituant l'Autre de synthèse tel qu'il est pensé par Maleval semblent être de nature à être mémorisés, collectés, « appris par cœur », souvent en lien avec les intérêts privilégiés du sujet. Maleval parle d'une hypertrophie de la mémoire chez l'autiste, une mémoire à tendance iconique, riche en détails, qui ne connaît pas l'oubli. La pensée est alors décrite comme mécanique, parfois laborieuse car le signe est un objet mnémonique très lourd.

Oliver Sacks[83], observant Stephen, un autiste dessinateur, écrit :

"Tout le monde visible s'écoulait à travers Stephen à la façon d'un fleuve, sans qu'il lui donne une signification, sans qu'il se l'approprie, sans qu'il l'intègre à aucun égard; il m'apparut tout à coup, que si, en un sens, il pouvait retenir tout ce qu'il voyait, ces scènes étaient retenues comme quelque chose d'extérieur et de non intégré sur quoi rien n'était jamais construit et qui n'était jamais relié à autre chose, ni remanié, si bien qu'elles n'influaient jamais sur quoi que ce soit et n'étaient jamais influencées par rien. Je me représentais alors sa perception, sa mémoire comme des facultés quasi mécaniques - comme un vaste entrepôt, ou une bibliothèque démesurée, ou un important stock d'archives contenant des données qui n'étaient pas indexées ou catégorisées, ni soudées par des associations, bien qu'il pût accéder en une fraction de seconde à n'importe laquelle d'entre elles, telle la mémoire vive d'un ordinateur".

La mémoire de Stephen, décrite ainsi par O. Sacks semble être conçue comme un espace de stockage d'objets radicalement étrangers, extérieurs au sujet, un sujet qui à la lecture de ce passage semble entièrement s'absenter.

La mémoire composant l'Autre de synthèse est parfois également considérée comme la mémoire d'un ordinateur, stockant des données dont la présence n'influent en rien le fonctionnement de la "machine". La mémoire de l'autiste serait dans cette optique un muscle hypertrophié, un espace qu'on pourrait agrandir.

Le sujet autiste doit se construire des séquences, aménager volontairement et consciemment des circuits permettant d'organiser les signes qui par nature ne font pas système.

83 Sacks, O., & Cler, C. (2003). *Un anthropologue sur Mars : Sept histoires paradoxales*. Éditions du Seuil.

Temple Grandin, qui a écrit plusieurs livres autobiographiques où elle raconte notamment cette "pensée en image"[84] témoigne : "Pour retrouver des informations dans ma mémoire, je dois repasser la cassette vidéo. Il est parfois difficile de retrouver certaines données parce qu'il faut que j'essaie différentes cassettes jusqu'à ce que je trouve la bonne. Et cela prend du temps"[85]. "La personne autiste enregistre l'information une par une", précise Brigitte qui témoigne dans le documentaire *L'autisme vu de l'intérieur* [86]. "Elle va finir par se faire des séquences, pour se construire une réalité cohérente. Ce sont ces séquences-là qui vont servir de repères pour être en contact cohérent avec la réalité. La personne autiste est beaucoup plus lente que les personnes en général à cause de la complexité de tout ce qu'il faut faire pour aller enregistrer une information".

Pourtant, ce que dit Tammet de sa langue de nombres, en prise directe avec ses émotions, ne semble pas coïncider avec cette version du signe autistique.

« Penser en nombre », « penser en image » : les autistes témoignent du fait que leurs signes sont intimement liés à leur monde interne. Si l'Autre de synthèse peut s'envisager du côté d'une accumulation de signes qui vient constituer un langage que le sujet peut maîtriser, avec le sur-développement d'une mémoire qui compense l'absence de signifiant, il nous semble tout aussi important de pouvoir considérer le signe autistique « en soi », comme une entité qui permet la pensée, une pensée qui se réalise sous un mode radicalement différent.

Le savoir autistique peut certes être appréhendé comme un savoir lié à une accumulation de connaissances et à une hypertrophie cognitive concentrée sur ce qui touche les intérêts du sujet. Le maniement du domaine restreint a fonction d'apaisement, il participe à la construction subjective et à ce titre fait l'objet d'un investissement massif de la part de l'autiste, ce qui peut expliquer les compétences parfois extraordinaires. Mais ces éléments d'explication nous semblent pourtant laisser en partie intact le mystère de la pensée en images de ces sujets. Par exemple, la façon tout à fait étonnante que Tammet a de compter, s'il s'agit encore de compter tant ce qu'il décrit du maniement des nombres semble révéler quelque chose de plus vaste : la forme de sa pensée elle-même.

Ces nombres-images peuvent receler une dimension fascinante. Comment peuvent-elle se coordonner aux règles de composition des nombres pour permettre, par un procédé visuel, des opérations qui nous semble-t-il à première vue, relèvent d'un registre symbolique ? Il s'agira de se déprendre de l'imaginaire, pour chercher l'éventuelle logique qui sous-tend le signe autistique.

Ces signes, malgré leur concrétude, ont tout intérêt à être étudiés non pas comme de simples éléments externes appris par cœur, « objets de la communication » empruntés par les sujets autistes pour alimenter et organiser leur Autre de synthèse, stockés dans une mémoire

84 Grandin, T. (1997). *Penser en images.* Odile Jacob.
85 Ibidem
86 Production Hôpital Rivière-des-Prairies. (2003). *L'autisme vu de l'intérieur* [Vidéo en ligne]

d'un registre exclusivement positif, sans oubli ni refoulement, "cadrant" synthétiquement la jouissance, mais comme supports d'une certaine écriture chez le sujet autiste. En prenant pour lui-même des signes qu'il va élire (par exemple, les nombres pour Tammet), le sujet y est lui-même pris (même s'il n'en est pas divisé pour autant[87]).

Reste à s'interroger sur la nature de ces signes, et la forme de cette écriture.

Pour cela, nous souhaitons considérer la mémoire de l'autiste à la façon dont Freud l'envisage dans la célèbre lettre 52[88] adressée à W. Fliess (1896), comme un ensemble de signes de différentes natures, soumis à des traductions, des transcriptions (qui se réalisent dans l'autisme, nous en ferons l'hypothèse, sans oubli ni refoulement). Cette topologie a entre autres l'intérêt de pouvoir faire coïncider plusieurs typologies de signes, et nous pourrons y situer à la fois les mots, signifiants de l'Autre (dans leur extériorité originelle), ainsi que les signes incorporés par le sujet.

Dans cette optique freudienne, et son interprétation par N. Braustein[89] dont nous nous inspirerons, le signe de l'autiste pourra être considéré comme en prise avec la jouissance; reste à voir comment.

Entre la jouissance du sujet et les mots de l'Autre

La pensée en nombres de Tammet, la pensée en images de Temple Grandin[90] nous fait donc supposer un signe autistique connecté à la jouissance, et donc support d'une certaine écriture chez le sujet, constituant un Autre que nous préférerons alors qualifier de suppléance (une suppléance au signifiant) plus que de synthèse.

Après une enfance coupée du monde, Tammet témoigne à partir de l'adolescence d'un certain élan vers l'autre, qui semble alimenter également ce qui motive ses diverses inventions et passions. Ce qu'il cherche dans les livres, et également pour une certaine part, dans l'apprentissage des langues, c'est un savoir sur "ce qui signifie être humain", sur comment faire avec l'autre. Passer par les livres lui permet sans doute un certain accès à l'altérité, possible car déconnecté d'une présence trop directe de l'Autre.

Dans sa recherche de communication avec l'autre et d'expression de lui-même, il se confronte à un dilemme. Les mots de la langue anglaise ne semblent pas résonner pour lui, et sa façon d'en user ne trouve pas d'écho favorable chez l'autre. On lui reproche sa façon de

87 Voir le chapitre "Le mot et la chose"

88 Freud, S. (2009). Lettre du 6/12/1896. *La naissance de la psychanalyse (Bibliothèque de psychanalyse) (French Edition)* (Bibliothèque de psychanalyse éd.). PUF.

89 Braunstein, N. (2012). *La jouissance, un concept lacanien (Point hors ligne) (French Edition)*. Eres.

90 Grandin, Temple, Oliver W Sacks, et Virginie Schaefer. *Penser en images: et autres témoignages sur l'autisme*. Paris: O. Jacob, 1997.

parler trop formelle, ses phrases "obliques, verbeuses, allusives"[91] lui valent des moqueries. Il se sent étranger dans sa propre langue.

Avec l'invention du Mänti, il tente de transmettre une expression authentique et "tangible" de son intimité. Il cherche le mot juste, et ce mot est une chose palpable, concrète, pour lequel il existe pour lui un lien évident entre signe et signifié. Mais son drame est que ce lien lui appartient en propre et ne peut être communiqué, et personne ne comprend le Mänti, ses parents lui déconseillant de "parler de drôle de manière". Cette langue privée est donc en lien avec sa jouissance, mais sa fonction de communication ne peut aboutir.

Il y a donc impossibilité semble-t-il pour lui d'user de mots qui résonnent à la fois pour lui et pour les autres. Les deux à la fois ne sont pas possibles. Cela nous permet d'envisager d'une façon un peu plus spécifique la déconnexion de la jouissance et du langage postulée par Maleval.

Maleval[92] fait l'hypothèse que la fonction de la langue privée chez le sujet autiste réside dans son opacité, dans le fait qu'elle reste incompréhensible aux autres. C'est à cette condition qu'elle peut être en prise avec les émotions de son auteur. "Elle permet certes au sujet d'exprimer ses sentiments, nous dit Maleval, mais ils ne lui échappent pas : ils restent inaudibles pour les autres".

Ainsi on peut faire l'hypothèse qu'en passant par les langues étrangères, au travers desquelles il se sent paradoxalement "moins étranger à l'étranger", ou en passant par l'écriture, qui consiste également selon lui en un acte de traduction, Tammet résout en quelque sorte son dilemme. En articulant à ses nombres intimes des mots étrangers ou écrits qui ne sont pas chargés d'une présence trop marquée de l'Autre, il peut s'exprimer et être entendu, tout en restant fidèle à ses nombres.

Nous ferons donc l'hypothèse qu'il s'agit pour Tammet de lier d'une certaine manière des signes en prise avec sa jouissance aux mots de l'Autre, tout en préservant son intégrité. Pour cela, nous pouvons considérer ses procédés et inventions (traduction, écriture, passage par les langues étrangères, etc.) comme des éléments d'un bord à la fois protecteur et permettant un certain lien à l'autre[93].

Un paradoxe : l'accès à la structure

En suivant la piste de la synesthésie et du syndrome savant, questions soulevées par la lecture de Tammet, nous nous sommes trouvés devant un paradoxe : les autistes n'auraient pas accès au signifiant, et pourtant certains témoignent d'une étonnante façon d'appréhender « intuitivement » les systèmes organisés (code informatique, mathématiques, musique, déchiffrage du "code" écrit, etc.).

91 Tammet, D. (2017). Chaque mot est un oiseau à qui on apprend à chanter. ARENES

92 Maleval, J.C. (2009). *L'autiste et sa voix*. Paris, Seuil, Champ freudien

93 Voir le chapitre "Traduction, écriture et langues étrangères"

Ces questions sont notamment explorées par des psychologues et neuro-scientifiques qui s'intéressent aux particularités de la cognition et de la perception des autistes, la recherche dans ces domaines étant actuellement très active. Au cours de nos explorations, nous nous sommes penchés plus spécifiquement sur les travaux de Laurent Mottron[94] et de son équipe, qui étudient le fonctionnement des autistes présentant un « syndrome savant », en lien avec les spécificités perceptuelles de ces sujets.

Mottron fait l'hypothèse d'un « sur-fonctionnement » perceptif chez l'autiste, c'est à dire d'un usage extensif de la perception, dans des domaines ordinairement traités par les fonctions supérieures (domaines liés au langage, à l'abstraction).

Il note que les matériaux retrouvés dans ces capacités spéciales des autistes dits savants impliquent souvent des codes tels que les structures arithmétiques, l'écriture, les calendriers (calcul calendaire), les notes de musique, des régularités 3D, et des taxonomies naturelles, ces codes disposant tous de redondances structurelles (autrement dit, d'une syntaxe).

Il met ainsi en lien ces capacités avec l'habileté souvent constatée des autistes pour détecter des patterns, des régularités dans les stimuli perceptifs, et leur suppose un fondement commun, qu'il nomme «mécanisme de cartographie véridique ». Ce mécanisme de cartographie véridique permettrait aux personnes autistes de mieux détecter les structures répétitives au niveau perceptif et d'établir une correspondance entre deux séries de patterns homologues, partageant la même structure perceptive.

Il s'agira de penser cet accès à la structure du sujet autiste, et surtout de caractériser cette structure. Nous tenterons pour ceci[95] de distinguer à la suite de F. d. Saussure[96] et L. Hjelmslev[97] une structure formelle mettant en correspondance deux plans isomorphes, d'une structure signifiante, celle du langage, constituée de deux plans hétérogènes (Signifiant et signifié). Cette distinction nous permettra d'appréhender le nombre et la synesthésie de Tammet comme un "effet d'image" (terme de Lacan), une écriture dénuée des effets du trait unaire, qui fait donc suppléance à la structuration signifiante.

Choix méthodologiques

Travailler à partir d'un témoignage

Il s'agira de s'appuyer entièrement sur le dire du sujet, qui est le seul à pouvoir témoigner de son expérience, sans oublier que lorsque le sujet parle de lui il parle en réalité d'un autre, et

94 Mottron, L., Bouvet, L., Bonnel, A., Samson, F., Burack, J. A., Dawson, M., & Heaton, P. (2013). Veridical mapping in the development of exceptional autistic abilities. *Neuroscience & Biobehavioral Reviews*, *37*(2), 209-228.

95 Voir le chapitre "Effets d'image"

96 Saussure, F. (2020). *Cours de linguistique générale (Édition Illustrée—1916)*. Librorium Editions.

97 Hjelmslev, L., Canger, U., & Wewer, A. (1984). *Prolégomènes à une théorie du langage* (Nouvelle édition). Ed. de Minuit.

que son témoignage est à prendre "comme le témoignage de quelqu'un qui s'explique avec ce dont il ne peut pas parler "[98].

Le choix de Daniel Tammet

C'est l'énigme posée par son nombre synesthésique qui nous a encouragée à travailler à partir de l'œuvre de Tammet, son signe étant particulièrement élaboré. De plus, si les ouvrages de Daniel Tammet sont régulièrement cités pour leur intérêt illustratif dans la compréhension de l'autisme dit « asperger », il a été encore relativement peu commenté, ou alors par bribes. Son témoignage a peu été encore étudié dans sa cohérence singulière, dans le champ psychanalytique (même s'il a fait l'objet d'articles[99] fort intéressants). Il ne l'a pas été en ce qui concerne spécifiquement son rapport au langage.

Il témoigne d'une similarité structurelle avec d'autres autistes asperger qui écrivent, notamment du côté de son rapport au langage, avec des constantes que l'on retrouve chez d'autres autistes écrivains comme D. Williams[100], T. Grandin[101], etc. Mais son abord synesthésique du langage avec notamment son usage des nombres est très spécifique, complexe, étonnant. Cette énigme a alimenté tout au long de cette recherche notre désir d'en savoir plus.

Nous avons fait le pari que le nombre synesthésique de Tammet pouvait nous apprendre quelque chose sur le rapport du sujet autiste au langage. Nous ne le considérerons pas en effet comme une particularité qui pourrait exclure Tammet du champ d'étude de l'autisme, car pas suffisamment représentative. Il ne s'agit pas pour nous en effet de réduire le sujet à une somme de syndromes. La synesthésie, le syndrome savant, l'autisme ne doivent pas être dissociés chez Tammet. Nous faisons l'hypothèse que ces manifestations sont intimement liées, et constituent les témoins d'un rapport au langage particulier, mais aussi la solution subjective sur laquelle Tammet s'est construit.

Une lecture de Tammet en français

Tammet vit depuis de nombreuses années en France, mais a écrit la plus grande partie de ses livres en anglais. Il rédige néanmoins son dernier ouvrage, Fragments de paradis, directement en français. Dans son ouvrage précédent, un recueil de poésie intitulé *Portraits,* chaque poème a été écrit à la fois en français et en anglais.

---

98 M.-J. Sauret, L'autisme en débat. (2011). Dans Causse, J.-D., Rey-Flaud, H., & Maleval, J.-C. *Les paradoxes de l'autisme*. Erès.

99 Jofré, Leandro. « À propos des fonctions des intérêts restreints dans le parcours de Daniel Tammet ». *Corps & Psychisme* N° 74, nº 1 (2019),
Sauret, M.-J. (2019). Entre science et psychanalyse : L'autiste un platonicien lacanien. *Psychologie Clinique,*
Nominé, B. (2011). Ce que nous apprennent les autistes. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence, 83-84(1), 143.*

100 Williams, D. (1999). *Si on me touche je n'existe plus*. J'ai lu.

101 Grandin, T., Sacks, O. W., & Schaefer, V. (1997). *Penser en images : Et autres témoignages sur l'autisme*. O. Jacob.

Nous avons fait le choix, notamment pour des raisons pratiques, de lire et de citer Tammet en français. Néanmoins nous nous laisserons la possibilité de comparer avec le texte original lorsque cela nous semblera nécessaire. Pour le reste, nous nous appuierons sur ce que dit Tammet sur sa façon de penser la traduction, et lui ferons confiance pour préciser les mots en anglais (ce qu'il fait à de nombreuses occasions) dans la traduction française lorsque cela fait sens pour lui.

Chapitre 1 - L'envers du signifiant

Tammet linguiste

Daniel Tammet se présente comme linguiste autodidacte, et parle abondamment dans ses livres de sa passion pour les langues. Il réalise au fil des pages, une analyse très singulière du langage et de sa propre perception des mots et des nombres, qui s'articule intimement avec ce dont il témoigne de son parcours et de sa façon d'être au monde.

Dans ce chapitre, nous allons nous intéresser aux emprunts faits à la linguistique par Lacan, ce qu'il appelle sa "linguisterie" résultant d'un transfert de concepts qui ne s'est pas passé sans un certain nombre de torsions et de transformations. Nous chercherons dans ces différentes théories du signe linguistique des éléments qui puissent nous éclairer sur le signe de Tammet.

Tammet, comme de nombreux autistes, n'aime pas quand les mêmes mots peuvent renvoyer à deux choses totalement différentes. Le mensonge ou la moindre manifestation d'une dissonance entre ce que dit son interlocuteur et ce qu'il semble penser, le rend confus et mal à l'aise. Il rêve d'une langue où les mots viendraient exprimer exactement quelque chose de lui-même. Tout cela pourrait nous mener, pour aller vite, à nous arrêter au repérage d'une inscription dans le registre du signe au sens où l'entend Lacan (d'une sémiotique purement dénotative), à l'opposé d'une structuration signifiante.

Mais le rapport aux langues et aux mots de Tammet est complexe, ne peut simplement s'assimiler aux constantes que l'on peut retrouver dans d'autres témoignages d'autistes.

Il y a chez Tammet comme la nostalgie d'une langue originelle et universelle, qu'il identifie à ce qui serait l'origine du langage, "vaste connexion synesthésique dans le cerveau", langue dans laquelle les mots seraient des images de ce qu'ils désignent, si bien que tout un chacun serait à même de pouvoir les comprendre. Il semble ainsi osciller entre la nostalgie d'une langue adamique perdue et l'idéal des théories de la communication, où l'ambiguïté est bannie et où le mot et la chose se correspondent de façon parfaitement bijective. Paradoxalement, il décrit son rapport au langage comme fondamentalement poétique, faisant appel au potentiel évocateur des mots, s'attachant à l'émotion, à la forme produite. Nous verrons plus précisément dans un prochain chapitre[102] la façon dont il considère les langues comme des trésors qu'il faut préserver, des êtres vivants en constante évolution, se positionnant en défenseur des mots rares et oubliés, et s'insurgeant contre une langue à tendance bureaucratique dont les mots trop usés perdraient leur pouvoir évocateur.

102 Voir le chapitre « Traduction, écriture et langues étrangères »

Son témoignage semble alors questionner l'hypothèse que fait M.-C. Thomas[103] d'un autisme symptôme de la destruction contemporaine de la *Sprachlichkeit*, la "capacité parlante de la langue", consécutive à la mise en avant contemporaine d'une langue-système de communication figée et vidée de la possibilité d'un dire. Il semble que Tammet, dans sa promotion d'une langue poétique et riche de potentialités créatrices, s'oppose finalement à cette langue communicationnelle figée, composée de signes fixés rigidement à leur référent.

Et tout à la fois pourtant, le rapport qu'entretient Tammet au langage semble se situer à l'envers du signifiant lacanien. Nous allons tenter dans ce chapitre d'explorer le paradoxe que constitue son signe.

Dans une première partie, nous considérerons le regard que Tammet pose sur le langage comme se positionnant à première vue diamétralement à l'opposé du paradigme de la linguistique structuraliste porté par Ferdinand de Saussure.

Nous tenterons de préciser ce que cela suppose de dire que l'autiste n'est pas structuré par le signifiant (suivant l'hypothèse de Maleval). Pour cela nous chercherons à voir comment Lacan construit son concept de signifiant qui « représente le sujet pour un autre signifiant », à partir du signifiant de Saussure, ainsi que les modifications qu'il lui applique pour le transférer dans le champ de la psychanalyse. Nous chercherons également à caractériser l'opposition que Lacan réalise entre un signifiant extrait du paradigme structuraliste et un signe "qui représente quelque chose pour quelqu'un", inspiré de la sémiotique de Peirce.

Dans une seconde partie, nous partirons des nombres-images de Tammet et de la façon dont ils semblent constituer un chiffrage de sa jouissance, c'est-à-dire une "langue" qui affecte son corps, en partant du double constat que ces nombres lui servent à se repérer dans le monde et qu'ils sont aux prises avec ses émotions. Pour cela nous porterons un nouveau regard sur la linguistique saussurienne, en considérant plus précisément la nature double de son signe, et nous laissant guider pour ceci par la lecture qu'en fait P. Maniglier[104] à partir d'une récente publication d'écrits inédits de Saussure qui donnera une nouvelle perspective à notre problème.

Il s'agira de distinguer dans ce chapitre des concepts (signifiant, signe) qui possèdent dans la théorie lacanienne des significations qui au fil de son enseignement se déplacent et se complexifient, avec cet aspect glissant qu'on pourrait comparer au mouvement du signifié sous le signifiant. Le sens du signe et du signifiant est ainsi en perpétuel mouvement, un sens qui peut s'entrevoir également comme fonction du développement des autres concepts (lettre, trait unaire, lalangue, etc.) qui gravitent autour. Nous tenterons ici pour notre sujet de fixer momentanément (afin de les différencier), quelques appréhensions distinctes de ces concepts.

---

103 Thomas, M. (2011). *L'autisme et les langues* (Études Psychanalytiques) L'Harmattan.

104 Maniglier, P. (2005). *Surdétermination et duplicité des signes : de Saussure à Freud.* Savoirs et clinique, 6(1), 149

Tammet et le signe saussurien

La linguistique structuraliste

Le mouvement structuraliste s'origine dans la linguistique avec celui qui fait figure de père fondateur du mouvement, Ferdinand de Saussure. Celui-ci établit les fondements du structuralisme à travers sa conceptualisation du signe linguistique comme une entité ne se définissant que de ses relations aux autres signes, à l'image du dictionnaire où la définition d'un mot ne renvoie qu'à d'autres mots, c'est-à-dire à d'autres définitions. Saussure conceptualise la langue comme système de valeurs, un système constitué par de pures différences.

L'œuvre de Saussure résulte principalement d'une transmission orale, et son Cours de Linguistique Générale[105] se fonde sur une compilation des notes de cours de ses élèves et de rares écrits de Saussure lui-même, avec comme visée la mise en écriture d'un cycle d'enseignement donné entre 1906 et 1911. Ainsi le propos de Saussure convoque d'emblée la question de l'interprétation et de la traduction, son œuvre étant médiatisée par ceux qui la retranscrivent. Le CLG sera publié en 1915 par deux professeurs genevois, Charles Bally et Albert Séchehaye. Plus récemment, en 1996, la découverte de manuscrits inédits de Saussure (qui ont fait l'objet d'une publication sous le titre d'"Écrits de linguistique générale[106]") permet de situer plus précisément et authentiquement la pensée de Saussure.

Hermogène ou Cratyle : l'arbitraire du signe

La théorie saussurienne du langage vient donner raison à Hermogène[107] dans le Cratyle, dialogue logique de Platon exposant un débat ancien, à savoir le problème du rapport entre les choses et leurs noms. Dans ce dialogue entre Socrate, Cratyle et Hermogène, il s'agit de déterminer si les noms sont arbitrairement choisis dans la culture (c'est la thèse d'Hermogène), ou s'ils entretiennent une relation intrinsèque, fondamentalement naturelle avec les choses qu'ils désignent (ce que soutient Cratyle).

La théorie saussurienne permet d'articuler différentes caractéristiques du langage qui se déterminent les unes les autres, en faveur de l'arbitraire du signe.

Le signe saussurien : un composé biface

Saussure s'interroge : qu'est-ce que le signe linguistique ? "Pour certaines personnes la langue, ramenée à son principe essentiel, est une nomenclature, c'est-à-dire une liste de

105 Saussure, F. D. (2020). *Cours de linguistique générale* (Édition Illustrée - 1916). Librorium Editions.

106 Saussure, F. D., Engler, R., & Bouquet, S. (2002). *Écrits de linguistique générale* (Bibliothèque de Philosophie) GALLIMARD.

107 Dosse, F. (2012). 7. La coupure saussurienne. Dans : *Histoire du structuralisme: Tome I : Le champ du signe*. 1945-1966 (pp. 62-71). Paris: La Découverte.

termes correspondant à autant de choses. Cette conception est critiquable à bien des égards."[108]

Il prend l'exemple de l' image acoustique "arbor", et du concept correspondant (dans le Cours, ce concept est illustré par le dessin d'un arbre).

Si Saussure agrée au fait que le signe est double, fait du rapprochement de deux termes, il objecte à cette conception de la nomenclature plusieurs critiques. Tout d'abord, "Elle suppose des idées toutes faites préexistant aux mots". Le mot viendrait ainsi étiqueter un objet déjà préconçu, ce que réfute Saussure. De plus, "elle ne nous dit pas si le nom est de nature vocale ou psychique, car arbor peut être considéré sous l'un ou l'autre aspect".

Enfin, "elle laisse supposer que le lien qui unit un nom à une chose est une opération toute simple, ce qui est bien loin d'être vrai."

"Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique." Saussure effectue un premier déplacement, substituant à la chose, c'est-à-dire au référent (dans la conception classique du signe linguistique), le concept qui se situe du côté de la pensée, de l'idée.

Il affirme que "ces deux éléments sont intimement liés et s'appellent l'un l'autre." Ainsi le signifié (concept) et le signifiant (image acoustique) constituent, dans leur combinaison, le signe.

On remarquera ici que Saussure questionne la préexistence de l'idée, réfutant l'idée d'un mot venant nommer une idée déjà toute constituée. Il conçoit en effet l'idée comme n'ayant pas d'existence en dehors du signifiant qui la fait vivre, et inversement. Le signifiant et le signifié se déterminent l'un l'autre. Il souligne également la complexité du lien existant entre le mot et la chose qu'il désigne.

C'est cette structure première du signe linguistique qui permet à Saussure de développer l'argumentation autour de ses caractères primordiaux que sont l'arbitraire et l'immutabilité, qui lui sont corrélatifs.

La négativité fondamentale de la langue

Pour Saussure, les termes de la langue sont fondamentalement négatifs, c'est-à-dire déterminés par des différences.

« Dans la langue il n'y a que des différences. Bien plus : une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit ; mais dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs. Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des

108 Saussure, F. D. (2020). *Cours de linguistique générale* (Edition Illustrée - 1916) Librorium Editions. P. 97

idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles et des différences phoniques issues de ce système.»[109]

Tammet et Saussure

La façon qu'a Tammet de concevoir le langage nous semble se situer à l'envers de la conception structuraliste de Saussure. Nous allons tenter de croiser ici ces deux points de vue sur la langue.

Création des mots versus immutabilité du signe

Lorsque le mot ne convient pas, que ce soit parce qu'il n'est pas cohérent avec la réponse synesthésique de Tammet, ou bien parce qu'il n'est pas adapté avec ce que Tammet veut exprimer, il en crée spontanément un. Quand la langue défaille pour dire, ou qu'il y a impossibilité à dire, au lieu de contourner cette censure ou cette lacune dans la langue par un jeu de mots, une métaphore, ou même un lapsus pour s'exprimer quand même, il crée un signifiant. Il vient contredire en cela la vision de Saussure sur l'immutabilité du signe. Le lien entre signifié et signifiant résiste à toute substitution arbitraire, explique ainsi Saussure, dans son « Cours de linguistique générale ». Le sujet n'a pas le choix du signe (conçu ici comme la paire signifiant/signifié). La langue comme institution sociale est subie par chaque individu : "Son usage repose en principe sur une habitude collective ou, ce qui revient au même, sur la convention", décrit Saussure. "C'est la règle qui oblige à les employer, non leur valeur intrinsèque". Or Tammet, dans ce mouvement spontané où il nomme lui-même les choses, montre une liberté qui dénote complètement avec cette immutabilité du signe saussurien. Il prendra également la liberté de changer de nom, choisissant Tammet qui lui semble être plus approprié à la façon dont il se perçoit. Le mot doit être juste, d'autant plus celui qui vient le désigner, et cette justesse consiste en un ajustement du signifiant au signifié.

Recherche d'un lien motivé entre signifiant et signifié

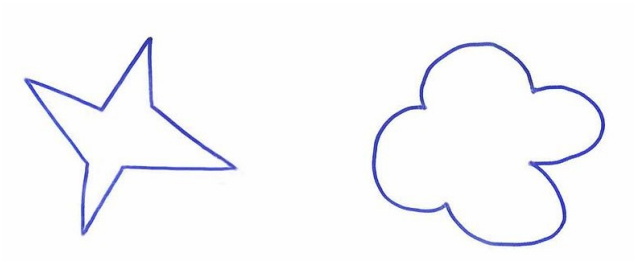
Une similarité de forme

Tammet s'interroge sur l'universalité du lien qu'il perçoit entre le signifié au signifiant. Ce lien qui lui appartient en propre, il semble vouloir s'assurer qu'il peut être partagé, en cherchant des preuves dans la littérature scientifique, l'expérience « Maluma/Takete » étant représentative de cet espoir.

Le chercheur Wolfgang Kölher[110], nous dit-il, utilise deux formes visuelles arbitraires, l'une ronde et l'autre anguleuse, et demande aux participants de nommer ces formes, en proposant deux noms : Takete et Maluma.

109 Saussure, F. D. (2020). *Cours de linguistique générale* (Edition Illustrée - 1916) Librorium Editions.. P. 166-167

110 Wolfgang Kohler est un psychologue americano-allemand, ayant contribué à la création de la théorie de la Gestalt dans les années 1920



Une très grande majorité attribuent le nom Maluma à la forme arrondie, et Takete à la forme anguleuse. Pour le Pr. Ramachandran cité par Tammet, la similarité se situe entre les lignes du dessin qui dans la forme anguleuse passe par des "changements brusques de direction visuelle" et les mouvements de l'appareil phonatoire mobilisés pour prononcer "Takete", avec une « inflexion brusque de la langue sur le palais. »

“Le Pr Ramachandran pense que ces connexions synesthésiques entre la vue et l'ouïe ont été une étape importante dans l’histoire de la création des premiers mots par les hommes. D’après sa théorie, nos ancêtres ont dû commencer à parler en utilisant des sons qui évoquaient l’objet qu’ils voulaient décrire.” Il postule alors que, “si cette théorie est vraie, alors le langage est né d’un vaste ensemble de connexions synesthésiques dans le cerveau humain”. L'expérience est révélatrice de la nostalgie chez Tammet d’une langue originelle mythique dans laquelle le lien du mot à la chose serait toujours vivace et surtout, le même pour tous, le mot consistant en une expression, une traduction de la chose, dans une autre modalité sensorielle.

Saussure explique que l’immutabilité du signe est intimement liée à son caractère arbitraire. C’est parce que le choix du signe ne repose sur aucune raison valable, parce qu’il ne justifie pas, qu’il ne peut être remis en cause. "Pour qu'une chose soit mise en question, il faut qu'elle repose sur une norme raisonnable" nous dit Saussure, en opposant le signe, fondamentalement arbitraire, au symbole, qui a un rapport rationnel avec la chose signifiée.

La recherche de principes d’organisation

Or ce que Tammet recherche et perçoit de façon préférentielle dans la langue, notamment lorsqu’il en apprend une nouvelle, ce sont les régularités qu’il y trouve, les règles implicites qui la structurent. Il s’agit à la fois des règles de grammaire, mais aussi des racines communes des mots, des liens qui existent entre les langues, de ce qui nomme des traces de “synesthésie” dans la langue, c’est à dire ce qu’il peut percevoir du lien qu’entretient le signifiant avec son référent.

Saussure, dans le “Cours de linguistique générale”, mentionne l’existence d’une part de non-arbitraire dans la langue. Après avoir défini la langue comme structure, soulignant le caractère différentiel du signifiant, la signification résultant exclusivement des relations que le signifiant entretient avec les autres signifiants, il affirme néanmoins que la langue comprend

également une part motivée. Il parle à ce propos d'une “correction partielle d'un système naturellement chaotique”, d’une "limitation de l'arbitraire".

"Tout le système de la langue repose sur le principe irrationnel de l'arbitraire du signe qui, appliqué sans restriction, aboutirait à la complication suprême; mais l'esprit réussit à introduire un principe d'ordre et de régularité dans certaines parties de la masse des signes, et c'est là le rôle du relativement motivé". [111]

Il insiste néanmoins sur l’arbitraire qui définit fondamentalement le signe et la langue, et qui sous-tend même le signe dit “motivé”.

Il prend l’exemple du nombre dix-neuf, motivé puisqu’il consiste à accoler les deux signes “dix” et “neuf” (en suivant la logique de la numération en base 10), mais dont les éléments sont eux-même arbitraires (“dix” et “neuf” ne sont pas motivés).

L’intérêt de Tammet pour l'espéranto semble tout à fait rejoindre cette recherche de rationalité dans la langue. Dans cette langue artificielle, créée de toutes pièces, chaque mot est choisi pour une raison précise. Cette langue possède également une grammaire “logique et fiable”, sans exceptions. Les expressions idiomatiques sont découragées, nous dit Tammet : l’arbitraire n’a plus sa place. De plus, c'est une langue agglutinante où les mots se construisent par combinaisons, permettant d'augmenter le vocabulaire à partir d'un nombre limité de suffixes et d'affixes.

Le caractère conscient de cette recherche

Tammet rationalise la langue, il dit comprendre intuitivement la façon dont elle se structure et peut expliciter ses “principes d’organisation” (sa grammaire par exemple), qui restent habituellement inconscients pour les locuteurs. Pour Saussure : "La réflexion n'intervient pas dans la pratique d'un idiome; les sujets sont, dans une large mesure, inconscients des lois de la langue". Or Tammet semble effectuer “naturellement” un travail de linguiste, en objectivant la langue. Si « l'inconscient est structuré comme un langage » (Lacan), il faut sans doute s'interroger sur le caractère conscient de ce savoir sur le langage qu'entretient Tammet, et ce rapport amoureux aux mots.

Difficulté à saisir les concepts abstraits

Tammet témoigne de sa difficulté à saisir les concepts abstraits, et de la nécessité qu’il y a pour lui de pouvoir se créer une image mentale qui l’aide à les saisir. Pour le mot fragile, il visualise un verre, et pour “une paix fragile”, une colombe de verre : “l’image m’aide à comprendre que la paix peut être détruite à tout moment”. Les concepts abstraits sont ceux qui, plus que tous les autres, ne possèdent pas de référent, d’équivalent dans la réalité extérieure. Ce sont donc plus que jamais des signes au sens saussurien du terme, dont la

111 Saussure, F. D. (2020). *Cours de linguistique générale* (Edition Illustrée - 1916) Librorium Editions. P. 180

signification est définie par le contexte signifiant. Saussure nous dit en effet que la signification découle de la valeur du signe, qui est définie par ses rapports avec les autres termes du système constitué par la langue (ressemblances et oppositions). Il semble que Tammet ne puisse pas s'appuyer sur cette caractéristique de la langue qui lui permettrait d'appréhender ces concepts. Pour les comprendre, il doit donc s'en faire une image, un symbole analogique.

A ce sujet, on peut citer Temple Grandin, qui explique à Oliver Sacks[112] "qu'elle avait passé de longues heures à consulter un dictionnaire pour essayer de comprendre le sens de mots tels que "sublime", "mystérieux", "surnaturel" ou "terreur sacrée" - ces recherches ne l'avaient guère éclairées, car tous ces termes étaient définis l'un en fonction de l'autre".

Conclusion

Le signe de Tammet, en couleur, forme et texture, est fondamentalement positif. Il réfute à la fois l'immutabilité et l'arbitraire de la langue, et semble considérer les mots comme des objets d'amour et d'étude, et non comme quelque chose dont il aurait intégré si profondément les règles et leur caractère conventionnel qu'il en serait devenu inconscient. Il semble ainsi relativement clair que Tammet n'est pas aux prises avec un signe saussurien constitué en structure.

Voyons maintenant ce qu'il en est de la conception lacanienne du signifiant et du signe.

Signe et signifiant : Lacan, Saussure, Peirce

Théorie lacanienne du signifiant : Lacan et Saussure

L'inconscient qui est selon Lacan "dans son fond structuré, tramé, chaîné de langage"[113], ne se confond pas avec le langage tel qu'il est conçu par les linguistes, et le signifiant lacanien n'est pas l'équivalent du signifiant saussurien dont il est pourtant le rejeton.

Conception lacanienne du langage

Lacan distingue le langage humain en le différenciant des « langages » des sociétés animales qu'il situe du côté de l'isomorphisme, avec l'existence de corrélations univoques entre le signe et ce qu'il désigne. Nous verrons un peu plus loin dans notre argumentation[114] ce qu'un tel langage "isomorphique" pourrait donner, et en quoi il consiste finalement.

Lacan installe ainsi d'emblée sa conceptualisation de l'inconscient structuré comme un langage en l'opposant à la conception des théories de la communication (qui pensent

112 Sacks, O. (1995). *Un anthropologue sur mars.* Essais, Point.
113 Lacan, J. « Psychoses », 1956 1955. http://staferla.free.fr.
114 Voir le chapitre "Effets d'image"

l'échange comme la possibilité de la transmission intégrale d'un sens conçu comme une information entre un émetteur et un récepteur, à partir de divers éléments : message, code, référent, etc.)

Inspiration saussurienne du signifiant lacanien

Chez Lacan, la théorie du signe et la théorie du signifiant ne s'articulent pas de la même façon que chez Saussure, et le signe saussurien n'a pas de rapport avec le signe lacanien, Lacan s'appuyant davantage sur Peirce pour situer ce qu'il nomme "signe".

Convergences et divergences

Si le signe est constitué dans la dualité pour Saussure, Lacan parle de duplicité.

« Tout phénomène analytique, tout phénomène qui participe du champ analytique, de la découverte analytique, de ce à quoi nous avons affaire dans le symptôme et dans la névrose, est structuré comme un langage. Cela veut dire que c'est un phénomène qui présente toujours la duplicité essentielle du signifiant et du signifié »[115]

Lacan joue sur les mots et illustre ainsi combien c'est à partir de l'équivocité que permet le caractère double du signe (coupé entre une face signifiant et une face signifié), que peut exister le sujet de l'inconscient.

Un déplacement commun chez Lacan et Saussure

Le signe, chez Saussure et chez Lacan, ne vise pas concrètement un quelconque référent dans la réalité. Ce référent, néanmoins essentiel dans sa fonction structurelle pour Lacan (occupant la place du Réel, et de ce fait toujours manqué), est non pertinent pour Saussure qui s'intéresse à l'idée, au concept, et non à la chose.

Une fonction différente de la barre /

Signifié et signifiant sont chez Lacan sont deux ordres radicalement disjoints. Il n'y a pas d'unité du signe telle que l'entend Saussure, qui fait exister à la fois le signifié et le Signifiant, pensée et son, à partir d'une relation de détermination réciproque. Le trait "/" qui chez Saussure unit les deux faces du signe en permettant leur existence mutuelle, prend une place d'élément tiers chez Lacan qui la nomme "barre" et qui matérialise la radicale séparation entre deux ordres de différentes natures. C'est à la fois une disjonction qui rend possible le glissement du signifié sous le signifiant, et une frontière qui permet ponctuellement des passages (supports des formations de l'inconscient).[116]

115 Lacan, J. (1956) « Psychoses », 1956 1955. http://staferla.free.fr
116 Voir le chapitre "Animer les mots"

A nuancer cependant, la fixité du lien entre signifié et signifiant, présentée parfois comme telle chez Saussure, peut être considérée comme une interprétation de ses élèves. Ainsi, on verra que dans d'autres textes[117] la relation de détermination réciproque du Signifiant et du signifié n'implique pas forcément pour Saussure un rapport de bijection entre les deux, cette correspondance n'existant que sur le moment, susceptible d'être mouvante dans le temps et dépendante du contexte.

Quel lien entre signifié et Signifiant ?

Pour Saussure, le signe rassemble en même temps qu'il détermine corrélativement un signifié et un signifiant. Comme sur une feuille de papier où « on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso » (C.L.G., p.157), il existe entre le signifié et le signifiant une « délimitation réciproque des unités » (C.L.G., p.156).

Chez Lacan, la découpe Signifiant/signifié se conçoit différemment. Il n'y a pas cette dépendance mais une autonomie de l'ordre du signifiant sur le signifié. Le rapport entre les deux ordres n'est ni fixe, ni bi-univoque, ce qui permet le glissement incessant du signifié sous le signifiant. Le même signifiant peut ainsi avoir des significations différentes selon le contexte, n'étant pas égal à lui-même, par exemple selon sa position dans la chaîne signifiante (dans la phrase « La guerre est la guerre », la première occurrence de "guerre" ne résonne pas de la même façon que la deuxième).

Il y a ainsi autonomie de l'ordre symbolique pour Lacan : le signifiant est autonome dans son aspect synchrone, ses termes étant définis les uns en fonction des autres.

Lacan dénie l'isomorphisme saussurien de la découpe signifié/signifiant.

« Saussure essaie de définir une correspondance entre ces deux flots, qui les segmenterait. Mais le seul fait que sa solution reste ouverte, puisqu'elle laisse problématique la locution et la phrase tout entière, montre bien à la fois le sens de la méthode et ses limites »[118]

Michel Arrivé[119] remarque que dénier une segmentation isomorphe des deux plans, c'est poser que seul l'un d'entre eux est segmenté : chez Lacan c'est le système signifiant qui s'articule à la manière saussurienne, et ainsi seul le signifiant est segmenté. Le signifié se pose comme effet de l'articulation signifiante, produit à posteriori (par exemple, au moment de la clôture de la phrase qui fait "point de capiton").

Primauté du Signifiant sur le signifié

117 Lacan, J.,(1973). *Le séminaire de Jacques Lacan : Les Psychoses*. Seuil.
118 Lacan, J. (1956) « Le séminaire, Psychoses », 1956 1955. http://staferla.free.fr.
119 Arrivé, M. (1985). Signifiant saussurien et signifiant lacanien. *Langages*, 19(77), 105-116.

Lacan revient souvent sur la « stupidité » des langues artificielles, qui seraient « toujours faites à partir de la signification ». À contre-pied de cette conception du langage, il positionne le Signifiant comme premier.

"Le signifiant lacanien est toujours pensé, topologiquement, comme surplombant le signifié. D'où le renversement de la position réciproque des termes du schéma saussurien" (Arrivé, 1985).

C'est ainsi que pour Lacan, le signifiant détermine par ses effets (rétroactifs) le signifié.

« Le signifiant a pour *effet,* dans le langage, le signifié ».

A contrario, dans la théorie saussurienne, le signifiant et le signifié se déterminent l'un l'autre dans le signe (s et S n'existent pas en dehors du signe).

Point de capiton et avènement du sens

Lacan différencie l'ensemble synchronique de la langue, "système simultané des groupes d'opposition structurés qui la constituent", et l'aspect diachronique qui correspond au discours, à la parole en acte.

Il reprend dans le schéma de Saussure représentant la vague formée entre le flux signifiant et le flux signifié (dimension synchrone de la langue), et y appliquant comme à son habitude une torsion, y voit le flux du discours (vision diachronique).

« Double flux où le repère semble mince des fines raies de pluie qu'y dessinent les pointillés verticaux censés y délimiter des segments de correspondance » [120]

Pour lui, dans le discours, toute signification renvoie toujours à une autre signification. Mais le signifié n'est pas détaché pour autant du signifiant. Ce sont ce qu'il nomme des points de capiton, nouant momentanément signifiant et signifié, qui font tenir le discours. La psychose se manifeste lorsque ces points d'attache font défaut. Alors, « le courant continu du signifiant reprend son indépendance » (Psychose, 1955).

Dans le discours, le glissement du signifié sous le signifiant est arrêté par moments, lorsqu'apparaît un "capitonnage" qui fixe le sens, un "accrochage" entre ce que Saussure appellerait la masse amorphe du signifiant avec la masse amorphe des significations. Ce sont ces points de capiton, on le verra, qui font défaut dans le délire psychotique où la signification se perd[121]. Le délire dans lequel se révèle "à ciel ouvert" le petit chemin autonome que le signifiant trace au fond de nous, que nous y fassions attention ou non, et que Lacan appelle le "tohu-bohu" du signifiant.

120 Lacan, J., (1957) L'instance de la lettre dans l'inconscient. Dans *Ecrits: texte intégral*. Nouv. éd. Points 5, 21. Paris: Éd. du Seuil, 1999.

121 Voir le chapitre "Animer les mots"

“à ce moment là le signifiant et son courant continu reprend son indépendance, et qu’alors dans cette espèce de bourdonnement que si souvent nous décrivent les hallucinés dans cette occasion, ou de murmure continu de ces espèces de phrases, commentaires, qui ne sont rien d’autre que des infinités de petits chemins, ils se mettent à parler, à chanter tous seuls”[122].

Qu’est-ce qu’un point de capiton pour Lacan ? Si chez Saussure, la découpe (pointillés verticaux) qui permet une certaine corrélation ou accroche entre signifié et signifiant est constituée par l’unité du signe, et au delà par la structure de la langue elle-même (qui détermine la localisation de la découpe du signe), pour Lacan, cette accroche va être permise par « un moment », « quelque chose qui fasse intervenir en même temps une pause, une unité. » Lacan met en effet en lien le point de capiton avec la ponctuation qui fait effet de coupure, d’arrêt dans la chaîne. Le point de capiton, qui permet d’arrêter « le glissement autrement indéfini de la signification », permet l’avènement de la signification qui apparaît donc toujours rétroactivement.

“trouvez-en la fonction diachronique dans la phrase, pour autant qu'elle ne boucle sa signification qu'avec son dernier terme, chacun des termes étant anticipé dans la construction des autres, inversement scellant leur sens par son effet rétroactif »[123].

Ce qui nous semble rendre la comparaison difficile ici, c’est que Saussure théorise la langue et sa structure prise hors discours, Lacan s’intéressant lui à l’acte de parole et à l’effet de signification, en tant que le sujet s’adresse à l’Autre.

La langue saussurienne pourrait ainsi être assimilée à ce que Lacan nomme le système synchrone du signifiant.

C’est l'ordre du signifiant qui est segmenté chez Lacan. Celui du signifié reste ouvert, continu. On retrouve ici la différence freudienne entre l'ordre de la représentation de chose et celui de la représentation de mot, que nous développerons plus loin[124].

« Dans l'ordre imaginaire, ou réel, nous avons toujours du plus ou du moins, un seuil, une marge, une continuité. Dans l'ordre symbolique, tout élément vaut comme opposé à un autre » [125]

122 Lacan, J. (1956). *« Le séminaire, Psychoses »,* 1956 1955. http://staferla.free.fr.

123 Lacan, J. (1966). Subversion du sujet et dialectique du désir. Dans *Écrits.* Paris: Éditions du Seuil.

124 Voir le chapitre “Le mot et la chose”

125 Lacan, J., & Miller, J.-A. (1973). *Le séminaire de Jacques Lacan : Les Psychoses*. Seuil.

Théorie lacanienne du signe : Lacan et Peirce

La théorie lacanienne du signe est caractérisée de "chronologiquement très éparse, mais conceptuellement très homogène" par M. Arrivé[126]. Le signe lacanien n'est pas défini à partir de Saussure mais de Peirce. Il évoque d'ailleurs lorsqu'il parle du signe la sémiotique.

« Dussé-je aller à brusquer certaine reprise du mot, je dirai sémiotique toute discipline qui part du signe pris pour objet, mais pour marquer que c'est là ce qui faisait obstacle à la saisie comme telle du signifiant . Le signe suppose le quelqu'un à qui il fait signe de quelque chose. C'est le quelqu'un dont l'ombre occultait l'entrée dans la linguistique. Appelez ce quelqu'un comme vous voudrez, ce sera toujours une sottise. Le signe suffit à ce que ce quelqu'un se fasse du langage une appropriation, comme d'un simple outil ; de l'abstraction voilà le langage support, comme de la discussion moyen, avec tous les progrès de la pensée, que dis-je ? de la critique à la clef »[127]

Le signe, à représenter quelque chose pour quelqu'un, se fait pour Lacan instrument de communication. Il est signe de quelque chose, et ainsi encombré d'un référent dans la réalité (l'hypothétique objet dans le monde désigné par le nom), qui est pour Lacan toujours raté par le langage impuissant à dire la Chose : « Le collimateur ne fonctionne pas ».[128]

Le signe tel qu'il est défini dans les premiers temps de son enseignement par Lacan, lui sert à préciser sa théorie du signifiant en tant qu'il lui est diamétralement opposé. Dans sa définition du signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant, il se débarrasse finalement à la fois du "quelqu'un" de l'adresse et du "quelque chose" : ce qui est indexé par le signifiant est désormais le sujet et l'énigme de son désir.

La sémiotique de Peirce

Prenons un temps pour retrouver dans la sémiotique de Peirce l'origine de ce signe lacanien.

La sémiotique peircéenne est une théorie très complexe dont nous ne pouvons ici que nous risquer à exposer un résumé très succinct, sans doute extrêmement réducteur au regard de la pensée subtile de Peirce. Nous renvoyons aux travaux de Michel Balat[129], qui en a réalisé une lecture freudienne et lacanienne; de nombreuses passerelles et autres fructueux rapprochements sont envisageables entre la théorie psychanalytique et la sémiotique[130].

126 Arrivé, M. (1985). Signifiant saussurien et signifiant lacanien. *Langages*, 19(77), 105-116.

127 Lacan, J. (1970) « Radiophonie », *Scilicet 2/3*

128 Lacan, J. (1973). « Le séminaire, Encore », 1973 1972. http://staferla.free.fr.

129 Balat, M., & Peirce, C. S. (2000). *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse : Peirce après Freud et Lacan. Suivi de, La traduction de Logique des mathématiques de C.S. Peirce*. L'Harmattan.

130 Voir également les travaux de P. Delion autour de l'icône et du signe dans l'autisme et la psychose

Le processus sémiotique[131], ou sémiose, pour Peirce, est un rapport triadique entre un signe (ou representamen dans la terminologie de Peirce), un objet et un interprétant (qui est lui-même un representamen). Peirce utilise trois catégories philosophiques à partir desquelles il décline ses concepts : c'est la priméité, la secondéité et la tiercéité. Nous nous permettrons ici quelques interprétations (*mises en exergue* dans le texte) inspirées de la lecture de M. Balat et qui peuvent éclairer la suite de notre travail : les trois catégories peircéennes s'ajustent en effet de façon particulièrement pertinente avec les trois étages du schéma freudien de l'appareil psychique dont nous allons nous inspirer un peu plus loin (voir le chapitre 5).

La **priméité** est une conception de l'être indépendamment de toute autre chose : pure potentialité, impression brute, sans cause ni effet, sans temporalité. *Dans la priméité il n'y a que du Un.*

La **secondéité** est la conception de l'être relatif à quelque chose d'autre. Elle s'inscrit dans un temps discontinu, où s'impose la dimension du passé : tel fait a lieu à tel moment, avant tel autre, qui en est la conséquence. *On traduit ici : Le 1 appelle le 2. Il y a association, peut-être chaîne signifiante si l'on conçoit la manière dont le 1 et le 2 s'articulent comme déterminée par une loi (voir tiercéité)*

La **tiercéité** est la médiation par laquelle un premier et un second sont mis en relation. La tiercéité est le régime de la règle, du code, mais aussi du sens. *L'on voit apparaître ici l'adresse à l'Autre et la production d'un discours articulé et chargé de sens.*

Peirce décline ses trois termes (objet, signe et representamen) au sein de ses trois catégories de la priméité, secondéité et tiercéité. Nous nous limiterons ici à la trichotomie du signe; le signe pouvant renvoyer à son **objet** selon la priméité, la secondéité ou la tiercéité, c'est-à-dire "par un rapport de similarité, de contiguïté contextuelle ou de loi".[132] Ainsi :

- **L'icône** est du côté de la priméité, il est lié à son objet par un rapport de similarité (rapport immédiat à l'objet)

- **L'indice** est du côté de la secondéité : il est lié à l'objet par un rapport de cause à effet (association par contiguïté)

- **Le symbole**, enfin, renvoie à son objet en vertu d'une convention (tiercéité).

De cette typologie de signes, nous garderons en tête en particulier l'icône, tant elle semble pouvoir décrire un certain rapport au langage et au monde du sujet autiste.

La torsion que fait subir Lacan au signe de Peirce

131 Nicole Everaert-Desmedt Professeure, Facultés universitaires Saint-Louis,Bruxelles http://www.signosemio.com/peirce/semiotique.asp

132 Ibidem

Saussure envisage le signe dans un dualité s/S, sans envisager le destinataire, tandis que Peirce propose une théorie basée sur la triade : signe, objet, interprétant. Lacan fait subir à la théorie de Peirce une torsion non négligeable, même si la triade demeure : on a bien chez Lacan un signe, un “quelque chose” et un “quelqu’un”. Mais le “quelque chose” dans la théorie de Peirce n’est que cerné par l’enchaînement des representamen, et donc défini à posteriori, tandis que le “quelqu’un” est en réalité “interprétant”, non incarné, lui-même representamen. Nous reviendrons notamment à la fin de notre travail à l'icône de Peirce, un signe considéré dans son rapport direct à l'objet, qui nous aidera à comprendre le nombre de Tammet comme une image qui s'ajuste, se coordonne au nombre.

Pure articulation ou “terme de la jouissance”

Nous pouvons donc constater ici toutes les transformations que Lacan fait subir au signe saussurien pour extraire son signifiant, tout en l'opposant radicalement à un signe (inspiré de Peirce), considéré comme objet de communication. Cette distinction nous permet de mieux distinguer des concepts qui ont toute leur importance pour notre sujet.

D'une part, le signifiant lacanien, hors sens, pure matérialité dont les segments articulés vont, en s'ordonnant dans la chaîne signifiante, produire un sens. De l'autre, le signe saussurien, signe double dans lequel se co-déterminent et se segmentent deux substances : chez Saussure, l'image acoustique et la pensée.

Nous allons maintenant étudier un certain développement de la pensée saussurienne, afin de mieux appréhender cette nature d'être double du signe. Celle-ci pourra nous le verrons nous aider à appréhender la dimension de substance jouissance du signifiant, à travers la notion lacanienne de lalangue. Nous soutiendrons que Lalangue, qui provient des lallations premières du bébé, est à la façon intrinsèquement double d'un signe saussurien constituée d'une rencontre entre le corps et le vocal. Celle-ci a laissé dans le signifiant une trace intime, le vestige d'une inscription primordiale de langage, hors sens sauf d'une "jouis-sens".

De la nature double du signe

Revenons sur l'appréhension du signe saussurien, non comme quelque chose qui représente, qui fait délégation de l'objet, un "quelque chose pour un quelqu'un", mais comme un signe considéré dans son être double.

Il ne s'agit pas ici de la simple association de deux choses, mais du son et de la pensée qui se co-déterminent.

Car si « la langue est [...] comparable à une feuille de papier : la pensée est le recto et le son le verso » (C.L.G.), l'élément qui résulte de la découpe, le signe, est fondamentalement double.

Tout en gardant bien en tête cette nature (authentiquement saussurienne) de ce signe "être double", nous tenterons d'effectuer un certain déplacement de la linguistique à la psychanalyse et d'appréhender ce signe, non comme "pensée-son", mais bien plutôt, à la suite de Lacan, comme "jouis-sens" c'est-à-dire comme modalité de chiffrage de la jouissance par le langage (suivant les développements successifs de Saussure, Lacan et Braunstein[133]).

Ainsi le langage est conçu dans sa première appréhension par le nourrisson par quelque chose qui vient impressionner le corps. Ses lettres s'impriment alors sur ce qui, en tant que support sensible, va en garder une trace. Cette trace, comme empreinte peut être également appréhendée en tant que signe "être double", constitué à la fois par ce qui vient impressionner (le son, la vocalisation d'une langue qui prend à ce moment-là le statut d'une lalangue), et par ce qui est impressionné, c'est-à-dire de la façon dont un sujet qui n'est pas encore constitué comme tel réagit à ce premier bain de langage.

Le signe saussurien fondé par son caractère double

Les nombres de Tammet sont-ils des signes linguistiques tels que Saussure les conçoit ?

Nous proposons dans cette partie de concevoir le nombre-image de Tammet comme un signe saussurien dans sa dimension positive (conçue par Saussure comme momentanée, éphémère, résultat de la co-détermination - oppositive, négative - du signe). Dans sa composante double, l'entité saussurienne « pensée-son » résonne en effet avec une conception lacanienne d'un signifiant chargé du poids du corps, « substance jouissante ».

Ceci nous permettant de questionner différemment le nombre de Tammet.

Un terme positif dans un système différentiel purement négatif

Entre un signe-objet de communication (représentant quelque chose pour quelqu'un), et un signifiant purement différentiel, on peut considérer à partir d'une certaine lecture de Saussure un signe positif, naissant d'un système différentiel purement négatif.

Ce signe saussurien est alors une « entité concrète », un terme certes constitué de façon différentielle dans les réseaux signifiants, mais en lui-même un terme positif, permettant la pensée, constituant la pensée elle-même.

La correspondance n'est jamais exacte, les différences de signes ne recouvrent pas les différences de signification.

Les signes saussuriens, loin de l'exemple du concept *arbre* donné comme illustration dans le CLG, sont fluctuants, changeants, éphémères, non totalisants. Car si telle différence de l'idée peut être mise en regard avec avec telle différence du signe, les deux ne parviennent jamais pour Saussure à se correspondre directement.

133 Braunstein, N.. *La jouissance, un concept lacanien (Point hors ligne)*. Eres, 2012.

« Il n'y a dans la langue ni signes, ni significations, mais des différences de signes et des différences de significations ; lesquelles 1° n'existent les unes absolument que par les autres (dans les deux sens) et sont donc inséparables et solidaires ; mais 2° n'arrivent jamais à se correspondent directement. »

« Grâce à ce que les différences se conditionnent les unes aux autres, nous aurons quelque chose pouvant ressembler à des termes positifs par la mise en regard de telle différence de l'idée avec telle différence du signe. On pourra alors parler de l'opposition des termes et donc ne pas maintenir qu'il n'y a que des différences <à cause de cet élément positif de la combinaison>."[134]

Ce signe positif, il est chez Lacan le signifiant en tant qu'il est chargé du corps, de la substance jouissante.

« En ceci qu'il en est le terme, le signifiant est ce qui fait halte à la jouissance. » [135]

Jouant sur l'équivocité du mot « terme », Lacan montre que la fonction de limitation de la jouissance qu'occupe le signifiant est corrélative du fait qu'il en est un élément, en ce qu'il vient la chiffrer. A la fois découpe, et unité découpée, on voit bien ici la parenté avec la façon dont Saussure conceptualise le signe comme élément intrinsèquement double né de la rencontre structurante de deux substances informes.

Le signe saussurien, une entité double

Chez Saussure, la pensée ne s'incarne pas dans le son, ou le son ne vient pas représenter la pensée. On a d'emblée une « pensée-son ».

« Ainsi, le fait d'être associé à une autre chose (dualité), le fait d'être répété de manière plus ou moins correcte (identité) et le fait d'être délimité, d'avoir un commencement et une fin (unité), ne peuvent être considérés comme des propriétés qui s'ajouteraient à un acte de langage donné, mais ont au contraire des conditions qui permettent de le définir : contrairement à l'ensemble des faits de ce monde que l'on appelle matériels, un fait de langage est en soi « double », en soi « analysé » » (C.L.G.).

Une première discontinuité dans l'expérience : des traits distinctifs

Comment les phonèmes d'une langue viennent se détacher du flux sonore, s'inscrire chez le sujet et constituer un "crible" qui lui permettra de les distinguer tout en devenant sourd au reste ?

Pour Saussure, il y a quelque chose qui s'organise, qui se distingue dans le continu de l'expérience par le "frottement" de divers plans de sensorialité. Cette rencontre permet le

134 Saussure, F. D. (2020). *Cours de linguistique générale* (Edition Illustrée - 1916) Librorium Editions. P298
135 Lacan, J., Miller, J.-A., & Lacan, J. (2005). *Encore : 1972 - 1973*. Éditions du Seuil.

repérage d'un certain nombre de co-occurrences, de régularités, d'associations entre différentes variations corrélées les unes aux autres.

Ainsi pour Maniglier, il n'y a pas d'emblée de crible phonologique, comme "une machinerie toute montée de traits distinctifs". Il se creuse dans le sujet "en fonction d'un milieu dont la consistance se définit comme : corrélations régulières entre des variations hétérogènes". C'est-à-dire, la rencontre avec la forme d'une langue, la façon dont se structure la matière sonore dont elle est faite.

Il y a ainsi incorporation par répétition des phonèmes d'une langue, mais également de quelque chose qui s'inscrit en même temps que cette première distinctivité. Pour nous, cela peut être entendu comme l'effet des vocalisations dans le corps, la jouissance inscrite dans le langage. Alors que ces premiers signes qui ne sont encore signes de rien, s'inscrivent comme discontinuité dans le flux sonore des vocalisations, ils portent également leur poids d'affect, d'un corps qui réagit à ce qui est porté par la voix de la mère, qui va constituer une lalangue qui n'est que le chiffre de la jouissance.

Ces termes, chiffres et non encore valeurs, vont être ensuite re-déterminés et constitués en valeurs oppositives dans les termes de la langue.

Re-détermination et naissance d'un signe défini par sa valeur

Saussure parle d'une re-détermination de ces premiers éléments découpés dans le flot des vocalisations, une opération qui s'opère dans un second temps, et qui va donner le sens de ce qui est dit. Tandis que dans lalangue, il n'y a pas de sens (ou bien, tous les termes peuvent venir prendre n'importe quel sens), la re-détermination des termes va les constituer dans un système oppositif, les articuler à un code et les charger de sens. C'est ce rapport oppositionnel qui fait que « L'identité de ce que je dis n'est rien d'autre que la manière dont je refoule tout ce que j'aurais pu dire » (Maniglier, 2005)

« Le phénomène d'*intégration* ou de postméditation-réflexion est le phénomène double qui résume toute la vie active du langage et par lequel : 1. les signes existants évoquent mécaniquement par le simple fait de leur présence et de l'état toujours accidentel de leurs différences à chaque moment de la langue un nombre égal non pas de concepts mais de valeurs opposées pour notre esprit (tant générales que particulières, les unes appelées par exemple catégories grammaticales, les autres taxées de fait de synonymies, etc.) ; 2. cette opposition de valeurs qui est un fait purement négatif se transforme en fait positif, parce que chaque signe en évoquant une antithèse avec l'ensemble des autres signes comparables à une époque quelconque, en commençant par les catégories générales et en finissant par les particulières, se trouve déterminé malgré nous, dans sa valeur propre. […] Dans chaque signe

existant vient donc s'intégrer, se postélaborer une valeur déterminée, qui n'est jamais déterminée que par l'ensemble des signes présents ou absents au même moment »[136]

Une valeur surdéterminée

La valeur est ci-dessus déterminée par le système oppositionnel des signes. Or le signe étant double, chaque terme est donc opposable à l'autre à la fois par sa face signifiante et par sa face signifiée : « on a toujours plusieurs systèmes de valeurs concurrents » note Maniglier.

Il donne pour exemple la valeur [sommeil], qui se rapproche et se distingue d'un côté (phonologique) de la valeur [soleil], et d'un autre côté (sémantique) de [lumière]. Ainsi on voit que la valeur de [sommeil] est surdéterminée, c'est-à-dire déterminée dans plusieurs systèmes.

Les signes sont ainsi des termes résultant de la jointure éphémère entre deux réseaux, le signifié et le signifiant.

Dans ce cadre, le signifiant que Lacan identifie[137] au Vorstellungsrepräsentanz (qu'il traduit par "tenant lieu de la représentation"), nous semble bien se situer à l'endroit d'une double détermination, résultat de l'articulation de la jouissance du corps chiffrée dans le langage (lalangue) et des signifiants de l'Autre (code permettant la parole adressée à l'Autre, dans un lien social, et l'avènement d'un sens). Nous verrons plus loin[138] comment cette articulation procède dans l'inconscient des procédés de la condensation et du déplacement.

Des réseaux non isomorphes.

Saussure le note : les deux faces du signe sont prises dans des réseaux dont les unités se co-déterminent, et qui pourtant ne se correspondent jamais directement. :

Ce non-recouvrement d'un réseau par l'autre nous semble, tout en garantissant l'équivoque, signer également l'incomplétude essentielle du symbolique[139], le manque à dire, l'impossibilité à faire naître toutes les significations.

Distinction entre structure linguistique et algèbre

Afin de penser cette multiple détermination inscrite dans des réseaux qui se rencontrent sans se correspondre, P. Maniglier fait appel à la théorisation d'un philosophe grand lecteur de Saussure, qui a également beaucoup inspiré Lacan : L. Hjelmslev. Dans son entreprise visant à

136 Saussure, F.D. (2002) Écrits de linguistique générale, (*Bibliothèque de Philosophie)*. éd. GALLIMARD p. 87-88..

137 Lacan, J., & Miller, J. (2013). Le Séminaire, livre VI. Le désir et son interprétation

138 Voir le chapitre "Le mot et la chose"

139 Le Gaufey, G. (2014). *L'incomplétude du symbolique* E.P.E.L.

fonder ce qu'il appelle la glossématique, une théorie générale du langage, Hjelmslev[140] compare et différencie les structures dites formelles (qui seraient du côté de la structure arithmétique, des langages informatiques, des grammaires génératives, etc.) et la structure du langage telle qu'envisagée par la linguistique structuraliste. Le point où il situe leur distinction nous semble fondamental pour notre sujet.

« Pour décider si les jeux ou d'autres systèmes de quasi-signes tels que l'algèbre pure, sont ou non des sémiotiques, il faut voir si leur description exhaustive exige que l'on opère en reconnaissant deux plans, ou si le principe de simplicité peut être appliqué de telle sorte qu'un seul plan soit suffisant. La condition qui exige que l'on opère en reconnaissant deux plans doit être que, lorsqu'on tente de les poser, on ne puisse pas démontrer que les deux plans ont tout à fait la même structure avec une relation univoque entre les fonctions d'un plan et ceux de l'autre »[141]

« Le propre d'une langue qui contient sa propre interprétation, c'est d'être traversée par des formes non superposables », en conclut Maniglier. Dans les langages formels, on peut trouver entre les réseaux des plans impliqués une correspondance parfaite, bi-univoque, qui fait que ces deux plans pourraient se confondre et n'en être plus qu'un. Ces "langages" formels donnent ainsi prise à des métalangages, autant de possibilités d'en extraire un savoir à la fois extérieur et homologique qui s'y superpose.

À l'inverse, le langage au sens saussurien du terme, autrement dit la langue naturelle, ne peut produire un tel métalangage, du fait du caractère non superposable des différents plans qui le constituent. Lacan dit un peu autrement que le signifiant n'est pas égal à lui-même, sa valeur étant mouvante (A n'est pas égal à A). Les réseaux (acoustique et sémantique) d'une langue ne sont pas isomorphes, et au lieu de leur intersection, se situe le sujet en tant qu'il parle. Car c'est le sujet dans son acte de parole qui crée en réalité le signe saussurien, dans une découpe toujours singulière de la jouissance par le langage, se soutenant et se jouant en même temps des signifiants de l'Autre qui le déterminent rétroactivement.

Effet d'image et structure formelle

Ainsi, à la suite de Hjelmslev, Maniglier conçoit la structure linguistique comme exactement l'inverse d'une structure formelle, au sens mathématique du terme. Ceci nous intéresse au plus haut point pour notre sujet, car il semble que cette opposition peut nous aider à appréhender la propension paradoxale du sujet autiste à pénétrer intuitivement les structures (hyperlexie, langages informatique, etc.), alors même qu'il n'est pas structuré par le signifiant. On pourrait aborder ce paradoxe par la distinction entre structure linguistique et structure formelle, la structure formelle étant caractérisée par un rapport isomorphe entre deux plans, qui constitue une algèbre. Nous tenterons ainsi dans le dernier chapitre de cette

140 L. Hjelmslev (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, p. 138-143.
141 Ibidem

thèse[142] de penser le nombre de Tammet à l'aide de cette conceptualisation de la structure formelle qui pourrait s'originer dans un "effet d'image" (une image justement caractérisée par une projection isomorphique) qui nous restera à caractériser.

L'idéal de la communication reviendrait à ne plus rien pouvoir dire

C'est donc du fait que la structure de la langue soit constituée de formes non superposables, traversée de réseaux non homogènes, autrement dit grâce à l'équivocité de la langue, que le sujet peut dire. Ainsi la parole peut être conçue non seulement comme articulation de signifiants mais comme création de signes, des signes qui prennent vie dans l'acte de parole même. On peut donc concevoir les signes saussuriens comme ne préexistant pas à la parole, même s'ils sont surdéterminés par la langue (par le système synchrone des signifiants, les signifiants de l'Autre, le code).

Dans un langage de pure communication, constitué par un rapport bi-jectionnel entre le signe et ce qu'il désigne, on ne peut donc plus rien dire. Il n'y a en effet plus de création de signes, ceux-ci étant déjà pré-existants à leur usage, c'est-à-dire au discours.

On voit la différence ici entre un sujet qui s'aliénant aux signifiants de l'Autre, doit les subvertir pour parler, s'en débrouillant de multiples manières elles-même signifiantes, contournant la censure, usant de métaphores, jouant avec l'équivoque des mots et la polyphonie du discours, et un sujet aux prises avec une langue "morte" faite de signes figés.

Il nous semble que s'insère ici la réflexion de Marie-Claude Thomas sur la capacité parlante de la langue. Si parler c'est créer des signes, comment parler si ces signes sont déjà constitués en une correspondance rigide avec les objets de la réalité ? C'est bien la difficulté de l'autiste, et peut-être par ce biais que l'on peut comprendre le caractère fondamental de la poésie pour Tammet. Reste à comprendre la nature de cette poésie invoquée chez Tammet. Nous verrons dans un chapitre prochain plus précisément ce qu'il dit sur les façons qu'il a de faire parler les mots[143].

Signe, déchiffrage et traduction

Le processus de déchiffrage qu'est l'inconscient (l'inconscient comme déchiffrage et non comme chiffrage, par le processus primaire[144]), est une opération de traduction, procédant d' un déplacement de signifiant(s) à signifiant(s), et non de signifiant à signifié. Freud évoque Champollion et parle d'opérations de transcriptions, de traduction. Considéré sous l'angle saussurien (et sa lecture par Maniglier), nous pourrions dire qu'il est création de signes.

142 Voir le chapitre "Effets d'image"

143 Voir le chapitre "Animer les mots"

144 N. Braunstein(2012). *La jouissance, un concept lacanien (Point hors ligne)*. Eres.

A cet endroit nous pourrions envisager les procédés de Tammet (l'écriture comme une traduction, l'usage des langues étrangères), comme une suppléance du processus primaire pour articuler les Uns de jouissance aux signifiants de l'Autre.

Mais à la différence près qu'il n'est pas sûr que pour Tammet il s'agisse d'un déchiffrage. Les Uns de jouissance (les nombres) et les signifiants de l'Autre n'étant pas fait du même bois, pas pris dans la même matérialité, celle de la vocalisation.

Dans la névrose, il y a création de signes dans le sens où la valeur du signifiant va se déplacer. C'est donc un signifiant qui va se déplacer (par exemple sous l'effet des interventions du psychanalyste), s'extirper d'une place éventuellement figée et souffrante; par la même donner du "jeu" à la chaîne signifiante, dans les deux sens du terme.

Dans l'autisme, ou du moins pour Tammet, les signes se capitalisent. Dans ses nouveaux livres, il a "plus de mots" que dans les précédents. Les signes sont véritablement créés (néologismes) ou empruntés à d'autres langues et incorporés (le sujet les “singularise”, s’en fait des signes intimes). Dans le même mouvement, en s'écrivant, Tammet se transforme.

Discussion sur la nature du signe de Tammet

Caractère double du signe : termes de la jouissance

En prise avec sa jouissance, le nombre de Tammet est bien un signe "entité-double", en tant qu’il est une « pensée-nombre », "images mentales" repérant Tammet en lui même et dans le monde, à l’instar de la « pensée-son » que conceptualise Saussure. Le nombre de Tammet chiffre sa jouissance. Dans un prochain chapitre[145], nous verrons comment penser d'éventuelles opérations de transcription à partir de ce chiffrage original, qui pourraient nous aider à penser le lien que Tammet construit entre ses nombres et les mots de l'Autre.

Ceci étant dit, le signe de Tammet se distingue fondamentalement du signe saussurien par le fait qu'il ne se constitue pas dans la matière sonore, à partir d'un babil, et ainsi n'est pas re-déterminé par les mots de l'Autre.

Positivité des termes

Chaque nombre constitue dans sa forme imagée un tout indivisible, personnifié, presque vivant pour Tammet qui les associe également à une personnalité, à une émotion. Il n'y a pas terme plus positif que le signe de Tammet.

Structure

Ces termes positifs que sont les nombres de Tammet sont néanmoins articulés selon une syntaxe qui est l'arithmétique. C'est la loi qui les ordonne. C’est une structure fixe,

145 Voir le chapitre “Entre l’image et le signifiant”

contrairement à la dynamique du signe linguistique saussurien qui, valeur doublement déterminée dans sa composante sonore et sa composante sémantique, fait également par sa détermination locale mouvoir l'ensemble des réseaux dans laquelle elle se trouve (le signe, surdéterminé, fait également bouger les lignes des structures synchrones dans lesquelles il est pris). C'est l'entrecroisement des réseaux qui détermine le signe en tant qu'il est position dans une structure ; et qui détermine aussi la structure de ces différents réseaux.

On pourrait dire ainsi que le nombre de Tammet est déterminé, dans le sens où il s'inscrit dans un ordre (celui des nombres entiers), mais qu'il n'est pas surdéterminé, en ce qu'il n'est pas déterminé une seconde fois dans une structure différentielle hors-sens (celle du sonore, du signifiant). Ceci explique sa fixité et le fait que son caractère positif n'est pas consécutif d'une détermination négative (au croisement de plusieurs systèmes mouvants).

La surdétermination n'est possible que par le fait que la matière sonore s'organise en phonèmes qui recomposent ensuite les signes (les mots), ceux-ci étant liés entre eux par cette découpe initiale qui les différencie ou les rapproche (jeux de mots, homophonie, assonances, etc.). Le langage humain est caractérisé par cette double articulation (phonèmes et monèmes)[146] qu'on ne retrouve pas ailleurs (pas de double articulation par exemple dans les langages animaux).

Les nombres de Tammet pourraient ainsi être pensés comme une structure formelle à la façon dont Hjelmslev conçoit les langages constitués par une bijection entre deux plans isomorphiques; c'est-à-dire une algèbre. Nous explorerons cette hypothèse dans le dernier chapitre[147] de la thèse.

Nature du signifiant

Le son du mot chez Saussure est découpé en unités distinctives (phonèmes), qui n'ont pas de lien avec la signification (immotivé), et qui sont en eux-mêmes hors sens. Ces éléments n'ont de signification que lorsqu'ils s'articulent et composent des mots et des phrases. Le support matériel du signifiant n'est pas signifiant en soi.

*Tandis que l'image du nombre c*hez Tammet, multisensorielle, est porteuse en elle-même de significations. Elle semble entretenir un rapport iconique avec ce qu'elle représente : le nombre qui signifie hiver est sombre et tourbillonne comme la neige. Il n'existe pas chez Tammet deux ordres distincts, signifiant/signifié, dont l'un se découpe en unités discrètes et reste hors-sens..

Création d'une signification

146 Martinet, A. (1978). *Éléments de linguistique générale* (Langages). Armand Colin.
147 Voir le chapitre "Effets d'image"

Chez Saussure et Lacan, la création du signe se réalise dans la parole. Le signe est produit, créé par la parole; puisque c'est en parlant que la signification advient. Chez Lacan, cette création est métaphorique, résultant du refoulement d'un signifiant « chu dans le dessous ». Chez Tammet il s'agit non d'une soustraction ayant pour effet un réaménagement des signifiants et un nouvel effet de sens, mais d'un processus additionnel.

Ses réseaux de signes sont en effet constitués (du moins ce sera notre hypothèse), de façon « additive » : il a de plus en plus de mots, dit-il, au fur et à mesure de l'écriture de ses ouvrages. En apprenant des langues étrangères, et en effectuant ce travail de traduction qui s'origine de sa langue de nombres à l'anglais, il réalise des « ponts », des liens métonymiques entre les mots, construit des réseaux multiples dans lesquels les mots viennent se prendre. Les néologismes sont le résultat d'une mise en relation inédite entre deux mots, dont les sens s'ajoutent pour en former un troisième. Nous explorerons cette question dans un prochain chapitre[148].

La singularité du signe

Le question de la création du signe nous permet d'envisager différentes façons pour un sujet d'habiter la langue, autrement dit de singulariser son signe : à partir des équivoques de sa lalangue dans la névrose, et par la création d'un signe dans l'autisme.

Créer des signes peut être considéré dans la névrose comme le fait même de parler, puisqu'il s'agit de nouvelles découpes, de nouveaux signifiants qui font émerger un sens, par exemple par la scansion de l'analyste qui fait entendre différemment le dire de l'analysé. C'est ici le plein exercice de la "capacité parlante de la langue" qu'évoque MC Thomas[149]. C'est également ainsi que se joue et se résout la tension entre langue intime, singulière et langue commune, qui permet au sujet de se dire à travers les mots de l'Autre. Ainsi nous pourrons envisager l'activité de création de signes de Tammet avec un regard un peu décalé, certes comme la marque d'une radicale liberté à l'endroit de la langue qui questionne l'aliénation du sujet aux signifiants de l'Autre, mais aussi comme la manifestation d'un sujet aux prises avec sa langue, dans une tension entre singulier et universel.

Dans l'autisme, il n'y a pas la double articulation, et la surdétermination du signe. Ainsi l'expression de soi dont parle Tammet, doit se réaliser autrement. Dans la coupure existant entre une jouissance chiffrée dans une langue radicalement intime (langue privée, langue de nombres), et les mots de l'Autre, Tammet invente des procédés qui font lien entre les signes, permettent signification et transfert de la jouissance par liaison métonymique[150], et qui permettent de traduire sa jouissance en mots tout en préservant l'intégrité de son être.

148 Voir le chapitre "Animer les mots"
149 M.-C. Thomas (2011) *L'autisme et les langues (Études Psychanalytiques)*. L'Harmattan, 2011.
150 Voir le chapitre "Animer les mots"

Chapitre 2 - Le mot et la chose

Introduction

Le mot et le nombre de Tammet, de part leur caractère presque personnifié et leur concrétude synesthésique, semblent disposer d'une consistance plus proche de la chose que du terme linguistique en lui-même. Le mot de Tammet est-il vraiment un mot, ou bien plutôt une chose ?

Dans ce chapitre nous allons nous aider des concepts freudiens qui nous semblent les plus à même de concourir à cerner la singularité du mot de Tammet : la notion de représentation et sa composante double chez Freud, déclinée et articulée en représentation de chose et représentation de mot.

Quel lien le mot synesthésique de Tammet entretient-il avec la représentation de chose freudienne ?

Nous considérerons donc dans ce chapitre le mot synesthésique de Tammet à la lumière du couple notionnel freudien de la représentation de chose - *Sachevorstellung* (SV)[151] - et de la représentation de mot - *Wortvorstellung* (WV).

Cet "opérateur métapsychologique"[152] nous semble d'autant plus intéressant à questionner qu'il a traversé toute l'œuvre de Freud, venant s'inscrire au sein de ses différentes formalisations et topiques, à chaque fois réinterrogé, réinventé. Il a fourni à Freud un repérage essentiel pour déchiffrer les formations de l'inconscient (délire, rêves, lapsus, symptômes...), ainsi que pour formaliser la ligne de partage entre psychoses et névroses, notamment par son potentiel explicatif des particularités de langage des schizophrènes.

Cette mise en perspective du mot synesthésique de Tammet avec le couple SV/WV peut se décliner en plusieurs questions. Ce mot, dans sa concrétude, est-il une chose, au sens de la représentation de chose freudienne ? Est-il "traité comme une chose", au sens où Freud l'emploie dans *L'interprétation des rêves* lorsqu'il caractérise les procédés du processus psychique primaire ? Ou encore, peut-on dire que Tammet, à la manière du schizophrène, a les mots à la place des choses, ou bien faut-il distinguer chez lui une façon singulière de faire avec

151 La terminologie pour désigner la représentation de chose est mouvante dans l'œuvre de Freud. Il utilise selon le contexte et le moment les vocables de Sachvorstellung, Dingvorstellung ou encore Objektvorstellung. Nous y reviendrons plus loin.

152 Assoun, P. L. (1992). Représentations de mot et représentations de chose chez Freud : pour une métapsychologie du langage. *Histoire Épistémologie Langage, 14(2)*, 259-279.

la matérialité du mot, qui caractériserait un rapport au langage que l'on pourrait alors différencier de celui du sujet psychotique ?

Nous suivrons dans ce chapitre l'évolution de la représentation de mot et la représentation de chose dans la métapsychologie freudienne, où ces notions occupent une fonction de pivot, de la période pré-analytique jusqu'aux développements de la première topique freudienne. Sur le chemin, nous nous appuierons sur ces concepts, ainsi que sur les apports lacaniens, pour nous orienter dans l'appréhension du mot de Tammet.

La frontière entre inconscient et préconscient

Nous ferons appel également à la façon dont Lacan topologise la barre qu'il instaure entre signifié et Signifiant (que nous mettrons en parenté, sans pour autant les confondre, avec SV et WV), et sa possible traversée.

Cette topologie, qui permet une dynamique de passage entre le signifié et le Signifiant, est éclairante sur la façon dont la frontière entre inconscient et préconscient peut être conçue. Un inconscient, pour Freud constitué exclusivement de représentations de choses, tandis que les mots peuplent le préconscient, ce qui questionne "l'inconscient structuré comme un langage" lacanien.

Éléments de sémantique allemande

Précisons également quelques termes utilisés par Freud afin de les conserver comme repères dans la suite de notre travail.

Pour parler de représentation, Freud a en sa possession deux termes bien distincts dans la langue allemande : Vorstellung et Repräsentanz, qui distinguent le support et la fonction - Vorstellung consistant pour Freud en un élément, une unité psychique (lettre, mot, image, son, etc). – Repräsentanz l'action de représenter, la délégation. La langue française amalgame ces deux sens sous l'unique vocable de "représentation".

Il faut aussi préciser quel est l'objet de la représentation pour Freud, car le terme traduit "représentation de chose" en français varie beaucoup selon les textes. Dans l'ouvrage sur les aphasies, Freud utilise le mot "objekt" , pour "Objektvorstellung" (OV), terme qui sera remplacé plus tard, par exemple dans la Métapsychologie par le terme "Sache" - "Sachevorstellung" (SV). Il ne s'agit plus de l'objet caractérisé par son extériorité, son objectivité, mais de la chose interne, de l'inconscient. La représentation est inconsciente et l'objet représenté n'est plus l'objet de la psychologie. Il s'agit d'un renversement freudien qui signe, parmi d'autres, la naissance de la psychanalyse.

Un mot qui est une chose

Qu'est-ce qu'un mot ? Une question freudienne

Le couple notionnel SV et WV prend sa source très tôt dans la trajectoire freudienne. Dès 1891, dans sa monographie intitulée "Contribution à la conception des aphasies"[153], texte pré analytique précédant la découverte de l'inconscient, se révèle l'intérêt de Freud pour le langage, avec la formalisation d'une première version de ce couple notionnel, au travers d'une structure associative liant et opposant à la fois une représentation de mot et une représentation d'objet.

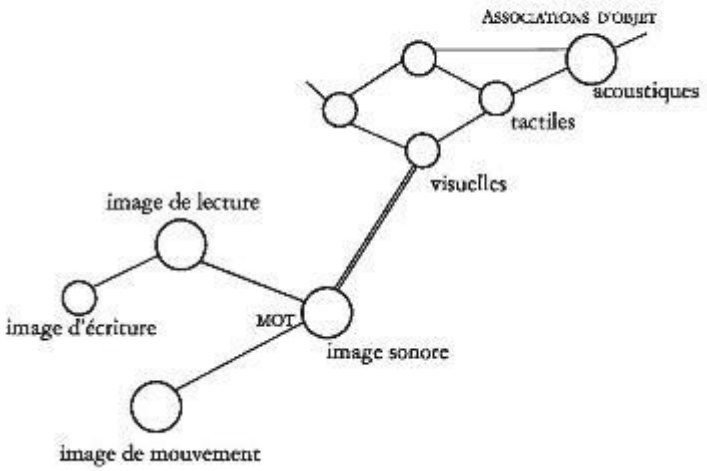
Dans son modèle d'explication des aphasies, Freud fait l'hypothèse que l'analyse des différents fonctionnements pathologiques peut permettre de mettre à jour la structuration de la fonction du langage. Il corrèle ainsi les différents types d'aphasies aux dysfonctionnements des liens existants entre les différents éléments composant le mot. Il élabore ainsi un modèle d'appareil de langage organisé autour d'une question : qu'est-ce qu'un mot ?

Freud conçoit le mot comme une composition, et le figure sous la forme d'un complexe associatif. Rompant avec le localisationnisme pur (une zone du cerveau correspondant à une fonction), il met davantage l'accent sur les liens existants entre les différents éléments qui composent la fonction. Il demeure néanmoins substantialiste, on est bien loin ici de la conception structuraliste du langage qui considère la valeur d'un mot comme constituée par sa position dans la structure de la langue. La question de la langue n'est d'ailleurs pas posée par Freud. Le mot est ici considéré en soi, comme un composé d'éléments concrets, de différentes natures (image acoustique, image visuelle, etc.).

Le mot comme complexe associatif

Freud conceptualise le mot comme un composé, un complexe représentationnel constitué d'éléments acoustiques, visuels et kinesthésiques. « La connaissance de cette composition, nous dit-il, nous la devons à la pathologie, qui nous montre qu'en cas de lésions organiques dans l'appareil du langage, il se produit une décomposition correspondante du discours suivant cette composition ».

153 Sigmund, F. (1891). *Contribution à la conception des aphasies* (Bibliothèque de Psychanalyse). PUF.



« Au mot correspond un processus associatif compliqué où les éléments énumérés d'origine visuelle, acoustique et kinesthésique entrent en liaison les uns avec les autres ».

On remarque que c'est l'image sonore qui relie SV et WV : « La représentation de mot est reliée à la représentation d'objet par son extrémité sensible (au moyen d'images sonores) ».

La rencontre de deux ordres distincts

L'image sonore est une interface qui lie deux ordres distincts et opposables : l'un discontinu, dénombrable, limité, l'autre pris dans l'épaisseur du sensible, inépuisable et continu.

Ce qui distingue les deux ordres, c'est aussi la notion de clôture, empruntée par Freud à John Stuart Mill.

"La représentation d'objet nous apparaît ainsi non comme une représentation close, à peine capable de l'être, tandis que la représentation de mot nous apparaît comme quelque chose de clos, même si elle paraît capable d'extension."

La représentation de chose est ainsi sans cesse susceptible d'être étendue à de nouvelles impressions sensorielles, dans la même chaîne associative.

Dans la rencontre de ces deux ordres distincts, l'image sonore a une position privilégiée soulignée par Freud :

"La représentation de mot n'est pas reliée à la représentation d'objet par toutes ses parties constituantes, mais seulement par l'image sonore".

Cette extrémité sensible de la représentation de mot vient faire jonction avec la représentation de chose, mais aussi limite entre ces deux ordres hétérogènes décrits par Freud.

Signifiant et signifié

La question que pose Freud sur la façon dont peuvent s'apparier les mots et les choses, est parente avec celle d'un contemporain linguiste, Ferdinand de Saussure et sa conception du signe linguistique.

Saussure apporte une autre réponse sur la façon de penser cette interface entre ces deux masses informes, de natures différentes que sont le son et la pensée[154].

Si la représentation de mot et la représentation de chose ne semblent pas représenter des concepts complètement homogènes avec le signifiant et le signifié saussurien (ni d'ailleurs avec la lecture qu'en fait Lacan), il semble que l'on peut néanmoins les articuler.

Au sein des deux couples conceptuels, il y a par exemple l'idée commune d'un mot qui vient se situer comme point de rencontre entre deux ordres distincts. Chez Saussure, les deux "substances", son et pensée, sont de nature informe en elles-même, mais s'organisent en unités discrètes à leur contact mutuel. En revanche, pour Freud et pour Lacan, l'une des consistances est composée d'unités discrètes (l'ordre signifiant pour Lacan, la représentation de mot pour Freud), l'autre est ouverte, illimitée, continue (le signifié lacanien et la représentation de chose freudienne).

Arrêtons-nous un instant sur la manière dont Freud conceptualise le point de jonction entre ces deux ordres. L'image sonore est le "tampon" qui vient rapprocher et distinguer les deux ordres. Cet élément a une position bien particulière. Si un concept doit être apparenté au signifiant lacanien et même saussurien (avec son signifiant conçu comme "image acoustique"), c'est bien cette image sonore. Nous verrons dans un prochain chapitre comment nous pourrons l'articuler avec le *Vorstellungsrepräsentanz* freudien, que Lacan déclare être "strictement équivalent à la notion et au terme de signifiant"[155].

La différence majeure se situe selon nous dans la nature de ce qui est désigné par Freud comme "objekt". La représentation d'objet est-elle proche d'un signifié lié à l'évocation perceptive de l'objet désigné par le mot ? Freud indique, p. 127, qu'il « limite son raisonnement aux substantifs ». Les substantifs sont les mots pour lesquels on imagine à première vue le plus aisément la liaison avec un objet de la réalité.

154 Voir le chapitre "A l'envers du signifiant"

155 Lacan, J., & Miller, J. (2013). *Le Séminaire, livre VI. Le désir et son interprétation*

Or on a vu que le signifié saussurien est un concept, une idée, et se distingue d'un quelconque référent, plus ou moins évacué chez Saussure. Pour Lacan, la chose est plus complexe, la signification passe en effet par un circuit convoquant un référent, qui est du registre du Réel, c'est-à-dire quelque chose d'évoqué, de cerné par le Symbolique, mais qui ne peut jamais tout-à-fait se dire.

Enfin, la représentation de mot freudienne elle-même est un composé : à la fois image sonore, elle est aussi mouvement d'écriture, forme écrite et visuelle, etc. Ainsi, ces différentes dimensions la placent d'emblée dans plusieurs réseaux, tandis que la version saussurienne par exemple se limite à sa forme acoustique.

Localisation du symbolique et genèse de la signification

Dans sa tentative de distinguer les aphasies qu'il nomme verbales des aphasies dites asymboliques, Freud place le symbolique à l'endroit de la liaison entre la représentation de mot et la représentation de chose.

« La relation entre la représentation de mot et la représentation d'objet me paraît mériter davantage l'intitulé de « symbolique » que celle existant entre un objet et une représentation d'objet ».

C'est lorsque cette liaison (entre le mot et la représentation d'objet) est endommagée qu'il fait l'hypothèse d'une aphasie « asymbolique ». Au sein de cette catégorie ainsi caractérisée, Freud évoque une aphasie qui attire plus particulièrement notre attention, c'est l'écholalie. Même s'il semble que l'écholalie dans l'autisme ne puisse être assimilée sans plus de précaution à l'écholalie résultant d'un trouble neurologique (répondant sans doute à des mécanismes très différents), il est intéressant d'entendre ce qu'en dit Freud :

« Le phénomène de l'écholalie, de la répétition de questions, semble de toute façon appartenir au trouble asymbolique. Dans la plupart des cas, par exemple […], l'écholalie s'avère être un moyen d'*obtenir la relation compliquée du mot entendu aux associations d'objet* au moyen du *renforcement des sons verbaux*. Ces malades ne comprennent notamment pas directement les questions, mais ils les comprennent et peuvent y répondre après les avoir répétées. »

L'écholalie serait pour Freud une tentative de récupérer quelque chose du côté d'une signification défaillante, lorsque la représentation de mot n'appelle pas ou plus la représentation de chose. Pour Freud, la répétition en écho de la question par le patient lui permet de mieux comprendre par *renforcement* des sons verbaux.

Dans l'autisme, il serait intéressant de se pencher sur la différence qu'il peut y avoir pour le sujet dans la production de la signification selon s'il s'agit du sujet qui parle ou de l'autre qui lui parle. Nous nous questionnerons plus spécifiquement sur l'écholalie dans un prochain chapitre, que nous considérerons dans l'autisme certes comme une défaillance de la

genèse de la signification, mais plus spécifiquement comme une tentative de s'approprier les mots de l'autre[156].

Une double couche représentative

Dans le complexe associatif du mot, deux éléments sont distingués par Freud, de par leur fonction de représentation.

"Parmi les associations d'objet, ce sont les visuelles qui représentent l'objet de la même façon que l'image sonore représente le mot".

Soulignons que ce sont ces deux éléments représentatifs (image sonore du mot et image visuelle de l'objet), qui sont en lien dans le complexe associatif global.

On voit apparaître ici l'émergence de l'idée d'une double couche représentative, le *Vorstellungrepräsantanz* se profilant à l'horizon de la batterie conceptuelle freudienne. WV et SV sont à la fois des images (sonore et visuelle), et donc en elles-mêmes des représentations, mais, au sein du complexe auquel elles appartiennent, elles occupent également une fonction de représentation, auprès du complexe opposé (le terme de "délégation", ou pour reprendre la traduction lacanienne de *repräsentanz*, "tenant-lieu", prend ici tout son sens.)

Le mot et la chose pour Tammet : un même ordre

La nature particulière du mot synesthésique de Tammet nous interroge : comment cette façon singulière qu'il a d'associer les mots et les choses peut-elle être mise en dialogue avec le complexe associatif freudien ? Il nous semble que le mot de Tammet est de nature sensiblement différente.

Premier constat

La consistance sensorielle du mot de Tammet, qui ne se résume pas à une image sonore puisqu'il est une forme possédant couleur, texture et émotion, nous pousse à faire l'hypothèse que pour lui, les deux parties du mot distinguées par Freud ne sont pas d'ordre différents ; c'est-à-dire que la représentation de mot pourrait se révéler être de même nature que la représentation de chose, même si les deux parts de la représentation n'occupent pas la même fonction.

On pourrait formuler néanmoins quelques objections à cette première hypothèse. En effet les mots de Tammet, malgré leur composante sensorielle prononcée, font toujours partie d'une langue, et donc d'un système clos. En outre, on peut se demander ce qui différencie finalement les mots de Tammet de la WV freudienne qui est elle-même un composé multiple, la formalisation freudienne ayant le mérite d'associer à l'image sonore du mot notamment sa forme écrite.

156 Voir le chapitre "Animer les mots"

Mais il nous semble que la façon dont le WV se décline en différentes versions du mot (écrite, sonore, lue…) n'est pas comparable à la multidimensionnalité du mot de Tammet. Le mot chez Tammet est un objet en soi; toutes ses qualités sensorielles ne sont pas distinctes (comme des formes différentes de la même entité) mais s'unissent pour lui donner vie. C'est cette "personnification" du mot de Tammet qui le rend proche de SV.

Deuxième constat

L'image sonore de la représentation de mot, extrémité sensible du mot, n'est pas chez Tammet l'élément "tampon" qui relie SV et WV. Le mot de Tammet, nœud synesthésique, constitue un point de rencontre entre diverses modalités sensorielles. Il se lie à la chose (comme aux autres mots) par des points de similarités (ou de dissemblance) sensorielles. On voit bien comme le mot peut évoquer pour Tammet l'objet qu'il représente, par une correspondance de forme, ou de couleur, etc. C'est par ce lien entre la forme du mot et sa signification, explique Tammet, que le mot prend vie.[157]

Le mot, dans l'impression synesthésique qu'il provoque chez lui, est tenu d'être en lien avec la chose qu'il représente. Si le lien est un lien de dissemblance, le mot est dissonant (même s'il conduit tout de même à la production d'une signification).

A fortiori, les mots qu'il crée dans sa langue inventée, le Manti, constituent des icônes de leur objet (au sens de Peirce) : ils s'ajustent parfaitement à ce qu'ils représentent pour Tammet.

Hypothèse

Chez Tammet, il n'existe pas de distinction entre des représentations de type Vorstellung, et des représentations qui par leur fonction de Repräsentanz, se *réduiraient*[158] à n'être que vectrices de l'évocation de la chose représentée (comme l'image acoustique du WV).

Les deux ordres SV et WV semblent alors confondus. Il n'existe pas de "tampon" linguistique entre les différentes Vorstellungs, qui se lient directement entre elles de multiples façons. Les associations entre les Vorstellung s'appuient notamment sur des similarités de couleur, de forme, etc. comme si ces différents attributs se dégageaient comme "points de contacts" synesthésiques lors de la rencontre entre les Vorstellungs (voir plus loin[159], la synesthésie conçue comme effet d'image).

En parallèle la fonction Repräsentanz, "tenant-lieu de", semble fonctionner chez Tammet un peu différemment, même si elle conserve son efficience, puisque Tammet accède dans tous les cas à ce que désigne le mot (fonction sémiotique dénotative).

157 Voir le travail qu'effectue Tammet de mise en lien du mot à la jouissance dans le chapitre "Animer les mots"
158 Il faudra voir de quelle nature est cette réduction, et sur quoi elle se porte.
159 Voir le chapitre "Effets d'image"

Pour autant, il faut souligner que cette fonction Repräsentanz, dans le complexe représentationnel topologisé par Freud, ne se distingue de la Vorstellung qu'à partir du moment où elle s'effectue à l'endroit d'un autre "nucleus", ici l'image visuelle tenant-lieu pour Freud de la représentation d'objet - c'est-à-dire, d'un autre délégué. Cette fonction *Repräsentanz* ne semble ainsi pouvoir se réaliser véritablement (c'est-à-dire dans sa nature d'interface, à la fois limite et jonction) que dans un système représentationnel constitué par plusieurs couches représentatives, c'est-à-dire sous sa forme de Vorstellungsrepräsentanz.

Ainsi, on voit bien que pour qu'il soit pertinent de distinguer le support de la représentation "Vorstellung" de la fonction "Reprasentanz", il faut une structure associative qui laisse un espace non franchi entre le mot et la chose afin que puisse exister cette interface découpée dans le sonore qui va constituer le "domaine des articulations" chez Saussure.

Un mot "traité comme une chose" ?

Ayant suivi la source d'où s'originait le couple notionnel WV/SW, nous allons voir maintenant comment Freud l'utilise notamment dans les textes portant sur les formations de l'inconscient, *L'interprétation des rêves* (1900)[160] et *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901)[161], ainsi que *Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient* (1905)[162].

Cette référence à l'articulation des mots et des choses y est très présente, que ce soit pour caractériser les procédés du processus primaire, où pour conceptualiser la distinction entre inconscient et préconscient.

Dans ces ouvrages, la question des mots transformés en choses ou "traités comme des choses" revient à de multiples reprises, comme un leitmotiv.

Notre question sera la suivante : si nous avons conclu précédemment que le mot de Tammet était de même nature que la représentation de chose freudienne, peut-on dire, que pour Tammet, les mots sont "traités comme des choses", comme Freud le répète à plusieurs reprises à propos des mots dans le rêve ? Voyons tout d'abord ce que dit Freud du sort singulier réservé aux mots dans le rêve.

L'interprétation des rêves

Ouvrage fondateur de la psychanalyse, *L'interprétation des rêves* dévoile pour Freud la « voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient de la vie psychique »[163]. Il y découvre qu'on peut lire le récit du rêve, expression d'un désir inconscient, comme la transcription d'un premier texte, dissimulé sous le contenu manifeste du rêve.

160 Freud, S. (1900) *L'interprétation des rêves*. Presses Universitaires de France (1980)

161 Freud, S. (1901). Psychopathologie de la vie quotidienne. : Traduit de l'allemand par Serge Jankelevitch. Payot & Rivages.

162 Freud, S., Messier, D., & Lavie, J.-C. (1905). Le mot d' esprit et sa relation à l' inconscient. Gallimard.

163 Freud, S. (1900) *L'interprétation des rêves*. Presses Universitaires de France (1980)

Cette production de l'inconscient peut être interprétée ainsi à partir des associations que le rêveur réalise autour du récit de son rêve, dans une analyse s'effectuant à rebours du travail du rêve.

Freud va chercher à identifier les mécanismes en jeu dans la formation du rêve, qu'il associe à des procédés de traduction, de transcription. Tous ces mécanismes (la condensation, le déplacement et la figuration), sont assimilés à ce qu'il nomme le processus psychique primaire, qui règne dans l'inconscient.

La formation d'un rêve se développe également, selon Freud, à partir d'évènements survenus la veille où les jours précédant le rêve. Ces éléments ont évoqué inconsciemment le désir inconscient qui sous-tend le contenu du rêve, et c'est à cerner ce désir que peuvent aboutir les associations élaborées à partir de l'analyse du rêve.

Processus primaire et secondaire

Le processus primaire correspond pour Freud aux "modes de travail de l'appareil psychique lorsqu'il est libéré de toute inhibition"[164], avec une circulation libre de l'énergie entre les représentations de mots et les représentations de choses. Dans l'inconscient, il n'y a pas de notion de temps, de contradiction. Le sens et la logique ne sont pas de mise. A contrario, le processus secondaire, qui agit dans le préconscient, est du domaine du sens, de la cohérence, avec un travail de mise en lien des représentations de mots aux représentations de choses avec la production d'une signification. Il a pour fonction d'inhiber le processus primaire.

Les procédés du processus primaire

Le déplacement concerne chez Freud l'investissement psychique. Le lien entre la représentation et l'affect qui lui est attaché n'étant pas figé, l'investissement se déplace le long des voies associatives. Dans le rêve, cela se traduit par le fait qu'un élément du contenu manifeste du rêve va venir représenter une pensée du rêve (en lien avec le désir du sujet), par un processus associatif requérant le déplacement de l'investissement à travers tout une chaîne de représentations.

La condensation est la façon dont un élément (un personnage, un lieu, un quelconque détail du rêve, etc.) va venir représenter plusieurs chaînes de pensées, se faisant le porteur d'une grande intensité d'investissement. Cet élément est un point nodal, représenté dans le contenu manifeste du rêve car présent à la fois dans différentes pensées du rêve (ou en découlant par une suite d'associations). Il est point de convergence qui fait se rejoindre plusieurs pensées, et prend parfois la forme d'une composition hétéroclite, venant synthétiser l'aboutissement de plusieurs chaînes associatives. Il peut s'agir par exemple d'une personne collective, "réunissant en une seule image de rêve les traits de deux ou plusieurs personnes".

164 Ibidem : Chapitre : Le processus primaire et le processus secondaire. Le refoulement.

Freud note que le mécanisme de la condensation est particulièrement flagrant lorsqu'elle a pour résultat la création de mots, les fameux mots du rêve.

Les mots dans le rêve

Les restes diurnes ont une position particulière dans l'analyse du rêve. C'est par exemple le cas des mots du rêve, qui sont souvent des mots entendus la veille par le rêveur, et qui deviennent le matériel à partir duquel s'effectue le travail du rêve. Les mots du rêve sont également parfois des mots étranges, véritables "collages surréalistes"[165], qui n'ont en eux-même pas de signification.

Freud s'intéresse à la position particulière des mots dans le rêve, en soutenant que les mots sont traités par le travail du rêve "comme des choses". Entre autres exemples, il prend appui sur l'analyse du mot "Triméthylamine", qui émerge d'un rêve propre, rêve princeps qu'il développe tel un fil rouge tout au long du livre, le fameux rêve de l'injection faite à Irma[166].

L'émergence de la "Triméthylamine" dans le rêve d'Irma, est analysé par Freud comme résultant d'un "moyen terme" au croisement de plusieurs filières associatives (des liens sont réalisés par Freud, souvent par assonances, avec les signifiants - Amylène, Wilhelm, Propylène, Propylées - à partir desquels Freud déroule l'analyse de son rêve).

"Ce processus de condensation est particulièrement sensible quand il atteint des mots et des noms. Les mots dans le rêve sont fréquemment traités comme des choses, ils sont sujets aux mêmes compositions que les représentations d'objets. Ces sortes de rêves aboutissent à la création de mots comiques et étranges"[167]

Ce passage permet d'éclairer ce qu'entend Freud par un traitement des mots "comme des choses". Les mots dans le rêve sont soumis, de la même façon que les représentations d'objets, aux procédés du déplacement et de la condensation, c'est-à-dire aux opérations du processus primaire. Ce sont des compositions, analysables, le mot étant alors considéré comme une "chose", un matériel.

Cet aspect "matériel" du mot se retrouve également dans la façon dont Freud appréhende le mot provenant des restes diurnes, des mots entendus la veille. On voit que dans tous les cas, le mot sur lequel s'est exercé le travail du rêve, n'est pas le terme d'un énoncé, n'est pas parlé par le rêveur. Sa fonction n'est pas de produire une signification. Il est en effet soit un composé bizarre, baroque, hors sens, soit un "reste diurne" possédant certes un sens, mais qui, surdéterminé, venant s'insérer au croisement de plusieurs chaînes signifiantes, prend une fonction toute autre dans le rêve.

165 Bourlot, G., & Vives, J. M. (2012). Freud et la dimension sonore du langage. *L'Évolution Psychiatrique*, 77(4),
166 Ibidem, P102
167 Freud, S.. *L'interprétation des rêves*. 1980e éd. Presses Universitaires de France - PUF, 1900.

"Il faut encore signaler le cas où, dans le rêve, apparaît un mot qui a un sens propre, mais n'est pas utilisé avec cette signification, et condense plusieurs sens autres que son sens propre. Il se comporte alors comme les mots dépourvus de sens. C'est le cas pour le rêve de « Catégorie » fait par un garçon de 10 ans (signalé par V. Tausk[168]). Le mot « catégorie » représente dans le rêve les organes sexuels féminins, « categoriere » signifiant uriner."[169]

Traités comme des choses, les mots restent-ils des mots ?

Le mot du rêve est-il encore un mot ?, s'interroge M. Arrivé. Pour lui, "ces drôles de mots ne sont pas des signes au sens linguistique – c'est-à-dire saussurien – du mot"[170]. Il fait l'hypothèse que "ces « mots » qui ont subi les opérations du processus primaire en sortent dépourvus à la fois et de signifié et de signifiant". Même lorsqu'il s'agit de mots, dans le rêve, qui ne sont pas des néologismes, mais qui représentent le résultat d'une surdétermination, les mots ne sont plus des signes, au sens saussurien du terme, ils ne produisent pas de signifié, en tout cas pas au sens où on l'entend habituellement.

L'on peut ainsi poser que le mot "traité comme une chose" n'est plus un mot, c'est à dire qu'il ne produit plus de signification, Considéré comme "chose", matériel composé par le processus primaire, il devient comme tel analysable (décomposable dans sa matérialité).

La lettre lacanienne

La notion lacanienne de *lettre* nous semble ici très aidante pour nous repérer dans la question qui nous préoccupe, notamment la façon dont Lacan la développe dans *L'instance de la lettre dans l'inconscient.*

La lettre c'est pour Lacan *"ce support matériel que le discours concret emprunte au langage". C*e sont les phonèmes, "*caractères mobiles*" apparentés à une typographie, éléments articulés du langage, qui constituent "*la structure essentiellement localisée du signifiant*". A noter que ces éléments en eux-même sont dénués de signification.

Ainsi pour Lacan, à partir de la lettre "c'est toute la structure du langage que l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient". Aux principaux moyens employés par le processus primaire, constituant la transposition du contenu latent au contenu manifeste du rêve, Lacan identifie les procédés langagiers de la métonymie (déplacement) et la métaphore (condensation).

La lettre, versant matériel du signifiant, semble à la fois proche de l'objet (décomposable, manipulable), et concrète : visuelle (parenté avec l'écriture, la typographie)

168 Tausk, V. (1913) Zur Psychologie der Kindersexualität, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*.

169 Freud, S. (1900) *L'interprétation des rêves*. Presses Universitaires de France (1980)

170 Arrivé, M. (2003). Langage et inconscient chez Freud : représentations de mots et représentations de choses. *Cliniques méditerranéennes, 68(2)*

ou sonore (phonème). Elle semble s'identifier avec cette qualité matérielle à laquelle est ramené le mot “traité comme une chose” dans le rêve.

Nous poserons donc avec Lacan que le mot, dans le rêve, devient lettre(s).

Le rêve comme rébus à décoder

Freud appréhende le contenu manifeste du rêve comme un texte qu’il conviendrait de transcrire, de traduire pour retrouver le texte initial. Seul le rêveur peut reconnaître les pensées du rêve quand elles lui apparaissent.

Cherchant “les signes et les règles” qui sous-tendent la traduction, Freud la compare au travail d’un Champollion. Ainsi, “Le contenu du rêve nous est donné sous forme de hiéroglyphes, dont les signes doivent être successivement traduits (*übertragen*) dans la langue des pensées du rêve”.

Il compare également cette transcription au déchiffrage d’un rébus. Dans ce cadre, les hiéroglyphes ne doivent pas être appréciés à titre d’image ou de dessin, mais comme faisant partie d’un code.

Il est donc vain de chercher une signification au rébus en le considérant comme un ensemble : c’est un assemblage à première vue hétéroclite, incohérent, dépourvu de sens. Il faut en passer par une analyse, une décomposition de ses éléments, où chaque image ou chaque mot sera, pour une raison ou pour une autre (raison qui appartient au rêveur, il s’agit de sa langue propre, de ses associations subjectives), remplacé par un autre : “Je ne jugerai exactement le rébus que lorsque je renoncerai à apprécier ainsi le tout et les parties, mais m’efforcerai de remplacer chaque image par une syllabe ou par un mot qui, pour une raison quelconque, peut être représenté par cette image.”

Ce jeu de déchiffrage se situe dans un rapport de texte à texte, et donc de signifiant à signifiant (et non de signifiant à signifié)[171]. Le rêve est, comme un rébus, un texte “en image” à décomposer afin de retrouver le ou les signifiants surdéterminant chaque élément.

On peut questionner cette affinité du rêve avec l’image, là où Lacan parle d’un inconscient peuplé de lettres. Il semble que ce problème soit l’envers d’un autre, celui qui oppose un inconscient “structuré comme un langage” tel que le conçoit Lacan, à un inconscient freudien constitué de représentations de choses, les mots étant dans la première topique du domaine du préconscient.

A cet apparent paradoxe, Lacan apporte la réponse suivante : "Telles les figures hors nature du bateau sur le toit ou de l’homme à tête de virgule expressément évoquées par Freud, les images du rêve ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant, c’est-à-dire pour ce

171 Maniglier, P. (2005). Surdétermination et duplicité des signes : de Saussure à Freud. *Savoirs et clinique, 6(1), 149.*

qu'elles permettent d'épeler du « proverbe » proposé par le rébus du rêve. Cette structure du langage qui rend possible l'opération de la lecture est au principe de la signifiance du rêve, de la Traumdeutung."[172]

Les images du rêve sont ainsi des signifiants dans leur version "épelée", c'est-à-dire des lettres, au même titre que les mots transformés en choses.

Le witz et la dimension sonore du mot

Dans *Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient*, Freud met l'accent sur la fonction de la dimension sonore du mot dans le mécanisme du *witz* (type de mot d'esprit en allemand*)*, ce focus étant réalisé au détriment du sens.

"Dans un certain groupe de ces mots d'esprits (Waze, « jeux de mots »), la technique consistait à diriger notre attitude psychique vers la sonorité du mot au lieu du sens du mot et à faire accéder la représentation (acoustique) de mot même à la signification à la place des représentations de chose".[173]

On voit bien ici que lorsque l'attention est portée sur la sonorité du mot, c'est cette sonorité (le mot sous forme de lettre(s)) qui, passant à la représentation de chose, devient signification.

Le mot de Tammet : ne fait pas lettre(s) dans l'inconscient

Pour que le mot soit traité comme objet du processus primaire, il faut qu'il soit considéré en tant que chose, c'est-à-dire dans sa matérialité. Ces deux faits semblent corrélatifs. Le mot devient alors lettre, analysable, décomposable, et ainsi matériel manipulable, pouvant être l'objet d'une transcription.

Ce passage d'un mot « signifiant », potentiellement vecteur d'une signification, à un mot « signifié », considéré en lui-même (dans sa forme matérielle) comme la signification, cette traversée de la barre entre Signifiant et signifié n'est possible que s'il y a préalablement séparation radicale entre ces deux ordres. Le mot est, ou signifiant, ou signifié (dans sa dimension de lettres). Il faut mettre de côté le sens pour se laisser surprendre par le jeu sonore du Witz, il faut renoncer à comprendre pour entendre[174].

Or pour Tammet le mot est, *sans discontinuer*, une chose. Il ne peut s'abstraire de la matérialité du mot, et à ce titre, cette matérialité ne semble pouvoir constituer l'assise d'un inconscient. L'inconscient suppose un dédoublement, une coupure propre à la division existante entre représentation de mot et représentation de chose. Ainsi, il semble délicat de

172 Lacan, J. (1957) « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » *Écrits*. Éditions du Seuil.

173 Freud, S. (1905). *Le mot d' esprit et sa relation à l' inconscient.* Gallimard, 1993.

174 Bourlot, G., & Vives, J.-M. (2012). Freud et la dimension sonore du langage. *L'Évolution Psychiatrique*, *77*(4), 503-517.

soutenir que le mot de Tammet est “traité comme une chose”, puisqu’il *est* une chose. *Pour qu’il y ait passage, il faut qu’il y ait frontière*.

Paradoxalement, Tammet se passionne pour les mots et les langues, avec des constructions et des jeux d’écriture qui s’appuient sur matérialité des mots : anagrammes, attrait pour les palindromes, juxtaposition de mots de langues différentes, recherche de ponts entre les langues, etc. Il crée également des mots, voir toute une langue (le Mantï). Si l’on entend son attrait pour l’aspect poétique, créatif de ces jeux d’écriture (Oulipo, etc.), il s’agit avant tout d’intérêts qui s’inscrivent dans le prolongement d’un travail subjectif qui l’anime depuis sa petite enfance, sur lequel il s’est fondé et qui lui a permis d’accéder à un langage.

Nous explorerons un peu plus loin[175] dans notre exposé le ressort de ces jeux et la forme spécifique de ses néologismes. A première vue, il semble qu'il s’agisse de manipulations de lettres, dans le sens où Tammet considère alors le mot comme un objet décomposable. Ces jeux sur les lettres se réalisent chez Tammet de manière consciente.

Est-ce alors la manifestation d'un inconscient à ciel ouvert comme dans la psychose où le processus primaire s'exerce au grand jour, le psychotique n'ayant plus que les mots, à la place des choses ? Nous ferons plutôt l'hypothèse que chez Tammet, les lettres ne fournissent pas le terreau d'un inconscient, n'étant pas aux prises avec le processus primaire.

Les mots à la place des choses ?

Psychose et analyse de langage

Dans le chapitre *L’inconscient* de sa Métapsychologie[176], Freud s’appuie sur deux cas de schizophrénie afin d’apporter les derniers développements de sa formalisation de l’inconscient, apportant la clé de voûte de sa topologie jusqu'ici basée sur l’étude du rêve et des névroses.

Pour Freud, dans les psychonévroses (terme équivalent pour lui à la schizophrénie de Bleuler), “c’est un état primitif narcissique et sans objet qui se réinstaure”, pour un sujet qui abandonne tout investissement du monde extérieur. La libido revient sur le moi. A contrario, dans la névrose, les investissements d’objets sont bien présents, même s’il peut y avoir un report de la libido, retirée de l’objet réel, sur un objet imaginaire.

Autre point de distinction : ce qui dans les névroses, doit être recherché dans l'inconscient par l’analyse, semble conscient, directement accessible dans la schizophrénie. Un point qui semble rester énigmatique pour Freud qui constate qu’ “on ne réussit d’abord pas à établir un lien compréhensible entre le rapport moi-objet et les relations du conscient”.

175 Voir le chapitre “Animer les mots”

176 Freud, S. (1986). *Metapsychologie (Folio Essais)* Gallimard Education.

Est-ce à dire que Freud recherche ici le chaînon manquant permettant d'expliquer chez le schizophrène le lien entre cet inconscient à découvert et le retrait libidinal sur le moi ?

S'il y parvient, c'est en tentant de dégager les spécificités de la relation entre le refoulé et le substitut (le "symptôme" du schizophrène), en suivant pour cela "une voie inattendue", c'est à dire l'analyse de leurs troubles du langage, un aspect du tableau clinique des schizophrènes auquel Freud accorde une attention particulière.

Un langage d'organe

Freud note ainsi des "altérations du langage" chez le sujet schizophrène. Celles-ci concernent à la fois la manière de s'exprimer (un langage « choisi », « recherché », un maniérisme), et le contenu du discours délirant, avec une désorganisation de la construction des phrases. Il souligne en outre que dans ce discours délirant, ce sont souvent "les organes du corps, ses innervations, qui tiennent la première place".

Il s'appuie sur un cas clinique rapporté par Tausk, une jeune fille qui est amenée à la clinique, se plaignant de ses yeux, qui "ne sont pas comme il faut", "tournés de travers".

Cette jeune fille vient de se disputer avec son amoureux. Elle explique à son propos.

« Elle ne peut pas du tout à le comprendre, il semble à chaque fois différent, c'est un hypocrite, un *tourneur d'yeux*[177], il lui a tourné les yeux, maintenant elle a les yeux tournés, ce ne sont plus ses yeux, elle voit le monde avec d'autres yeux »

"Tourneur d'yeux", c'est l'expression à laquelle elle identifie son ami, et qu'elle réalise au pied de la lettre, et dans son propre corps : ses yeux sont tournés.

Autre déclaration de la jeune fille : « Elle est debout à l'église, soudain ça lui fait une secousse, elle doit changer de position, comme si quelqu'un la changeait de position, comme si elle était changée de position".

Elle associe avec son bien-aimé, "ordinaire, qui l'a rendue également ordinaire, elle qui était de bonne famille. Il l'a rendue semblable à lui, en lui faisant croire qu'il lui était supérieur". "Il a donné le change, elle est maintenant comme lui (identification!), il l'a changée".

La secousse et l'impression que quelqu'un la change de place, est directement associé à ce qui sonne comme une explication de l'hallucination.

177 L'expression originale en allemand, dont la traduction littérale est "tourner les yeux de quelqu'un", trouve en français un équivalent plus juste dans l'expression "tourner la tête" dont le sens est celui d'un chavirement dans la séduction

Freud reprend l'expression de Tausk pour dire que pour cette patiente, la relation avec l'organe représente tout le contenu. Le discours schizophrénique, dit-il, est langage hypocondriaque, ou "langage d'organe", et où ce qui passe au premier plan, et constitue le symptôme, c'est " l'élément qui, dans toute cette chaîne d'idées, a pour objet une innervation corporelle" : l'œil tourné, la secousse dans le corps.

Les particularités du discours

Freud s'interroge sur la valeur à donner au discours de schizophrène. Ceux-ci ont la particularité de donner des "explications" sur "leurs propres discours incompréhensibles". Celles-ci valent une analyse, dit-il, " car ils en contiennent l'équivalent sous une forme intelligible à tous".

Ces éléments de discours fournissent d'autre part "des renseignements sur la signification et sur la genèse de la formation des phrases chez les schizophrènes". Le discours schizophrénique, contenant les éléments du délire, comprend également les associations permettant d'en dévoiler le sens, explications directement compréhensibles, que le malade amène sans se censurer.

Freud note dans le même mouvement l'intérêt de se pencher sur les particularités de la construction du discours, de la formation des phrases chez le psychotique : il s'agit d'une véritable analyse de langage, comparable à celle qu'il effectue dans l'interprétation des rêves.

Il y a là un paradoxe, que la formalisation lacanienne peut éclairer : le délire révèle, sans masque, et dans le même texte[178], les éléments permettant son explication. Si le malade est bien "conscient" au sens premier du terme, puisque ce qu'il dit n'est pas voilé comme dans le rêve ou le lapsus, il semble bien que ce soit également à son insu, puisque le sens de ce qu'il dit lui échappe. Le discours du délirant ne se constitue pas sur plusieurs niveaux, avec une possibilité d'entendre ce que l'on dit un peu différemment. C'est peut-être de cette façon que l'on peut appréhender ce discours qui contient lui-même son explication, avec impossibilité de le traduire : Freud ne s'avance pas dans ce texte sur la possibilité d'interpréter le délire.

Phénomènes corporels dans le délire ou dans le symptôme hystérique

Freud spécule sur le symptôme, qui aurait pu correspondre à celui de la patiente schizophrène de Tausk, sur un versant hystérique.

"Dans le premier cas une hystérique eût convulsivement roulé des yeux, dans le second elle eût réellement effectué le déplacement au lieu d'en avoir seulement l'impulsion ou la sensation. Dans les deux cas aucune idée consciente ne lui fût venue, et elle n'eût pas été non plus en état d'exprimer celle-ci".

178 Lacan, J.(1973). *Le séminaire de Jacques Lacan : Les Psychoses*. Seuil.

La distinction recherchée par Freud se situe bien là du côté de la possibilité pour le psychotique de témoigner très explicitement (à défaut d'accéder à la signification) de ce qui lui arrive, quand dans l'hystérie, Freud le souligne, le symptôme se caractérise par sa valeur démonstrative et "agie", et se déploie à l'insu du sujet (dans une formation signifiante, métaphorique).

Psychose et processus primaire

L'analyse du langage du sujet schizophrène amène Freud à trouver également des analogies avec le rêve et la névrose, et il identifie tout d'abord cette parenté en retrouvant dans les deux cas la prévalence du processus psychique primaire.

"Le processus qui, dans la schizophrénie, intéresse les mots est identique à celui qui, à partir des pensées latentes du rêve, élabore les images du rêve, et que nous avons appelé processus psychique primaire. Les mots sont condensés et transfèrent, par déplacement, à d'autres, leurs investissements. Le processus peut aller si loin qu'un seul mot, grâce aux multiples relations qu'il est capable d'assumer, en arrive à remplacer ainsi toute une chaîne d'idées".

Comme dans la névrose, un mot condense donc toute une chaîne associative, et à ce mot tient le symptôme. Dans la schizophrénie, ce mot nodal appartient de préférence à ce que Freud appelle donc un "langage d'organe", le psychotique vivant le langage dans son corps (les yeux retournés, le déplacement)

Freud note donc une différence avec le symptôme hystérique, dans un certain accès du schizophrène à ce qui lui arrive, puisqu'il en témoigne dans son discours. Il identifie en revanche à la fois dans le rêve, la névrose et le délire l'action du processus primaire sur les mots, avec la prédominance de mots liés au corps dans la schizophrénie.

Mais c'est dans le rapport des représentations de choses et des représentations de mot que Freud trouve "la subtile mais surprenante différence qu'on peut observer entre les formations substitutives hystérique ou obsessionnelle et schizophrène".

La prédominance du verbal et le désinvestissement des objets chez le schizophrène

Freud s'appuie sur une observation d'un de ses patients, schizophrène, qui prétend "avoir des comédons et des trous profonds que chacun remarque". L'analyse montre que ces trous sont pour lui des équivalents de sexes féminins.

Freud note qu'une multitude de minuscules cavités n'a rien de comparable à un sexe féminin, et qu'une hystérique par exemple se serait appuyée sur une analogie, une ressemblance avec la représentation de chose, alors que pour le patient schizophrène, c'est le verbal qui prime.

Pour le patient de Freud en effet, “un trou est un trou”. “C’est l’identité de l’expression verbale, et non pas la similitude des objets qui a dicté le choix du substitut. Quand le mot et la chose ne coïncident pas, la formation substitutive schizophrène diffère de celle des névroses de transfert.

Freud croise ce constat d’une prédominance du verbal chez le schizophrène (représentations de mots) avec l’hypothèse de l’abandon des investissements objectaux (représentations de choses), et ce qu’il en conclut l’amène à remanier sa théorie de l’inconscient et du préconscient en y articulant la question de la représentation.

Verbalisation et conscience

Dans la schizophrénie, les mots seuls sont investis, les objets ne le sont plus. A partir de ce constat, Freud va repenser la différence entre représentation consciente et représentation inconsciente du côté d’un déficit de liaison, considérant auparavant la distinction comme résultant d’une double inscription des représentations dans l’inconscient et dans le moi.

La représentation consciente naît désormais pour lui de la liaison entre la représentation verbale et la représentation objectale. Cette dernière est liée à l’objet, de près ou de loin, et “consiste en un investissement, sinon des images mnésiques directes de l’objet, du moins des traces mnésiques plus lointaines dérivées de lui”.

La verbalisation, ou traduction en mots qui résulte de la liaison des représentations de choses aux représentations de mots, est liée au processus secondaire, qui se situe du côté du préconscient. L’inconscient est ainsi constitué des représentations de choses seules, “premiers et véritables investissements objectaux”, le préconscient contenant les mots.

Le refoulement, dans cette topologie remaniée, consiste à un défaut de traduction en mots.

Délire et discours philosophique

Freud illustre la perte de la signification en prenant l’exemple du philosophe “jargonneux” jouissant des mots sans plus se soucier de la connexion aux choses, avec la production d’un discours qui pourrait s’apparenter alors à la façon de parler du schizophrène.

“Lorsque nous pensons abstraitement, nous courons le risque de négliger les relations des mots aux représentations de choses inconscientes et l’on ne peut nier que notre philosophie revêt, dans son expression et dans son contenu, une ressemblance qu’on n’eût pas désiré lui trouver avec la façon dont opèrent les schizophrènes. D’autre part, on peut tenter de caractériser le mode de pensée des schizophrènes en disant qu’ils traitent des choses concrètes comme si elles étaient abstraites”.

Dans le délire, il y a donc pour Freud une dé-liaison des représentations de mots d'avec les représentations de choses, et donc une carence de la signification. Le délirant est confronté à une perte de sens.

Retour sur le rêve

Enfin, dans *Complément métapsychologique à la théorie du rêve*,[179] Freud revient dans un ultime développement sur la différence entre délire et rêve.

Si dans le délire, *l'inconscient est directement saisissable,* le processus primaire se déroulant au niveau des mots prononcés consciemment par le malade, peut-on dire que le schizophrène est un rêveur éveillé ? Freud s'attache au contraire à différencier le rêve et le délire en distinguant la façon dont le processus primaire agit.

Pour cela il se focalise sur le traitement des mots, différenciant les mots du rêve et les mots du délire.

Les différents destins des mots dans le rêve : restes diurnes ou pensées du rêve

Dans le rêve, les mots (du contenu manifeste), ont la particularité de provenir des restes diurnes. Freud le précisait déjà dans *L'interprétation des rêves* : " Mots et paroles ne sont pas, dans le contenu du rêve, des néoformations, mais des formations reprenant des paroles du jour précédant le rêve (ou toutes autres impressions fraîches, également à propos de choses lues)"

Ces mots ne sont pas directement l'expression des pensées du rêveur. Ils sont alors traités comme des représentations objectales et soumis aux influences de la condensation et du déplacement. Ici le processus primaire agit directement sur la représentation de mot.

Les mots provenant des pensées du rêveur sont pour leur part traités comme l'ensemble des "pensées du rêve", autrement dit du contenu latent :

"Les pensées sont, durant cette période, transformées en images - surtout en images visuelles -, donc les représentations verbales sont ramenées aux représentations objectales correspondantes, comme si le souci de figurabilité dominait tout le processus. Une fois la régression accomplie, une série d'investissements reste dans le système inconscient, investissements de souvenirs objectaux sur lesquels le processus primaire psychique agit jusqu'à ce qu'il ait formé le contenu manifeste du rêve, par condensation et chassé-croisé des investissements."

179 Freud, S., (1915) Complément métapsychologique à la théorie du rêve, dans *Métapsychologie.* Gallimard.

Freud distingue ici deux statuts du mot dans le rêve : il y a la représentation verbale “expression de pensées”, c'est-à-dire, on en fait l’hypothèse, les mots qui constituent un certain discours qui serait la pensée du sujet, ou sa parole propre. Ces mots-là sont soumis à une régression visant la figurabilité, avant d’être soumis au processus primaire. Il y a ensuite les mots des “restes diurnes”, “résidus” de perception, paroles entendues ou même lues. Ils sont d’ors et déjà considérés comme des choses (voir *L’Interprétation des rêves*), et ainsi font l’objet en tant que tels des opérations du processus primaire.

Il semble que Freud fasse coïncider ici le traitement du processus primaire (qui ne concerne que les choses), aux représentations de choses. Il faut donc que les mots soient choses avant d’être travaillés par le processus primaire, c’est-à-dire : soit en tant que restes diurnes, ils restent à l’état de mots et considérés comme choses, soit, en tant que résidus des pensées préconscientes (les mots de la pensée du rêveur), ramenés à des représentations de choses (c’est-à-dire, figurées, ramenés à des images, etc.), avant de subir déplacement et condensation.

Ce qui permet dans la suite de l’argumentation de distinguer le rêve du délire, délire où ce sont les mots du sujet qui sont soumis directement au processus primaire, dans la bouche du délirant.

Les mots dans le délire

Dans la schizophrénie, pour Freud, “les mots eux-mêmes par lesquels s’exprime la pensée préconsciente deviennent objets d’élaboration pour le processus primaire, tandis que, dans le rêve, ce ne sont pas les mots, mais bien les représentations objectales auxquelles les mots sont ramenés qui subissent cette élaboration.”

Les mots prononcés par le schizophrène dans ce discours insensé qu’est le délire, qui sont donc les mots du préconscient, sont soumis directement au processus primaire.

Alors que dans le rêve, le processus primaire n’agit que sur les représentations objectales auxquelles les mots sont ramenés : que le mot soit ramené à ses lettres, “considéré comme une chose”, ou bien “reste diurne”, matériel perceptif, ou bien encore pensée du rêve qui va être figurée, transformée en une image qui lui corresponde, avant d’être soumis à la condensation et au déplacement.

Les mots à la place des choses

Freud avait jusqu’ici identifié le processus primaire comme lié intrinsèquement à l’inconscient, et il n’agissait que dans sa topique, c’est à dire à partir des représentations de choses, qu’elles soient images ou mots réduits à l’état de choses : sur les « lettres » de l’inconscient.

A l’issue de sa « Métapsychologie », Freud distingue la schizophrénie du rêve par une coupure, une déliaison radicale entre représentation de choses et représentations de mots.

« Le rêve connaît une régression topique ce qui n’est pas le cas pour la schizophrénie ; dans le rêve, la circulation est libre entre les investissements de mots (Pcs) et les investissements de choses (Ics) ; il est caractéristique de la schizophrénie que cette circulation soit coupée. »

Le schizophrène ayant retiré sa libido des objets, il lui reste les mots à la place des choses , son délire se caractérisant par un surinvestissement des mots. Le délire, « tentative de guérison » constitué par un travail du processus primaire sur les mots eux-mêmes, tendrait ainsi pour Freud à retrouver l’investissement des objets par l’intermédiaire des mots.

Conclusion

Retour sur le mot de Tammet

A l'issue de ce chapitre, nous pouvons conclure que le mot de Tammet *est* une chose. La représentation de mot, pour Tammet, semble en effet être de même nature que la représentation de chose. Il n'y a pas ce tampon constitué ordinairement par l'image acoustique, qu'on peut aisément identifier au Vorstellungsrepräsentanz, et dans lequel on reconnaît le signifiant lacanien dans sa matérialité et sa dimension "hors sens" (la signification résultant de la liaison entre la WV, représentée par son image acoustique, et la SV).

A l'endroit de l'image acoustique, cette interface qui fait à la fois jonction et coupure entre WV et SV, on peut localiser la barre lacanienne entre signifiant et signifié.

Il ne s’agit pas néanmoins de conclure que pour lui le mot est *traité comme une chose*, au sens d'être réduit à ses lettres ou figuré par le travail de l'inconscient. Le travail du processus primaire ne se produit que pour un mot qui devient une chose, à savoir lorsque le signifiant passe la barre pour devenir signifié, à la façon dont il faut entendre la matérialité du mot pour comprendre le sens du *witz*. C'est un passage qui n'est possible que s'il y a frontière, c'est ce qui nous fait dire que pour Tammet le mot ne fait pas lettre(s) dans l'inconscient, et qu’il n'y a pas d'articulation par le processus primaire.

Tammet a-t-il alors, comme le schizophrène pour Freud, *les mots à la place des choses* ? On ne peut affirmer cela, car il n’est pas sûr que les mots de Tammet soient concernés par le jeu du processus primaire, même si cette question mérite d’être plus amplement développée.

Les jeux de lettres

Si le lapsus et le mot d'esprit sont définis par des passages, des traversées de la barre caractérisant la frontière entre WV et SW, le rêve par une régression topique des mots et des pensées latentes (Préconscient), transformés par le travail du rêve (Inconscient) puis figurés et hallucinés dans le rêve (Perception), nous pouvons dire à l'issue de cette lecture de Freud que pour le schizophrène, il y a une coupure, une déliaison entre WV et SW, la signification étant perdue, et l'inconscient directement accessible, à ciel ouvert, les mots du malade faisant eux-mêmes l'objet de la condensation et du déplacement.

Que peut-on dire alors du travail de Tammet autour des lettres ? Nous ne pouvons faire à ce stade de notre travail que quelques hypothèses (que nous développerons dans le chapitre suivant[180]).

Rappelons simplement que si les jeux de Tammet se réalisent effectivement à partir de la lettre, autrement dit sur la matérialité du mot, le sujet en est tout à fait conscient. Il est actif dans ce travail qui ne se fait pas à son insu, ces jeux ayant valeur de constructions subjectives, à propos desquelles il peut témoigner, et expliquer l'intérêt qu'il y trouve avec analyse et recul. Or le processus primaire est un rapport de texte à texte, de signifiant à signifiant. C'est une écriture intime, sans repos, hors sens, qui ne peut être qu'inconsciente (elle échappe au sujet, y compris lorsqu'elle s'exprime "à ciel ouvert" dans le délire).

Si dans le délire, il y a un phénomène de déliaison autour d'une signification manquante, dans le travail de Tammet il semble au contraire qu'il s'agisse de créer « manuellement » des liens entre les lettres, entre les mots, en effectuant toutes sortes de manipulations, de mises en ordre, qui ont pour objet de générer de la signification, de faire « chanter les mots ». Nous verrons dans le chapitre suivant comment l'étude différentielle des néologismes et des procédés de Tammet peuvent nous aider dans cette tentative de distinction.

180 Voir le chapitre "Animer les mots"

Chapitre 3 - Animer les mots

Introduction

Enfant, Tammet semble avoir rencontré une difficulté à donner du sens à ce qu'on lui adressait. Sa langue maternelle, l'anglais, lui semblait confuse, peu familière, ce qu'il compensait par une traduction instantanée dans ses nombres synesthésiques grâce auxquels les mots pouvaient acquérir une signification. D'une impuissance initiale à faire résonner les mots, il lui a fallu un long travail pour les apprivoiser, en passant tout d'abord par leur forme écrite, Tammet étant sensible aux lettres, ces mots « dessinés » dont il se fabrique des images. D'abord pour lui objet esthétique, cette lettre constitue par la suite un moyen de donner du sens aux mots des autres.

Tout le travail subjectif de Tammet peut s'entendre à partir de cette problématique : comment faire surgir un sens, une signification, à partir de signifiants qu'il ne peut pas faire résonner au lieu de l'Autre ? Dans ce chapitre nous nous proposons de tenter de saisir les modalités de cette carence et d'explorer les procédés que Tammet invente pour y suppléer.

Nous verrons tout d'abord comment penser cette absence de résonance du signifiant, en questionnant en particulier l'écholalie dans l'autisme. Nous suivrons ensuite Tammet dans ce qu'il invente pour donner vie aux mots, à partir d'une prédilection pour la forme écrite des éléments langagiers.

Il s'agira enfin d'établir un différentiel d'avec les solutions des sujets psychotiques, confrontés également à une carence du côté de la signification. Nous chercherons à comprendre de quelles façons le sens émerge, à partir des différentes incidences du signifiant sur le signifié identifiées par Lacan.

Notre hypothèse consistera à penser que Tammet réalise un travail de liaison, à la fois des termes linguistiques à sa propre jouissance, mais également des mots entre eux. En distinguant les néologismes de Tammet, construits à partir de la juxtaposition de deux signes, et les néologismes dans la psychose, nous proposerons de soutenir que tandis que le psychotique tente de suppléer à la déliaison de la métaphore, Tammet travaille à construire une liaison métonymique entre ses signes.

D’une impuissance initiale à faire résonner les signifiants de l’Autre...

Enfant, Daniel Tammet peine à écouter ce qu’on lui adresse, et ne parvient souvent à n’en saisir qu’une partie, même si avec le temps il parvient à en capter suffisamment pour comprendre les grandes lignes. “Écouter les autres, dit-il, n’est pas facile pour moi. Quand quelqu’un me parle, j’ai souvent le sentiment d’être en train de chercher une station de radio, et une grande partie du discours entre et sort de ma tête comme des parasites”.[181]

Il parle d’une “déconnexion”[182], qui se produit souvent soudainement, à son insu, le coupant des paroles prononcées autour de lui. Cela se produit surtout s’il s’agit de conversations qui l’environnent mais ne le concernent pas directement. Il est ainsi insensible aux paroles prononcées à la radio, et ne regarde la télévision que pour l’image.

De plus, enfant, les mots d’anglais ne font pas évidence. Le sens n’est possible qu’en traduisant “tel ou tel mot en d’autres termes”. Tout doit être transposé dans un ailleurs plus familier, compréhensible, y compris la syntaxe, Tammet ayant à “recomposer le puzzle des phrases”. [183]

De cette difficulté initiale à faire résonner sa langue maternelle, Tammet a développé dans l’enfance une passion pour les mots écrits, puis pour la lecture, et enfin pour les langues étrangères. Nous ferons l’hypothèse que ces intérêts sont des solutions qu’il a trouvées pour donner du sens aux mots des autres.

Les mots écrits lui font forte impression : « La relation que j’ai avec les langues est une relation esthétique : certains mots et certaines combinaisons de mots m’apparaissent comme particulièrement beaux et me stimulent. Parfois, je vais lire et relire une phrase dans un livre parce que ces mots-là me font éprouver des émotions très particulières. Les substantifs sont mes mots préférés parce qu’ils sont les plus faciles à visualiser. »[184]

Les mots écrits font de l’effet à Tammet, ils produisent chez lui des images mentales qui constituent sa synesthésie. C’est à partir de ces formes que prennent les mots, en couleurs, textures et émotions, qu’une signification va pouvoir se construire.

Cet effet produit par les mots écrits contraste avec l'impossibilité pour Tammet de faire résonner les signifiants de l'Autre, dans toute leur matérialité sonore. Cette déconnexion du sonore est sans doute la manifestation d’une défense primitive envers ce qui dans le signifiant

181 Tammet, D. (2007). *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes. p105
182 Tammet, D. (2017). *Chaque mot est un oiseau à qui l’on apprend à chanter* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes. P13
183 Tammet, D. (2017). *Chaque mot est un oiseau à qui l’on apprend à chanter* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes. P9
184 Tammet, D. (2007). *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes.

est chargé du poids de l'énonciation, et ce qui dans la voix porte le désir qui sous-tend le dire[185].

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'analyser ce qui concerne la signification, sa carence chez Tammet et les procédés qu'il met en place pour y suppléer. Ce qui est plus spécifique au rapport à la langue anglaise, et aux langues étrangères, sera exploré dans un prochain chapitre[186].

Mais avant cela, arrêtons-nous un temps sur cette absence de résonance.

Spécificités de la coupure entre jouissance et parole chez l'autiste

L'hypothèse principale de Maleval est que l'autiste se protège de la voix, une voix qui, "en tant qu'objet pulsionnel n'est pas la sonorité de la parole", mais "ce qui porte la présence du sujet dans son dire. »[187] C'est la présence du sujet de l'énonciation dont se protège l'autiste, un autre dont la voix et le regard accusent le désir.

S'il se protège des signes de la présence du désir de l'Autre, il refuse également la perte de la jouissance vocale; il ne fait pas résonner sa voix au lieu de l'Autre comme l'altérité de ce qui se dit.

L'absence de perte de la voix implique que la voix ne devient pas objet (a), un objet voix qui entre habituellement dans les circuits pulsionnels de l'échange avec l'Autre. La voix de l'autiste n'appelle pas, ou du moins l'appel n'engage pas l'anticipation de la réponse, dans un désir qui viendrait se nouer au désir de l'Autre (3ème temps de la pulsion : après *entendre*, *être entendu*, le troisième temps s'actualise dans un "se faire entendre", autrement dit "appeler"[188]).

Quand l'autiste appelle, il n'y a pas, sous-jacent à l'éventuelle demande, un désir d'être désiré, ou une question autour de la place qu'occupe le sujet dans le désir de l'Autre (mis en scène dans un fantasme). Dans le lien à l'autre, le sujet trouve une solution, un subterfuge pour préserver son être. Donna Williams s'invente par exemple des personnages : Carol, qu'elle incarne pour répondre au désir de sa mère d'avoir une petite fille "poupée ballerine", et un autre, et Willie, qui lui sert à se défendre. Ces doubles, elle dit les "donner en pâture" aux autres, sortes d'incarnations vides qu'elle fait monter sur la scène sociale où elle peut alors jouer sans engager son être.[189]

185 Maleval, J.-C. (2009). *L'autiste et sa voix*. Éditions du Seuil.
186 Voir le chapitre "Traduction, écriture et langues étrangères"
187 Ibidem
188 Porge, E. (2012). *Voix de l'écho*. Psychanalyse Poche. Erès.
189 Williams, D. (1999). *Si on me touche je n'existe plus*. J'ai lu.

Si l'autiste parle, on voit qu'il s'agit de ne pas nouer la jouissance (portée préférentiellement par la voix), à l'Autre. Nous allons voir comment cette position autistique originelle peut expliquer l'absence de résonance du signifiant.

La résonance du signifiant

« Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne », suppose Lacan à la fin de son enseignement, après le tournant du séminaire *Encore* (1972-1973), à partir duquel l'accent est mis sur le Réel. Cette résonance du signifiant[190], elle parle nous semble-t-il de ce qui fait défaut à l'autiste, un défaut qui s'illustre dans l'écholalie.

Donna Williams parle très finement de l'écholalie dont elle faisait preuve étant petite fille, et décrit une solution qu'elle a trouvé pour donner du sens au mots des autres qui semble dériver de cette écholalie originelle, et qu'elle nomme "pensée inversée"

Écholalie et "pensée inversée" de Donna Williams

Williams use d'un subterfuge qui lui permet de produire de la signification. Elle découvre ainsi, dit-elle, une stratégie : "dire intérieurement les phrases d'autrui". "Ainsi je pouvais donner un sens à toute une phrase. Au fil des années, je peaufinais cet art au point de pouvoir dialoguer avec un retard pratiquement imperceptible. J'essayais d'imaginer ce que j'aurais voulu dire si j'avais prononcé ces mots d'après mes propres pensées. J'essayais d'établir des images des mots qui me parvenaient comme s'ils étaient les miens, une forme de pensée inversée.»[191]

On notera que les mots de Williams ne sont pas les mots des autres, qu'elle doit s'approprier en s'en faisant des images. Comme chez Tammet, il y a cette scission entre les mots du sujet et les mots de l'Autre. Remarquons également qu'elle cherche à savoir ce que l'autre a voulu dire, et qu'il n'y a pas d'interrogation de type *Que voi* ? Autrement dit, pas de question sur le désir de l'autre, sur ce que les mots dévoileraient, en creux, de ce que l'autre pourrait lui vouloir. Quand Tammet parle de la confusion qui le saisit lorsque quelqu'un se comporte de façon contraire à ce qu'il dit, Williams tente de se mettre à la place de son interlocuteur et se questionne : de quoi ses mots sont-ils le signe ? Pour leur donner du sens, elle doit les dire, et ainsi tenter de les connecter à sa propre jouissance.

Structure moebienne du signifiant

Le sujet autiste vient témoigner de la nature du signifiant, du fait même qu'il en soit dépourvu. Il nous semble ainsi que Donna Williams, chez qui il n'y a pas de lieu où le signifiant

190 Orrado, I. (2018). *La résonance comme concept psychanalytique Les médiations thérapeutiques : Une mise en résonance de la jouissance pour un traitement par l'art*. [Thèse de doctorat, Université Côte d'Azur]

191 Williams, D. (1999b). *Si on me touche je n'existe plus*. J'ai lu.

de l'Autre résonne, vient parcourir artificiellement le trajet qui va de l'ouïr au parler, un parcours habituellement moebien[192], dans un procédé qui s'apparente à l'écholalie.

Ainsi, à la suite d'E. Porge[193], nous soutiendrons que l'écholalie révèle une tentative de faire résonner un signifiant dans le corps par la production d'un écho, en l'absence de la structure moebienne du signifiant. La topologie du signifiant, trajet qui suit le parcours de la pulsion et qui prend racine dans sa nature relationnelle, n'est pas originellement mise en place dans l'autisme du fait de son évitement précoce des signes de l'Autre (voix, regard, etc.), du refus d'aliénation au désir de l'Autre et donc du bouclage du 3ème temps de la pulsion (Laznik).

"Le stade de l'écho serait lié à ce moment de passage du cri à l'appel et à la parole avec la voix comme objet reste, un moment constitutif de la distinction extérieur-intérieur corrélative de toute identification et donc corrélative aussi d'un retournement où il y a un extérieur de l'intérieur. L'écholalie de l'autiste serait la fixation à ce moment qui est aussi structural.

La voix devient un reste qui fuit, insaisissable, dont la pulsion invocante fait le tour. Un reste dont on ne saisit que l'écho, tant sa sonorisation entendue diffère de celle émise et tant il se noue au silence. L'écho manifeste la division du sujet inhérente au lien (le poinçon du fantasme) de celui-ci à la voix. "[194]

Williams, avec son procédé de "pensée inversée", viendrait tenter de créer artificiellement ce retournement, à défaut d'être en possession de cet extérieur interne, de ce vide nécessaire à la production d'un écho, où les mots de l'Autre viendraient résonner. Ce lieu dont ne disposent pas les sujets autistes est un lieu où "ce qui est dit" est à la fois intime et autre, résonnant comme l'altérité de ce qui est dit.

Lalangue, signe de jouissance

Absence de lalangue chez Tammet

Si les mots écrits produisent une impression chez Tammet, une émotion esthétique, un effet synesthésique, il semble que les mots parlés n'aient pas ce pouvoir. On a vu précédemment comment on pouvait comprendre cette carence de la résonance par l'absence d'un lieu en Tammet où les mots de l'Autre pouvaient résonner comme "ce qui se dit", au même titre que ses propres mots, et ainsi prendre sens. Mais il semble qu'une autre dimension de la résonance soit à prendre en compte, tout à fait corrélative d'ailleurs de cette dimension "moebienne" du signifiant.

192 Le ruban de Moebius est un ruban à une seule face que l'on obtient par exemple en collant les extrémités d'une bande de papier après avoir effectué un retournement de la bande. Le ruban moebien est une surface fermée.

193 Porge, E. (2012). *Voix de l'écho*. Psychanalyse Poche. Erès.

194 Porge, E. (2012). *Voix de l'écho*. Psychanalyse Poche. Erès.

C'est la question de la jouissance et son appareillage au langage. Comment la voix et la parole qui viennent habituellement émouvoir le corps, ont-elles perdu leur capacité à faire empreinte ? Il semble que Tammet n'ait pas de "lalangue".[195]

Lalangue est intime ; c'est la langue maternelle en tant qu'elle est prononcée par la mère au dessus du berceau de l'enfant, c'est la substance jouissante de la prosodie maternelle, celle qui marque l'infans, qui l'impressionne au sens d'une imprimerie vivante et jouissante. C'est dans lalangue, donnée et reçue, que réside en dépôt l'histoire intime et singulière d'une rencontre avec le langage avant même qu'advienne un sens. Lalangue caractérise l'usage jouissant du langage, mais s'inscrit aussi dans une langue commune (partagée), dans ce qu'elle comporte de matérialité propice à l'équivoque :

« Une langue entre autres n'est jamais que l'ensemble des équivoques que son histoire y a laissé persister "[196]

Lalangue questionne donc le nouage entre l'universel d'une langue et le dépôt singulier qu'elle réalise dans chaque sujet.

On peut la considérer également comme chiffrage de la jouissance du vivant dans le langage. Elle va constituer les Uns de jouissance, un essaim de Uns, non-encore ordonnés ni porteurs d'un sens hors d'une jouis-sens. Ainsi le bébé incorpore les phonèmes de sa langue chargés d'affect. Lalangue se découpe déjà, en unités distinctives hors sens, le bébé éprouvant sa voix dans le plaisir du babil par lequel il investit ces premiers phonèmes.

A la fois chiffre et découpe, jouissance et halte à la jouissance, lalangue peut ainsi être considérée comme un signe saussurien, être double inscrivant la jouissance du vivant du corps dans la sonorité, la matérialité du langage avant tout avènement d'une quelconque signification. Lalangue est aussi le trésor des équivoques, matérialité pure, constituée de Uns de jouissance qui peuvent prendre chacun tous les sens possibles.

Si Tammet ne semble pas posséder de lalangue, n'ayant pas chiffré sa jouissance dans le vocal, on peut faire le constat qu'il accède paradoxalement de façon consciente à tout ce qui fait le matériel de l'équivoque, terreau des formations de l'inconscient.

Les nombres comme langue privée

Les nombres synesthésiques, langue maternelle pour Tammet, demeurent jusqu'à aujourd'hui pour lui la langue intime (qui est à distinguer d'une lalangue vocale) à partir de laquelle il se connecte à lui-même. Écrire ou parler en anglais ou dans d'autres langues reste pour Tammet un acte de traduction, et par là même lui permet un échange avec l'autre dans lequel il ne risque pas de se perdre.

195 Lalangue est un néologisme né d'un lapsus de Lacan, prononcé dans l'exercice de son séminaire (Ou pire...), dont il fait un concept.

196 J. Lacan, J. (1973) *L'étourdit*, dans Autres écrits, Paris, Éditions du Seuil.

C’est aussi la seule voie qu’il possède pour donner du sens aux mots de l’autre. Tammet ne peut construire une signification qu’à partir de signes de sa jouissance, autrement dit de ses nombres synesthésiques et de ses images. Nous ferons l’hypothèse que cette traduction est réalisée par un procédé métonymique qui permet une signification, procédé que nous allons explorer dans la suite de ce chapitre.

… à des procédés créateurs de sens

A la lecture de Daniel Tammet, ce qui frappe à première vue c'est l'aspect impressionniste de son style, où la couleur, la forme, la texture des choses sont au premier plan. Ses textes regorgent d'images, et on pourrait les qualifier de métaphoriques.

Ces images ne sont pour autant pas des métaphores au sens lacanien du terme. Dotées d’un pouvoir visuellement évocateur, souvent soutenues par une analogie, elles sont dépourvues d’un signifiant refoulé, présent en creux au centre de ces assemblages de mots. Or c'est cette absence, selon Lacan, qui donne l'architecture étagée de la métaphore, dont une partie est occultée et dont le sens se dégage comme à partir des différentes portées d'une partition.

Cette absence de métaphore chez Tammet s'accompagne d'une production de néologismes. Il faut préciser que lesdits néologismes ne se trouvent pas insérés dans le texte même de ses livres. Tammet en témoigne seulement, lorsqu'il parle de son rapport au langage, ou quand il présente le Mänti, langue privée qu'il a inventée lorsqu’il était enfant.

Absence de métaphore et production de néologismes évoquent, pour le clinicien averti, la psychose. Nous souhaitons pourtant démontrer dans ce chapitre comment ces manifestations ont pour Tammet une valeur et une fonction qui s’inscrivent dans un rapport au langage à distinguer radicalement de celui que l’on peut trouver dans la schizophrénie.

Les solutions de Tammet

Partant d'une carence initiale à donner sens aux mots, à faire résonner l’anglais, sa langue maternelle, Tammet va élaborer des solutions qui vont lui permettre de produire une signification. Cela se construit d’abord à partir d’une passion pour les mots écrits, puis pour les langues étrangères.

Tammet dit bien combien c’est son fonctionnement synesthésique qui permet de donner vie aux éléments langagiers. L’effet donné par le mot écrit passe par la production d’images mentales, qui, s’associant à la chose désignée, vont produire le sens.

Cette synesthésie semble répondre à plusieurs règles :

- au même mot correspond toujours la même forme, la même couleur, la même texture (c'est bien sûr la même chose pour les nombres, les lettres, les jours,en bref tous les éléments linguistiques qui font prise à la synesthésie)

- les substantifs sont plus faciles à visualiser

- la couleur du mot dépend généralement de sa première lettre, la première lettre désignant une couleur qui commence par cette lettre (y : yellow, etc.). Tammet précisant à ce sujet :

"Des chercheurs ont émis l'hypothèse que la couleur des mots dépendait de sa lettre initiale, ce qui en général est vrai, en ce qui me concerne". Ainsi, "Yogurt est jaune (yellow en anglais), video est violet (violet) et gate (porte) est vert (green)."

Pour d'autres, il n'y a pas ce lien direct entre la première lettre du mot et la première lettre de la couleur, mais néanmoins on retrouve certaines régularités, comme une grammaire en couleur. "Les mots commençant par la lettre A, par exemple, sont toujours rouges, et ceux qui commencent par un W sont toujours d'un bleu profond".

Il va sans dire que ces "règles" sont particulièrement prégnantes et surprenantes en ce qui concerne la forme des nombres : les nombres premiers se distinguent par "une texture sans aspérité", lisses comme des galets, contrairement aux nombres composés qui sont "grumeleux et plus flous"[197]. C'est cette même forme qui permet à Tammet de calculer à partir de ces nombres synesthésiques, et ce point reste très énigmatique.

"Effet", ou signification ?

Peut-on dire que c'est cet « effet » synesthésique, l'émotion, la couleur, la sensation que le mot inspire à Tammet, qui produit le sens du mot ?

Il semble que cette impression ne soit pas la signification en elle-même, même si l'on peut trouver une exception notable à ce constat : les nombres, dont la forme correspond exactement au sens. Tammet précise d'ailleurs que dans un premier temps, la signification des mots ne lui importait guère, seul comptait l'effet esthétique qu'ils lui procuraient.

L'"effet" du mot c'est le fait qu'il constitue une image pour Tammet, et donc qu'il soit en lien à sa jouissance. Nous choisirons ici le terme d'"effet", plutôt que celui de résonance qui qualifie mieux le signifiant. La résonance suppose que quelque chose soit déjà là de ce qui va entrer en vibration, quelque chose de préalablement incorporé. Ce qui est incorporé c'est un vide, un lieu creusé, modelé par lalangue, où un écho (spécifique à certains phonèmes, ceux investis dans lalangue) peut se produire. Dans le cas de Tammet, si les signifiants de l'Autre ne résonnent pas, en revanche les mots écrits l'impressionnent. Cette impression est une image.

197 Tammet, D. (2007). *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes. P23,.

Cette impression, on peut la considérer à la façon dont Saussure parle des signes : elle n'est ni le mot en lui-même, ni l'effet produit, mais être double, une empreinte, une impression. La lettre est ainsi pour Tammet : "ça" parle de lui autant que de la lettre.

C'est à partir de cette impression (synesthésique) que des associations vont se créer avec d'autres éléments langagiers, notamment les nombres. Tammet catégorise enfant les nouveaux mots appris en fonction de la correspondance synesthésique avec ses nombres. C'est ainsi que des liens se tissent entre les mots, des liens de similarité (couleur, forme, etc.). Cette construction évoque les travaux de régulation symbolique des autistes, présents notamment chez les enfants dans les alignements, les tris d'objets, etc. où la forme, la couleur et les nombres sont souvent retrouvés.

Visuel versus sonore

Enfant, les mots parlés ne semblaient pas avoir le pouvoir d'émouvoir Tammet. Le mot sous sa forme sonore a mis longtemps à commencer à faire sens. Cette déconnexion du vocal dont il témoigne semble avoir laissé des traces dans les images mentales de Tammet, dans lesquelles la dimension sonore n'est pas évoquée. Dans tous les cas, Tammet met en avant la couleur, la forme, la texture et l'émotion, mais peu ou pas la sonorité.

Comment le sens émerge : des mots étrangers

Lalangue à ciel ouvert ?

Nous ferons l'hypothèse que Tammet, pour donner du sens aux mots, se soutient des mêmes stratégies qu'il développe dans l'apprentissage des langues étrangères. Pour cela, il utilise certains liens entre les mots, entre les langues.

« Chaque langue peut être le marche-pied d'une autre. Plus une personne connaît de langues, plus elle peut en apprendre de nouvelles facilement. C'est parce que les langues sont comme les gens : elles appartiennent à des « familles » de langues proches qui partagent des traits communs. Les langues exercent aussi une influence les unes sur les autres et s'empruntent mutuellement des mots. Avant même de commencer à étudier le roumain, je pouvais parfaitement comprendre la phrase suivante : *Unde este un creion galben ?* (Où est-ce qu'il y a un crayon jaune?) à cause de ses similitudes avec l'espagnol : *donde esta* (où est-ce?), le français : *un crayon*, et l'allemand *gelb* (jaune). »[1]

Si la façon dont Tammet repère les similarités, les emprunts entre les langues étrangères, peut paraître anodine, ce qui l'est moins c'est la façon qu'il a de repérer de la même façon ces ponts verbaux, habituellement inconscients, dans sa langue maternelle.

Ces régularités structurelles que sont les similarités morphologiques, (les règles grammaticales et plus généralement ce qu'on pourrait appeler avec Saussure la part non-

arbitraire de la langue[198]), sont apparentes lorsqu'on aborde une langue étrangère, mais voilées lorsqu'il s'agit de la langue maternelle : c'est ce voile qui permet les formations de l'inconscient. On pourrait même dire que c'est ce voile qui se révèle constituer l'inconscient (levé lorsque le sujet s'entend, lorsqu'il relève l'équivoque de lalangue).

Néanmoins on peut faire l'hypothèse que tous les matériaux propices à l'équivoque ne sont pas perçus par Tammet. Notamment, il semble que l'homophonie, centrale dans la production des lapsus, jeux de mots, etc. indiffère Tammet, voir lui déplaise. Il peut dire par exemple qu'il n'aime pas "quand les mêmes mots peuvent renvoyer à deux choses totalement différentes". Il ne précise pas si le mot en question est considéré dans sa forme écrite ou orale.

Production d'images et analogies

Nous pouvons nous appuyer également sur ce que dit Tammet de sa rencontre avec la langue lituanienne, qu'il découvre à 19 ans à l'occasion d'une année en Lituanie où il occupe la fonction de professeur d'anglais.

Il trouve dans le dictionnaire de lituanien nouvellement acquis un premier mot qui lui parle, le mot « kalba », "langue" en lituanien. « Un beau mot, pense-t-il. Beau et approprié ». « Soudain, d'autres mots dans d'autres langues se mirent à nager dans ma tête : l'anglais « gulp » (gorgée), le finnois kello (cloche). Moins les mots que les différentes significations, derrière eux : gulp, une bouffée d'air, « cloche », une langue de fer. Ainsi, je compris intuitivement kalba comme une sorte de bouche, de langue. (Comme « langage », dont la racine latine, lingua, désigne l'organe.) »

L'impression visuelle créée par "kalba" est esthétiquement du goût de Tammet, c'est un mot « approprié » c'est-à-dire que pour lui la forme de "kalba" est ajustée à son sens. Il semble également que le mot désigne bien pour Tammet ce qu'il veut dire en lituanien, « langue ».

Ce n'est pas la fonction d'index, fonction "dénotative" qui est en cause. Tammet sait ce que désigne kalba, il y a bien un lien entre le Signifiant et le signifié (à entendre ici à la manière saussurienne comme les deux faces d'un signe), en tant que le S évoque le s. Ce qui fait défaut et qui est à construire pour Tammet, c'est la signification. Voyons comment Tammet la trouve pour "Kalba".

La signification arrive dans un second temps, lorsque d'autres images sont évoquées, à travers des associations réalisées avec des mots d'autres langues. Ce sont ces images qui donnent à « kalba » son sens, qui est une image constituée de la somme (analogique) de ces évocations.

Kalba évoque d'autres mots (par associations consonantiques?), qui eux-mêmes évoquent des images.. comme un champ lexical élargi à toutes les langues connues de Tammet,

198 Saussure, F. (2020). *Cours de linguistique générale (Edition Illustrée—1916).* Librorium Editions.

composé d'une constellation d'images, dont la signification découle de la mise en lien analogique qui aide à produire un sens.

Des symboles visuels

Tammet témoigne, comme beaucoup d'autistes, de la difficulté à saisir les abstractions, et de la nécessité de s'en construire une image.

« Pour moi certains aspects linguistiques sont plus difficiles à assimiler que d'autres. J'ai du mal à comprendre les mots abstraits. Pour chacun d'entre eux, j'ai une image mentale qui m'aide à les saisir. Par exemple, le mot complexité me fait penser à une tresse ou à une natte – des cheveux innombrables s'organisant en un grand tout complet. Quand je lis ou quand j'entends que quelque chose possède une multitude de parties qui doivent être rassemblées pour que le tout donne un sens. [3]»

Les images invoquées par Tammet sont des conventions : la colombe est symbole de paix, le verre est habituellement ce qui symbolise la fragilité sur les pictogrammes. Mais dans ces deux cas, le lien entre l'image et le sens peut encore être retrouvé (le verre est fragile, la colombe est un animal qui peut inspirer quelque chose de doux, d'apaisant.) Tammet s'appuie sur ce lien pour donner du sens.

Ces images peuvent également s'additionner. Tammet se représente ainsi une « paix fragile » comme une colombe de verre : « l'image m'aide à comprendre que la paix peut être détruite à tout instant. »

Néologismes

Ayant créé sa propre langue, le Manti, Tammet s'adonne aussi à la création de néologismes, intérêt qu'il dit être courant chez les autistes Asperger. Enfant, il a ainsi inventé le mot *pramble* - concaténation de « pram » (poussette), et « ramble » (balade), pour désigner les longues promenades que ses parents avaient coutume d'effectuer avec un enfant dans une poussette (Daniel Tammet est issu d'une famille nombreuse). On remarque que ce néologisme s'appuie sur un phonème commun, "*am*". Après la naissance de ses sœurs jumelles, il crée le mot *biplées* pour parler d'elles, "partant du fait qu'une bicyclette a deux roues et un tricycle trois, et que l'on dit de trois enfants nés en même temps que ce sont des triplés".

Il semble qu'il s'agit pour Tammet de trouver une logique, l'application d'un suffixe qui convienne pour les deux mots (ce qui n'est pas le cas pour *twins* et *triplets,* même si l'on peut trouver une logique provenant de *two* et *three*). Le mot *pramble* est construit différemment, à partir d'un point d'accroche « am » commun aux deux mots. La création d'un nouveau mot est réalisée en additionnant deux mots et deux significations.

Une pensée par analogie

Tammet souligne la propension des personnes Asperger à utiliser des "néologismes", s'appuyant les travaux de Tony Attwood, psychologue clinicien auteur du *Syndrome d'Asperger*[199], ce que Attwood décrit semble plutôt constituer des analogies basées sur des images : "Il cite le cas d'une petite fille qui décrit sa cheville comme « le poignet de mon pied » et les glaçons comme « les os de l'eau »".

Dans ces analogies, il s'agit pour Tammet, par la mise en jeu de correspondances, de créer un lien entre "une expérience concrète et quelque chose de plus abstrait". Il prend comme exemple une citation de Shakespeare[4], "Sa musique se glissait jusqu'à moi par dessus les eaux", qui met selon Tammet, en relation une entité abstraite, la musique, "dont il est en général difficile d'avoir une image mentale", avec une action visuelle, ce qui permet à Tammet de se la représenter "comme un animal en mouvement".

La juxtaposition créative

Tammet utilise une façon particulière de mettre côte à côte des mots afin de créer de nouvelles significations. Lorsqu'il apprend le lituanien, il parcourt son dictionnaire de poche à la recherche d'un "genre de juxtapositions merveilleuses que l'on ne trouve que dans les contes de fées ou les poèmes surréalistes, et dont les lexicographes sont les maîtres involontaires »

Il trouve par exemple les mots « dagys » (pour *chardon*) et « dagus » (*combustible* en lituanien), s'étonne et se réjouit : « Deux idées ordinairement distinctes séparées ici par une simple voyelle. Ils me rappelaient l'Exode, donnaient un air baltique à l'histoire de Moïse et du Buisson ardent ».

Ces juxtapositions créatives doivent être motivées par un lien existant entre les mots accolés. Tammet s'appuie sur un lien de contiguïté, de similarité (par exemple, les liens synesthésiques du côté de la couleur, de la forme, etc.).

Ces accolements de mots permettent aussi d'additionner deux significations, pour en créer une troisième, à la manière des mots composés dans certaines langues agglutinantes comme l'allemand. Tammet use de ce procédé pour créer certains mots de Manti.

Par exemple, le téléphone en mänti se dit « puhekello », littéralement « parle-sonnerie », et avion : « ilmalav », littéralement « air-vaisseau ». Il s'agit pour Tammet de créer "de nouveaux mots et de nouvelles idées" et pour ce faire "d'inventer des mots qui établissent d'autres liens entre les choses".

La création du Manti fait écho à la façon dont est construit l'espéranto, langue artificielle qui intéresse beaucoup Tammet. « Ce qui m'a surtout attiré dans cette langue, nous dit-il, c'est que son vocabulaire est un mélange d'autres langues, pour la plupart européennes,

199 Attwood, T. (2010). Le syndrome d'Asperger: Guide complet. Louvain-la-Neuve, Belgique: De Boeck Supérieur.

et que sa grammaire est stable et logique ». On peut faire l'hypothèse en effet que chaque mot de cette langue inventée est motivé, décliné à partir d'un autre mot par une racine commune, composé de mots déjà existants, etc. Les règles syntaxiques sont rarement soumises à exception. Les termes de langues inventées sont toujours motivés, soit, comme le Manti, par une correspondance exacte du mot avec l'impression, le sentiment que Tammet veut exprimer par ce mot, soit par des règles fixes et des mots s'appuyant sur des langues déjà existantes. Un mot inventé ne vient pas de nulle part, il est immotivé pour celui qui en hérite et qui n'a plus accès à son origine.

Les liens entre les mots de Manti sont constitués parfois par un préfixe commun, comme l'on peut le voir dans l'exemple qu'il nous donne des mots Mänti « rât » (fil électrique) et « râtio » (radio).

Les abstractions en Mänti s'expriment également par combinaison de mots et addition de sens : retard ou délai se traduit par « kellokült », littéralement « horloge-dette ». Le mot désignant un magasin de chaussures est nommé « koet saapat », littéralement « chaussures-bottes ».

« Apprendre des mots composés, nous dit Tammet, est une solution pour enrichir son vocabulaire et comprendre la grammaire d'une langue. Par exemple, le mot allemand pour « vocabulaire » - Wortschatz – se compose de Wort (mot) et Schatz (trésor)".

C'est une jolie formule pour caractériser ce qu'on pourrait appeler le trésor des mots de Tammet, un Autre de suppléance qui se distingue du trésor des signifiants, et qui se constitue à partir d'une thésaurisation de mots de diverses langues, et s'appuyant sur un procédé de juxtaposition créateur de sens.

La recherche d'une similarité entre la forme du mot et le sens

Tammet se révèle particulièrement sensible à ce qu'il appelle les éléments relevant d'une synesthésie latente de la langue, recherchant les traces d'une coïncidence entre la forme des mots et leur sens. Il donne l'exemple de l'existence de mots dérivés d'onomatopées, et souligne le fait que les mots qui désignent ce qui est petit finissent souvent par la voyelle « i », dont la production implique le resserrement des lèvres et de l'ensemble de l'appareil vocal (*little* (petit), *teeny* (minuscule), *petite)*. Les mots qui désignent quelque chose de grand ou d'énorme sollicitent à l'inverse une large ouverture de la bouche. Tammet s'intéresse ainsi à démontrer "l'idée que certains sons correspondent à certaines réalités". L'expérience de « Takete et Maluma », la nomination des formes rondes et anguleuses, s'inscrit également dans ce questionnement.

Relier les mots

Tammet semble chercher à lier les mots ensemble, et à les arrimer également à lui-même, ou plutôt à sa jouissance.

Comme si la langue était pour lui fondamentalement étrangère, il donne du sens aux mots dans une sorte de transmission métonymique de la signification, partant du connu vers l'inconnu, sur la base de liens motivés et logiques entre les mots. Ceci à l'opposé d'une compréhension contextuelle où le signifiant fait sens par ses relations aux autres signifiants de la langue et du texte dans lesquels il s'inscrit.

La signification a lieu par la production d'images, et par l'usage de l'analogie.

Ce que nous proposons de nommer un "procédé de juxtaposition créative", qu'il nous semble important de distinguer d'une "combinatoire" qui présupposerait une organisation préalable des signes, se manifeste de plusieurs manières, qui nous semblent constituer différentes façons de constituer des points de jonction, des accroches entre les mots et les significations, les mots et les impressions qu'ils produisent sur lui.

- dans *pramble*, deux mots sont additionnés à partir d'un point de jonction qui est "*am*" pour créer un nouveau sens

- *biplés* semble répondre à une règle logique qui donne plus d'homogénéité avec triplés (*twins* et *triplets* en anglais s'appuient sur la racine des nombres *two* et *three*)

- les "juxtapositions merveilleuses" qu'il recherche dans le dictionnaire de lituanien sont motivées par la similarité des mots qu'il met côte à côte.

Les mots qu'il invente spontanément en Manti expriment quelque chose qui n'est pas encore nommé de son intimité, et constituent des formes parfaitement ajustées à un sens précis.

Enfin il semble qu'une similarité de forme entre l'impression que le mot lui fait et ce qu'il désigne, est également un lien qui permet d'établir une signification; les mots doivent être appropriés à ce qu'ils désignent. Ces liens sont idio-synchrasiques, bien que Tammet s'appuie aussi sur ce qu'il nomme la synesthésie latente de la langue (onomatopées, etc.), à laquelle il est particulièrement attentif sans doute parce que cette part non arbitraire de la langue résonne avec son propre mode de fonctionnement.

Parfois le lien entre la forme du mot et son sens est juste, parfois il est dysharmonique. "En associant les différentes couleurs et émotions de chaque mot **et** de chaque signification, les mots prennent vie. Par exemple, le mot finnois tuli est orange et signifie "feu". Quand je lis ou quand je pense au mot, je vois immédiatement sa couleur dans ma tête, qui évoque sa signification. De la même manière, le mot gallois gweilgi (la mer) est le mélange d'un vert et d'un bleu sombre. C'est un excellent mot pour dire la mer". D'autres mots ne correspondent

pas : "Gées (oies, au pluriel) est un mot vert mais désigne des oiseaux blancs (*heese* aurait été un meilleur choix)"[5].

Recherche de liens motivés entre les mots

On pourrait faire l'hypothèse que ces liens motivés entre les mots caractérisent l'Autre pour Tammet. C'est un Autre créateur des mots, particulièrement bien réglé, qui lorsqu'il nomme doit pouvoir justifier d'un rapport motivé entre le mot et la chose qu'il désigne.

Les néologismes, courants dans l'évolution d'une langue, sont habituellement motivés. En effet lorsqu'on nomme, lorsqu'on crée un signifiant, il faut qu'il puisse venir s'inscrire dans un réseau de signifiants. Cette inscription dans le réseau signifiant se fait d'après Lacan de façon métaphorique.

« Il faut que nous considérions toutes les significations humaines comme ayant été à quelque moment métaphoriquement engendrées par des conjonctions signifiantes »[200]

C'est plus tard, dans l'usage du mot ou de l'expression, que l'on oublie d'où ils proviennent, que leur étymologie se perd et que le lien inaugural aux mots à partir desquels ils ont été conçus est effacé.

On pourrait ainsi dire que tous les signifiants sont en quelque sorte originellement motivés, mais que la connexion métonymique à cette origine est refoulée. Cette connexion n'a plus d'influence sur la production du sens, qui n'émerge que de la valeur du terme déterminée par sa position dans la structure. Le mot, bien qu'il possède une étymologie (qui reste inconsciente chez le locuteur de la langue), est arbitraire.

Comment l'impression synesthésique participe de la signification

L'impression synesthésique du mot, articulée à d'autres, participe-elle de la signification ? C'est manifestement le cas pour les nombres synesthésiques, dont c'est l'image même qui permet de calculer. Chez Tammet, l'ordre symbolique du nombre, c'est-à-dire l'arithmétique, réside dans l'image. Ses nombres constituent ainsi les nœuds imagés et personnifiés d'un réseau synesthésique complexe qui lui permet de calculer en forme, couleur, émotion et texture.

Comment comprendre cela ? Nous allons nous aider d'une image pour tenter de cerner quelque chose de cette énigme. Prenons un puzzle : les enfants autistes, qui souvent apprécient ce jeu, peuvent faire preuve d'une façon bien particulière de procéder.

Au lieu de se guider du modèle pour recomposer l'image, ou de tenter de compléter de plus petites parties de la scène (un personnage, un élément du paysage, etc.), ou bien encore

200 Lacan, J., (1998). Séance du 27/11/57 dans *Le séminaire Les formations de l'inconscient : 1957-1958*. Éditions du Seuil.

de compléter des éléments de la structure du puzzle (commencer par le bord, etc.), les enfants autistes semblent souvent s'appuyer sur des similarités locales. Ils vont par exemple assembler les pièces par contiguïté de forme ou de couleur (pièces de couleur semblable, forme de la découpe des pièces, etc.). Il s'agit de repères non signifiants, qui aident pourtant à composer la forme globale.

Ces similarités locales, ces points de jonction hors-sens qui permettent un tissage capturant la signification, nous souhaiterions proposer ici de les assimiler aux liaisons métonymiques créées par Tammet, des liaisons qui viennent suppléer au réseau sémantique dont il ne dispose pas. Il s'agit de faire avec l'absence du signifiant par une certaine "structuration[201]" de l'image.

Cette structure s'appuierait (si l'on revient à notre image de puzzle) sur la forme des pièces du puzzle et la logique de leurs emboîtements respectifs, tandis que la structure signifiante s'alimenterait à de la perspective, de l'identification des personnages, de ce qu'on peut interpréter de la scène, etc.

Le réseau alternatif, correspondant à la découpe du puzzle, bien que non signifiant, supplée au réseau sémantique. Tammet ne s'appuie pas uniquement sur des indices de contiguïté pour assembler les pièces, mais il crée lui-même cette découpe, ces points de jonction synesthésiques et idiosyncrasiques qui possèdent en eux-même une logique. Cette logique, hors sens, constitue une suppléance à l'absence de la structuration signifiante. Nous énoncerons dans le dernier chapitre de cette thèse quelques hypothèses pour appréhender ce que nous proposerons de nommer ces "effets d'image".

Des procédés structurellement distincts dans la psychose

Il nous semble que les néologismes de Tammet peuvent être distingués de ceux du sujet psychotique, autant dans la logique interne de ces constructions, qu'autour de leurs fonctions respectives. Si le sujet psychotique est confronté à une signification manquante, corrélative à une déliaison de la structure symbolique, à laquelle il tente de suppléer notamment par des créations langagières (signant le délire), Tammet produit des néologismes d'une façon bien particulière (juxtaposition de deux mots) afin de créer de nouvelles significations. D'une carence dans l'accès au sens en lien à l'absence de résonance des signifiants, il travaille par des liaisons entre les mots, à les rendre « vivants », et pour cela à leur donner une forme.

Ainsi, notre hypothèse consistera à soutenir que le psychotique tente de suppléer à la déliaison de la métaphore (pour suppléer à la perte du sens), alors que Tammet travaille à construire une liaison métonymique (pour créer du sens). Cette liaison métonymique vient

201 Nous verrons dans le chapitre "Effets d'image" que cette structure est formelle et son signifiante

suppléer à un réseau dit “sémantique” dont Tammet ne dispose pas, réseau équivalent ici à la structure signifiante.

Nous verrons dans un premier temps comment concevoir la signification, du côté de l’incidence du signifiant sur le signifié, et la façon dont Lacan distingue la signification de l’effet de sens, caractérisé par une traversée de la barre séparant Signifiant et signifié.

Nous tenterons ainsi de caractériser la façon dont Tammet est confronté à une carence de signification, et le sujet psychotique à une perte de signification, signant la perplexité retrouvée dans les phénomènes élémentaires annonçant le délire.

Concernant les néologismes, nous ferons ainsi l’hypothèse d’une tentative dans la psychose de fixer la pensée, de stabiliser quelque chose de la signification (pleine, ou vide : « plomb dans le filet »), et chez Tammet d’une mise en lien de signes originellement épars.

Carence(s) de la signification dans l’autisme et dans la psychose

Chez Tammet on a vu que les mots de l'autre, la langue de l'autre ne résonnent pas. Ses procédés visent à suppléer à cette carence initiale, afin de générer du sens à partir des mots. Mais comment penser la genèse de la signification, et distinguer sa carence dans la psychose de celle constatée chez Tammet ? Commençons par explorer la façon dont Freud et à sa suite Lacan ont pensé la signification (de laquelle Lacan distinguera ce qu'il appelle "l'effet de sens"), et sa genèse.

Genèse de la signification

Freud aborde la question de la genèse de la signification à travers deux voies distinctes :

Tout d’abord, tout au long du développement de sa métapsychologie, il situe la signification comme résultant de la liaison entre les représentations de mots et les représentations de choses, par exemple lorsqu’il tente de caractériser la psychose et notamment les perturbations du langage que l’on trouve dans la schizophrénie. Ce point de vue est ancien puisqu'on peut le retrouver également dans ses écrits pré-psychanalytiques, notamment dans son étude sur les aphasies où il caractérise l'aphasie a-symbolique par une coupure entre représentation de mot et représentation de chose.

Mais la question de la signification est également posée, sous un autre angle, dans la Traumdeutung. Pour Freud, le rêve est un rébus à déchiffrer, en suivant un chemin qui est à parcourir à « rebours » du travail du rêve. Lacan partira du principe que « Cette structure du langage qui rend possible l’opération de la lecture est au principe de la signifiance du rêve, de la Traumdeutung. »

Dans un premier temps, nous allons suivre ce qu'amène Lacan, à la suite de Freud, sur un signifié qui se produit à partir des mécanismes langagiers révélés par l'interprétation du rêve : métonymie et métaphore. Cette voie aboutit pour Lacan à distinguer la signification de l'effet de sens, émergence d'un sens nouveau et subversif qui concerne le sujet, par la traversée de la barre séparant signifié et signifiant (effet poétique). Ces procédés aident à concevoir la perte de la signification dans la psychose, effet de la déliaison métaphorique.

Nous pourrons ainsi différencier la valeur du néologisme psychotique, qui permet de fixer un sens qui échappe, de la création de néologismes tel que la pratique Tammet, qui vise selon nous à la création d'une signification nouvelle par fabrication d'une liaison métonymique par "juxtaposition créative".

Signifiance du rêve

Si le rêve peut apparaître comme une histoire sans queue ni tête, du côté du non-sens, ou fasciner par ses images, Freud le pose d'emblée comme une écriture.

Comme toute écriture, le rêve appelle donc à une lecture. Son sens, sa "signifiance", n'est possible que parce qu'il est construit *selon* des procédés langagiers, identifiés par Lacan dans le déplacement (métonymie) et la condensation (métaphore).

Lacan pense le sens du rêve comme quelque chose que l'interprétation produit, et non pas comme une signification dissimulée, présente "à priori" et révélée par l'interprétation. L'interprétation qui produit le sens du rêve suppose d'inférer derrière le contenu du rêve la présence d'un autre texte, les pensées latentes du rêve. La signification du rêve étant ainsi à chercher du côté d'une traduction à rebours de l'un à l'autre de ces deux textes superposés.

Le phénomène de condensation, plaçant le signifiant dans plusieurs réseaux qui le sur-déterminent, fait de la signification du rêve une signification plurielle, ouverte et inépuisable.

Le rêve a donc un sens du fait même de sa structure de langage. Les ressorts du processus primaire découverts par Freud visent donc selon Lacan à répondre à la question « comment se produit le sens ? »

Dans *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, Lacan propose ainsi, à partir de l'algorithme fondateur définissant signifiant et signifié (S/s), « une étude exacte des liaisons propres au signifiant et de l'ampleur de leur fonction dans la genèse du signifié »[202], qui est une genèse poétique.

Incidences du signifiant sur le signifié

202 Lacan J., (1966) *« L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud »*, Écrits, Paris, Éditions du Seuil, p. 521.

La métaphore et la métonymie sont les voies, identifiées par Lacan notamment dans le séminaire *Psychose* puis de façon plus ramassée dans *L'instance de la lettre*, par lesquelles le signifiant dans son articulation agit sur la signification. Cette signification, qui surgit suivant les lois de la chaîne signifiante, intéresse Lacan dans la place que le sujet de l'inconscient y joue, en ce qu'il vient subvertir l'énoncé, produisant un sens autre.

Ainsi, il s'agit, à partir de la structure de la chaîne signifiante, de prendre appui sur une langue commune tout en la subvertissant et s'« en servir pour signifier *tout autre chose* que ce qu'elle dit. »

Prenant l'exemple du signifiant « arbre », exemple princeps du signe pour les étudiants de Saussure, Lacan propose de ne pas l'isoler dans sa fonction de nom, puis développe diverses illustrations à travers lesquelles cet arbre prend une épaisseur signifiante, en passant par sa forme anagrammatique « barre » pour illustrer la traversée de celle qui sépare s et S, à l'évocation de l'arborescence qu'il rapproche de la forme du réseau signifiant…

La structure du signifiant permet ainsi, soutient Lacan, au sujet de ne pas se « laisser emprisonner dans un quelconque communiqué des faits, si officiel soit-il », et de faire entendre la vérité « malgré toutes les censures, entre les lignes ». Ce qui est signifiant dans la parole, outre ce qui est dit, c'est plus que jamais la position du sujet de l'inconscient dans ce qui est dit; cette vérité du sujet s'exprime *«* par le seul signifiant que peuvent constituer mes acrobaties à travers les branches de l'arbre, provocantes jusqu'au burlesque ou seulement sensibles à un œil exercé, selon que je veux être entendu de la foule et de quelques-uns »

Vérité et censure, ici, sont à entendre également bien sûr du côté de l'inconscient, et de ce que le sujet peut dire "en creux" dans son discours (par exemple lorsqu'il use de la dénégation) par la relation dialectisée qu'il y a entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation.

Cette possibilité de produire une signification qui engage le sujet, s'appuie selon les deux versants du processus primaire psychique, condensation et déplacement, repérés par Lacan comme étant les deux procédés langagiers de la métaphore et de la métonymie.

Métonymie

La métonymie (déplacement), se situe dans la connexion « mot à mot », dans la liaison d'un signifiant à un autre au sein de la chaîne signifiante. Lacan donne l'exemple de l'expression « trente voiles » à la place de « trente navires », où la partie vient représenter le tout : s'il y a ici substitution – voile vient dire bateau - elle s'appuie sur un lien métonymique (de contiguïté sémantique) entre les deux signifiants.

Dans le séminaire Psychose[203], Lacan précise : « Elle [la métonymie] concerne la substitution à quelque chose qu'il s'agit de nommer - nous sommes en effet au niveau du nom

203 Lacan, J., & Miller, J.-A. (2018). *Les psychoses*. Éditions Points.

- . On nomme une chose par une autre qui en est le contenant, ou la partie, ou qui est en connexion avec ».

Le désir est métonymie, en tant qu'il se déplace dans la chaîne signifiante, le sujet nommant son désir de différents noms dans un défilé métonymique.

« Anna Freud endormie (...) - Grosses fraises, framboises, flans, bouillies. - c'est la forme la plus schématique, la plus fondamentale, de la métonymie. - Qu'ils [ces éléments] soient là, juxtaposées, coordonnés dans la nomination articulée, tient à la fonction positionnelle qui les met en position d'équivalence »

La métonymie est, pour Lacan, la liaison basale des signifiants, "structure fondamentale dans laquelle peut se produire ce quelque chose de nouveau et de créatif qui est la métaphore".

Métaphore

Substitution

« Un mot pour un autre, telle est la formule de la métaphore ».

C'est la métaphore qui produit le sens pour Lacan. Elle se caractérise par l'occultation d'un signifiant substitué à un autre, un signifiant qui reste présent "en creux" dans le discours.

"L'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne."[204]

Elle est création d'un nouveau sens, et aboutit dans la formule lacanienne à un « + » de signification. C'est un sens qui concerne le sujet, et l'Autre lui-même à la façon dont le trait d'esprit par le rire occasionné trouve validation et place dans l'Autre comme fait de langage signifiant.

Occultation

Dans la métaphore il y a donc refoulement d'un terme : le terme métaphorisé, par son occultation derrière un signifiant qui s'y substitue, est présent par son absence. Cet élément voilé au centre de la métaphore actualise le refoulement constitutif du langage, la métaphore s'identifiant finalement à la structure même du langage, où le signe vient représenter une absence.

204 Lacan J., (1966) *« L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud »*, Écrits, Paris, Éditions du Seuil, p. 521.

A la racine de l'enchaînement des signifiants substitués les uns aux autres, il y a - un autre signe représentant un autre signe et ce jusqu'à une racine mythique et insaisissable - ce qui s'évoque à travers les mots, un X inatteignable, de l'ordre du Réel.

"Le mot vient à la place de « quelque chose, qui sans le mot, n'adviendrait pas. »" Ainsi s'articulent le Réel et le Symbolique, le mot venant à la place de la Chose qui s'efface, lui donnant ek-sistence dans le symbolique.

Toutes les significations sont métaphoriques

La signification est donc intrinsèquement métaphorique. Lacan dit qu'il faudrait considérer "toutes les significations humaines comme ayant été à quelque moment métaphoriquement engendrées par des conjonctions signifiantes".

Ainsi la signification, comme la métaphore, s'appuie sur l'absence de signifiants occultés ; n'importe quel terme d'un énoncé prend sa valeur, par sa nature de signifiant, à partir de la structure signifiante elle-même dans sa dimension intrinsèquement négative, c'est-à-dire en référence à l'absence d'autres signifiants.

Clôture de la signification par la métaphore

Toute signification advient par la métaphore, qui a aussi semble-t-il fonction de lui donner consistance, en fixant quelque chose qui sinon se perd dans une fuite en avant métonymique. Car ce qui fait tenir le sens c'est la Chose, présente dans son absence, évoquée sans être dite, dont n'est désignée à travers les mots que la présence voilée : le Réel comme point de fuite structurel au symbolique.

Un signifiant pris dans une pluralité de réseaux

La place vide du sujet qui articule les signifiants, la tension signifiante entre ce qui est dit et ce qui ne l'est pas mais se devine entre les mots, tout ceci n'est possible que parce que, et Lacan le rappelle, "tout discours s'avère s'aligner sur plusieurs portées d'une partition". Le signifiant étant pris dans plusieurs réseaux qui le surdéterminent, captif d'associations à la fois sémantiques et de contiguïté phonologique, le discours est polyphonique, et s'entend sur plusieurs niveaux de sens (et de non-sens). L'équivoque qui en émane en fait le véhicule des formations de l'inconscient.

Non-sens et équivoque

Pour Lacan, la métaphore correspond au moment où le sens se produit dans le non-sens.

« C'est par la voie signifiante, c'est par la voie de l'équivoque, c'est par la voie de l'homophonie, c-a-d de la chose la plus non-sens qui soit, qu'il vient engendrer cette nuance de sens »[205]

Sujet, symptôme et métaphore

La métaphore, pour le sujet, a comme fonction de soutenir la métonymie de son désir. Dans l'articulation de la chaîne signifiante (métonymique, diachronique), quelque chose peut se dire de la jouissance/vérité du sujet sous la forme de la métaphore. La métaphore implique le sujet, puisqu'elle se fonde sur le refoulement d'un signifiant.

C'est ainsi que l'on peut également entendre le symptôme, formation de l'inconscient, comme constitué d'une structure métaphorique.

« Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, – métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, – la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre. »[206]

Une distinction entre signification et effet de sens

Un peu plus loin dans le séminaire[207], Lacan semble éprouver la nécessité de distinguer plusieurs modes sous lesquels la signification advient. Ces modes semblent se regrouper peu ou prou sous deux termes : l'"effet de sens" et la signification. L'effet de sens naît dans le non-sens, caractérisé par un passage par le sujet de la barre résistante à la signification entre s et S, avec effet de création poétique (un effet qui porte sur le sujet et sur l'Autre). Il se différencie de la signification, qui prend appui dans le rapport qu'elle noue avec un référent (réel), et qui fait sens de se structurer dans la syntaxe et de « se boucler » au point de capiton.

Syntaxe et non-sens

Dans la leçon introductive du séminaire « Problèmes cruciaux ... », Lacan s'interroge sur la question de la signification et du « non-sens », à partir d'un commentaire des Structures syntaxiques (1957) de Chomski. Lacan construit son argumentation à partir de l'énoncé créé par Chomski :

« Colorless green ideas sleep furiously

205 Lacan, J. (1998). *Le séminaire : 1957-1958 Les formations de l'inconscient* . Éditions du Seuil.

206 Lacan, J. (1957), *L'instance de la lettre dans l'inconscient,* Dans Ecrits: texte intégral. Nouv. éd. Points 5, 21. Paris: Éditions du Seuil, 1999.

207 Lacan, J. (1964). *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse (Séminaire XII)*. Inédit.

Furiously sleep ideas green colorless » [208]

Chomski s'intéresse à la syntaxe, à la structure de la phrase, c'est à dire ce qui concerne la jonction des éléments d'un énoncé. Lacan traduit par : l'articulation de la chaîne signifiante.

L'énoncé sur lequel il s'appuie « Colourless.. » intéresse Lacan en tant qu'il a été forgé pour distinguer le « grammatical » de la signification. Chomski pense avoir créé un énoncé qui est à fois grammaticalement correct et sans signification, en ce que « colourless contredit green, que les idées ne peuvent pas dormir, et qu'il apparaît plutôt problématique qu'on dorme furieusement ».

« Assurément, la signification s'éteint tout à fait là où il n'y a pas grammaire » lui concède Lacan, tout en mettant en cause l'absence de signification de « colourless green.. ». Il existe bien dans ces vers fabriqués pour l'occasion une signification qui serait à placer du côté d'un sens poétique, bien que la seule combinaison de signifiants contradictoires ne suffise pas pour créer l'étincelle poétique.

Lacan propose à partir de cela de distinguer « un certain nombre d'effets qui restent à qualifier ». Il distingue principalement la signification de ce qu'il nomme ici "effet de sens".

La signification

Syntaxe, signifiant pris dans la structure

La signification dépend de la syntaxe, autrement dit les différentes façons dont s'articulent les mots, qui vont engendrer des significations variables : « une belle femme » est différent de « une femme belle », etc. Ces jeux de combinaisons et la corrélation d'avec la signification produite sont qualifiés d'insaisissables par Lacan, car variant infiniment en fonction du contexte.

« Une chaîne signifiante engendre toujours - quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle soit grammaticale - une signification, et je dirai plus : n'importe laquelle ; »

Mais il semble qu'il faille articuler plusieurs signifiants, et les articuler selon une certaine syntaxe, pour qu'il y ait signification.

Articulation au Réel

Cette signification, si elle est « ouverte « , doit être néanmoins assurée. Qu'est-ce qui assure une signification ? C'est son rapport, nous dit Lacan, à un objet, un « référent ». Cet objet, ce n'est pas l'objet imaginaire du discours, ce dont on parle, ce quelque chose de partageable qui se situe du côté de l'échange entre le moi et le petit autre. Cet objet c'est

208 Chomsky, N. (1979). *Structures syntaxiques* Paris, Points Seuil,

l'inconscient. On est du côté ici d'une signification qui est assurée dans une attache, un ancrage au Réel, qui est le Réel de l'inconscient.

"Le rapport du signifiant au sujet en tant qu'il intéresse la fonction de la signification, passe par un référent. Le référent ça veut dire le réel".

C'est donc "par l'intermédiaire du rapport du signifiant au référent que nous voyons surgir le signifié." La signification fait donc circuit, détour par un référent, qui signe la place structurelle du Réel dans son lien au symbolique.

Lacan distingue **deux articulations possibles du signifiant au référent** :

• la dénotation, qui est "comparable à une correspondance qui se voudrait biunivoque, disons une marque, une marque au fer sur le référent" (affin au nom propre, fonction de « repräsantanz », de délégation, à l'état pur). La dénotation peut être assimilée à la fonction de S1, signifiant unaire, lié au trait distinctif.

• la connotation : c'est le type de lien au référent qu'on retrouve dans la définition d'un concept. La connotation concerne l'articulation du signifiant (syntaxe de la phrase, lien aux autres mots du dictionnaire : une valeur déterminée par la structure). La connotation est du côté du S2, signifiant binaire, articulé à la structure.

Effet de sens

Ce que Lacan tente de dégager dans cette séance, en le distinguant de la signification, c'est l'effet de sens, un sens nouveau, produit lors du franchissement par le sujet de la barre entre signifié et signifiant. L'effet de sens c'est ce qui intéresse Lacan dans la signification, en ce qu'elle concerne l'inconscient. C'est la signification en tant qu'elle est habitée par un sujet.

Cet effet de sens, il s'attache à le repérer dans la poésie. A la phrase démonstrative de Chomski « Colourless... », il oppose un vers de Racine, « « Songe, songe, Céphise à cette nuit cruelle qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle. » Bien que "Colourless..." ne soit pas dénuée de signification, contrairement à ce que semble postuler Chomski, Lacan la dit néanmoins atteinte d'"amusie" : elle ne sonne pas, est difficile à articuler, manque à la fois de musicalité et de potentiel à évoquer, à inspirer. A contrario, la valeur émouvante du vers de Racine réside selon lui, non dans la contiguïté de mots contradictoires, mais du côté de ce qu'on pourrait appeler la matérialité de la lettre :

"dans la répercussion d'abord, dans la répétition de ces quatre « s » sifflants qui sont soulignés au tableau, [Songe, songe, Céphise...], dans la répercussion de « Céphise » dans « fut » de la seconde ligne, à la répercussion du « t » quatre fois, du « n » de nuit deux fois, de la labiale primitive « f » promue dans sa valeur atténuée du « fut » et de « Céphise »,, dans ce « pour tout un peuple » qui harmonise, qui fait vibrer d'une certaine façon quelque chose qui assurément dans ces deux vers, est tout le sens, le sens poétique"

L'*effet de sens* se produit à l'endroit du franchissement de la barre séparant le Signifiant au signifié, autrement dit à l'endroit de la lettre, là où le son vient se joindre au sens. Rappelons que cette barre signe deux coupures : l'une qui dit que le signifiant ne correspond jamais à un signifié de façon bi-univoque ; l'autre, saussurienne, distingue deux ordres radicalement distincts en même temps qu'elle les rapproche.

Lacan situe l'effet de sens et la signification comme les deux faces opposées du signifié : l'*effet de sens* se produisant à l'endroit du non-sens, là où le sens est refusé. Il ne peut y avoir effet de sens que là où la signification n'est pas univoque, n'est pas évidente. Ce non-sens, pour Lacan, réside donc non pas dans la mise en contiguïté de deux signifiants contradictoires ("dormir furieusement"..), mais dans la lettre. Ainsi dans le vers de Racine, il met l'accent sur la sonorité du signifiant dans la genèse d'un sens poétique.

L'effet de sens, pour Lacan :

"ce n'est pas l'océan, la mer infinie de significations, *c'est ce qui se passe dans toute la mesure où elle nous révèle cette barrière du non-sens - ce qui ne veut pas dire sans signification - ce qui est la face de refus qu'offre le sens du côté du signifié.*"

Psychose et déliaison métaphorique

Dans le délire, il n'y a plus de métaphore.

« Cet envahissement du signifiant [dans le délire] qui va à se vider du signifié à mesure qu'il occupe plus de place - même quand les phrases peuvent avoir un sens, on n'y rencontre jamais rien qui ressemble à une métaphore. »[209]

Le discours délirant est caractérisé par une dé-métaphorisation. Le sujet ne produit plus de métaphores, de celles qui trouvent leur sens dans l'effet de surprise du signifiant, et dans la structure de substitution qui installe une tension créatrice entre énoncé et sujet de l'énonciation. Cette désertion de la métaphore dans le discours est corrélative de la perte de la signification pour le sujet.

Cette réduction de la fonction métaphorique se manifeste également par la déliaison des métaphores du langage courant, des expressions imagées et anodines dont on n'entend ordinairement plus le sens littéral. Le sujet qui commence à délirer en perçoit les lettres sans plus pouvoir accéder au sens. Prises dans leur concrétude d'image, ces expressions vont parfois revêtir dans leur dimension littérale une inquiétante épaisseur persécutrice (exemple du tourneur d'yeux[210]). Certains scénarios délirants vont ainsi se construire à partir d'un noyau constitué d'une métaphore prise au pied de la lettre.

Littéralité

209 Lacan, J. 2018). *Les psychoses.* Éditions Points.

210 Freud, S. (1915).L'inconscient dans *Métapsychologie*. Gallimard (1990)

Portons notre attention un instant sur la question de la littéralité. On peut trouver un double sens au mot littéral : il peut tout autant consister en une focalisation sur l'image acoustique alors décomposée en lettres (rébus), ou bien, sur un sens imagé qui devient réellement figuré (les yeux tournés). On retrouve ici les deux versions freudiennes du mot "pris comme une chose" par le processus primaire. Le sens propre, le sens premier ou encore sens commun, semble faire défaut, et la signification prend une autre voie : celle, habituellement voilée, des ponts langagiers de lalangue.

Ainsi dans le délire, il semble que le sens littéral soit au premier plan car le sens propre n'est plus opérant. Tandis que dans le jeu de mot ou le lapsus, c'est la concomitance de deux façons d'entendre qui réalise l'effet de sens, avec une tension par exemple entre ce que le sujet a voulu dire et ce qu'il s'entend dire, ce qui lui échappe.

La littéralité, réalise comme un aplanissement de la métaphore qui n'est plus portée sur un discours polyphonique : le sujet n'y est plus, en tant que position articulée mais vide. Son externalité devient radicale. Quand le rêveur n'est plus qu'un œil devant lequel se figurent les mots réduits à des images, le délirant devient l'objet des mots, réalisant dans le Réel du corps les lettres de la métaphore.

Le mot EST la Chose

Déliaison de la métaphore et perte du sens

La déliaison de la métaphore et la perte de la signification consécutive résonne avec ce que Freud peut dire du désinvestissement des représentations de choses dans la psychose.

« Si nous nous demandons ce qui confère à la formation de substitut schizophrénique et au symptôme son caractère déconcertant, c'est la prédominance de la relation de mot sur la relation de chose. Entre le fait d'exprimer un point noir et une éjaculation par le pénis, il n'existe qu'une bien mince ressemblance quant à la chose, et encore plus mince entre les innombrables pores peu profonds de la peau et le vagin ; mais, dans le premier cas, il y a deux fois quelque chose qui gicle et, pour le second, vaut mot à mot la formule cynique : un trou est un trou. C'est l'égalité dans l'expression langagière et non la ressemblance entre les choses désignées qui a prescrit le remplacement. Là où les deux – mots et choses – ne se recouvrent pas, la formation de substitut schizophrénique dévie par rapport à celle des névroses de transfert ».[211]

Ce que Freud semble dire, c'est qu'un sujet névrosé ne pourrait vraisemblablement pas prendre un pore de la peau pour un vagin, car il faudrait d'abord qu'il y trouve une analogie satisfaisante, ce qui semble peu probable pour Freud dans l'exemple précité. Pour ce sujet, l'image produite par l'analogie doit être compréhensible, et pour cela concéder au principe de réalité.

211 Freud, S. (1915).L'inconscient dans *Métapsychologie*. Gallimard (1990)

Ainsi les déplacements de sens au fil des associations de mots sont dans le discours du névrosé assujettis à certaines contraintes : nous pourrions dire autrement que leur sens doit être validé dans l'Autre. A contrario, pour le psychotique, la représentation de mot fonctionne en autonomie, radicalement déliée de la représentation de chose. La signification est perdue et le jeu du signifiant se dévide sans plus d'attache au sens, ou de référence à quelque chose de la réalité.

Démarcation structurelle entre Réel et Symbolique

Si pour le névrosé, un pore de la peau pourrait représenter un vagin, pour le psychotique, il est un vagin car “un trou est un trou”. Le patient évoqué par Freud a bel et bien des vagins sur le visage, que tout le monde peut voir. C'est en ceci que les mots, pour le psychotique, prennent cette dimension intrusive, persécutrice, terrifiante parfois : ils n’ont plus cette virtualité, cet aspect articulé qui permet une distance "sécurisante" entre le sujet et ses attributs.

Le mot « trou » ne vient plus représenter, symboliser quelque autre chose. Il n'y a plus la possibilité du semblant. La déliaison de la métaphore signifie qu’il n’y a plus de signifiant occulté, refoulé. Le pore de la peau *est* un vagin chez le patient psychotique de Freud, tandis que le pore de la peau pourrait, si ce signifiant vient à s'articuler dans un symptôme, représenter inconsciemment pour un névrosé un vagin, le signifiant « vagin » étant refoulé et la métaphore devenant le support de la fixation d’un symptôme.

Si le signifiant dans la psychose ne représente plus l'absence d'un autre signifiant, il devient un signe. La fonction du Réel dans la signification, en tant que référence à un "x" désigné mais demeurant opaque, n'est plus opérationnelle. Le mot dit la Chose, le mot est la Chose, avec une signification qui devient alors pleine, ineffable, ou bien vide, avec une perte de l'évidence, mais toujours hermétique, avec un effet de sidération sur le sujet. Le sens n’est plus fixé par la métaphore, autour d’un signifiant refoulé qui fait sa structure et sa « tenue ».

Les « ponts verbaux » qu’emprunte le processus primaire ne sont plus des passages permettant au discours de s’entendre sur « plusieurs portées », mais sont le véhicule métonymique des associations de mots du sujet délirant. L'inconscient est à ciel ouvert. Le signifiant devenant un signe, le sujet à son image n’est plus divisé (un sujet effet de la coupure entre signifiant et signifié). Le sujet n’est plus barré, il est fou.

Valeur différentielle du signe psychotique et de l'image autistique

Si le psychotique a affaire au signe, peut-on dire qu'il s'agit d'un signe de même nature que celui qui constitue l'Autre de synthèse de l'autiste ? L'image de Tammet est-elle assimilable à ce mot qui devient dans le délire, un signe qui entretient une dangereuse proximité avec la Chose ?

Dans le délire, la métaphore se délie. Or le refoulement au centre de la métaphore est aussi celui qui fait consister le langage et la possibilité du semblant, constituant un signifiant qui ne représente jamais qu'une absence (condition de la négativité du langage).

Le signifiant redevient alors un signe. Mais ce signe n'est pas, nous semble-t-il, à assimiler au S1, à la marque distinctive affiliée au nom propre. Le signe dans le délire n'est pas un signe qui indexe l'objet, qui à la façon de la marque, se suffit à lui-même, mais reste pris dans la structure articulée du signifiant (S2). Le signe psychotique affiche une proximité inquiétante d'avec la Chose, et il fait signe au sujet et à lui seul, tout chargé de la présence d'un Autre qui ne désire qu'à son endroit. Les mots l'assignent sans écart possible, sans articulation, des mots percutants qu'il ne peut mettre à distance, par exemple en se faisant représenter ailleurs, refoulant le signifiant et glissant sous un autre nom.

Nous reprendrons dans la suite de la thèse[212] cette question de la distinction entre le signe de l'autiste et du psychotique, qui semble être complexe. A ce stade de notre élaboration, nous pouvons déjà noter que l'image de Tammet, qui est certes collée à son objet, semble différer du signe psychotique par le rapport qu'elle entretient à son objet, et par la valeur de cet objet. En effet l'objet auquel à affaire Tammet n'est pas la Chose, il n'est pas du côté d'un Réel inquiétant. Et son image, réglée, motivée, s'ajuste à son référent plus qu'elle ne le dit.

Néologismes

En linguistique, le néologisme se définit d'être soit « de forme », avec l'invention d'un signifiant nouveau qui n'est pas dans le code, ou « de sens », c'est-à-dire résultant d'un nouvel usage sémantique d'un signifiant déjà existant.

Le néologisme peut être créé de toutes pièces, mais il est plus couramment formé par un procédé morphologique (par la dérivation, la composition ou l'analogie). C'est on peut le penser, une composition (motivée, et donc déterminée), et en tant que telle analysable.

Néologismes psychotiques

Ritournelles et "mots-clés" : les deux pôles d'une carence de la signification

Dans le séminaire *Psychoses*, Lacan s'intéresse aux néologismes du psychotique, prenant appui à la suite de Freud sur l'analyse de la "langue fondamentale" de Schreber[213].

Schreber distingue des mots ordinaires les "mots-clés" de sa langue fondamentale «des mots originaux, des mots pleins » selon Lacan, bien différents des autres mots qu'il emploie.

Si ordinairement, explique Lacan, dans le langage la signification renvoie toujours à une autre signification, « dans le langage délirant, ces mots [néologismes] qui vous arrêtent ont

212 Voir le chapitre "Entre l'image et le signifiant"

213 Schreber, D. P. (1975). *Mémoires d'un névropathe*. Seuil.

ceci toujours de spécial, qu'ils ne s'épuisent jamais dans le renvoi à une autre signification, leur signification si je puis dire, a pour propriété de renvoyer essentiellement à La signification ».

« Le malade souligne bien lui-même : ce qui fait que le mot en quelque sorte ne peut vraiment pas être défini, le mot porte en lui-même poids, ce qui fait qu'avant d'être réductible à une autre signification, il signifie en lui-même quelque chose justement d'ineffable, il est signification qui renvoie avant tout à la signification en tant que telle. »

Lacan identifie deux pôles dans cette perturbation de la signification, révélés par le texte de Schreber :

- Une forme pleine, celle du néologisme qui est du côté de l'intuition délirante, prend un caractère comblant pour le sujet. « Là le mot, quel qu'il soit, quelque forme qu'il prenne, rend bien ce caractère de désigner l'usage du même terme. Le mot comme nous nous en servons, avec sa pleine emphase, le mot de l'énigme, le mot du mystère, c'est l'âme de la situation... »

- Une forme vide, celle de la ritournelle, une signification qui ne renvoie plus à rien, une formule qui se répète, se serine dans le vide, avec un caractère stéréotypé.

Pour Lacan, cet arrêt de la signification, dans ses deux formes, caractérise le délire. «C'est une sorte de plomb dans le filet, dans le réseau du discours du sujet, qui est la caractéristique structurale à quoi déjà, dès l'abord clinique, nous reconnaissons qu'il y a là quelque chose qui donne à son discours le caractère, la signature du délire. »

La fonction du néologisme

Dans les prémisses du délire, le sujet est confronté à une signification manquante (perplexité du phénomène élémentaire). Le néologisme, comme le délire, a pour fonction de réparer la signification manquante, le trou produit par la déliaison signifiante. Il vient répondre à ce qui rend le sujet perplexe, en fixant la dérive signifiante.

Le néologisme psychotique peut avoir un sens, être expliqué par le sujet (néologisme dit "actif" par Maleval[214]) ou bien constituer un terme hors sens, qui a valeur d'évidence, sa signification étant supposée dans l'Autre (tout le monde sait ce que ça veut dire). Dans les deux cas, sa signification prend une tournure singulière dans sa capacité à stabiliser le sens.

Ce mot dit « tout », fixe la pensée. On peut penser que par cette formation, comme dans le délire, quelque chose vient tenter de s'articuler, de se tisser autour du signifiant manquant. Ces signifiants viennent contenir quelque chose du trou de la signification manquante (due à la forclusion du nom du père dans la psychose).

214 Maleval, J.-C. (2000). *La forclusion du Nom-du-Père : Le concept et sa clinique*. Seuil.p. 182.

Autisme versus psychose

Signe autistique ou signe psychotique

Tammet crée ses signes… ou en fait de prudents emprunts à l'Autre : d'étrangers, ils deviennent alors des « amis ». Ces signes ne proviennent pas d'un Autre persécuteur, et ne viennent pas l'assigner, le désigner sans possibilité de s'en jouer, ou de fantasmer le désir qui les anime. Les mots de Tammet sont constitués dans un Autre du langage maîtrisé. Ce sont des signes motivés, soumis à des règles précises, une grammaire qui permet d'expliciter leur construction et leur usage. Il s'agit donc d'un Autre bien réglé dont il doit maîtriser la règle, ou bien d'un Autre créé de toutes pièces.

La signification pour Tammet

Les mots d'anglais ne font initialement pas sens pour Tammet pour deux raisons corrélatives :

Les mots de l'autre ne résonnent pas pour lui, car ce ne sont pas ses signes, ils ne sont pas en prise avec sa jouissance. Cette perspective permet d"appréhender l'écholalie dans l'autisme comme tentative de créer artificiellement un écho avec les mots de l'Autre : l'écho étant toujours à la fois familier et autre (témoin d'une altérité intime, extériorité interne creusée dans le sujet : le lieu de l'Autre...).

Les signes de Tammet ne sont pas pourvus de la structure signifiante. Ceci est particulièrement évident dans sa difficulté à saisir les mots abstraits, mais également dans les ressorts d'une signification qui n'émerge pas des effets du signifiant que sont la métonymie et la métaphore. A la place, Tammet use de procédés qui lui permettent d'animer les mots.

Il s'agit de faire des signifiants de l'Autre des signes de sa jouissance, qui font écho dans le corps, tout en protégeant l'intégrité de sa langue de nombres. La puissance d'évocation d'un mot, chez Tammet, passe par l'image qu'il peut s'en faire. Tammet traduit les mots en images en s'appuyant sur leur forme écrite : la lettre est une lettre « dessinée », imaginarisée. Les mots écrits font ainsi impression pour lui, et l'écriture, qu'il considère comme une forme de traduction, a une fonction subjective essentielle.

Nous verrons ainsi dans le chapitre suivant quel recours aux langues étrangères et à la traduction réalise Tammet. Faire appel à une langue elle-même étrangère semble avoir comme fonction de le rendre "normalement" étranger aux mots, et il paraît ainsi investir les mots de cette langue différemment. De plus, la traduction est le procédé qui lui permet d'accéder à un sens : faire appel à d'autres mots dans d'autres langues va lui fournir de nouvelles images, images sur lesquelles il s'appuie pour enrichir le sens (par un jeu d'addition de sens et de mise en lien analogique des images).

Ainsi, Tammet travaille, en créant de nouveaux mots ou en mettant en contiguïté des mots qui ne le sont habituellement pas, à "établir d'autres liens entre les choses", et ainsi, créer de nouvelles idées[215]. C'est la mise en relation des images qui produit le sens, en premier lieu la mise en lien de l'image du mot et de l'image de ce qu'il désigne : "En associant les différentes couleurs et émotions de chaque mot et de chaque signification, les mots prennent vie."[216]

Lien métonymique versus déliaison métaphorique

C'est donc en construisant des liens métonymiques entre les mots, par divers procédés, de la création de néologismes à la traduction, que Tammet travaille à donner du sens aux mots. Dans la psychose, il semble que le néologisme réponde à une problématique bien différente, qui est la déliaison de la métaphore et un déplacement métonymique sans point d'arrêt, constituant le délire et la perte de signification qui lui est associée. Tandis que le néologisme psychotique a pour objet de fixer le sens, celui de Tammet a pour fonction de le créer.

215 Tammet, D. (2007). *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes. p221
216 Ibidem P26

Chapitre 4 - Traduction, écriture et langues étrangères

Introduction

Tammet a le goût des voyages et des langues, attraits auxquels participe le sentiment contradictoire de se sentir moins étranger en terre étrangère. Sa langue de naissance, l'anglais, reste imprégnée de son enfance solitaire et douloureuse. De cette rencontre primordiale avec cette langue, teintée d'une ambiance de "refus", de "non-acceptation", subsiste une trace qui donne à cette langue un statut particulier, bien qu'il ne la qualifie pas de langue maternelle. Cette langue-là est chargée de quelque chose de spécifique, et nous proposons dans ce chapitre d'explorer cette dimension, ainsi que la fonction qu'occupent la traduction et l'écriture chez Tammet pour "trouver sa voix".

Pour donner un peu de perspective à cette question, nous passerons par la lecture d'un autre "étudiant en langue", Louis Wolfson, qui décrit dans son ouvrage *Le schizo et les langues*[217] un procédé de traduction singulier qui lui permet de mettre à distance sa langue maternelle. Il s'agira en dialectisant ces deux auteurs de réfléchir à ce qui rapproche et distingue leurs procédés, et l'usage qu'ils réalisent des langues étrangères convoquées chez chacun dans un certain "pot pourri" pour reprendre l'expression de L. Wolfson.

Nous évoquerons également le lien que Tammet entretient à l'œuvre de l'australien Les Murray, un poète qui aime à mêler à ses poésies des mots de langues diverses. Tammet investit Murray, également diagnostiqué Asperger[218], comme un alter ego, un double sur lequel il s'est appuyé pour s'engager lui-même dans l'écriture.

Ce dont est chargée la langue maternelle

Si pour Tammet, écrire est équivalent à un acte de traduction, et lui permet de trouver une voix, Louis Wolfson, « étudiant en langues schizophrénique » comme il se nomme lui-même, invente avec l'usage des langues étrangères une façon très personnelle d'échapper à sa langue maternelle (l'anglais américain). Il témoigne dans son livre de son procédé, qui consiste en une traduction simultanée en plusieurs langues, de ce qu'il ne peut éviter de lire ou d'entendre en anglais.

217 Wolfson, L. (1970). *Le schizo et les langues*. Gallimard.

218 Wroe, N. (s. d.). *A life in writing : Les Murray*. https://www.theguardian.com/books/2010/nov/22/les-murray-poet-life-profile

Les ouvrages de Tammet et Wolfson sont œuvres d'écriture, mais n'ont sans doute pas la même fonction, le même statut pour ces deux auteurs. Nous nous intéresserons en particulier ici à la façon dont ils utilisent les langues étrangères, et à la problématique à laquelle chaque procédé semble répondre. Tous deux témoignent d'un rapport singulier aux langues. Tammet témoigne dans sa langue maternelle, tout en expliquant combien l'écriture elle-même consiste pour lui en un acte de traduction, de ses nombres intimes vers l'anglais. Les mots qu'il va chercher dans d'autres langues sont soigneusement séparés du corps du texte, et pris comme illustrations de ses procédés. Wolfson, pour sa part, écrit en français, à l'abri de sa langue maternelle, et chez lui la transformation de la langue touche le texte même. Il souhaite par exemple appliquer sa réforme orthographique du français à son livre, ce que son premier éditeur lui refusera dans un souci de lisibilité[219].

Wolfson

Louis Wolfson publie *Le Schizo et les langues* en 1970, (chez Gallimard, publié par J.-B.,Pontalis après 7 ans de corrections et de négociations entre Wolfson et son éditeur). C'est un livre autobiographique qu'il écrit directement en français. Dans ce livre, il décrit les façons dont il use pour se défendre de l'anglais, sa langue maternelle, qui lui est insupportable à entendre et à lire. Wolfson habite qui alors avec sa mère et son beau-père à New York, écrit son livre en français.

A l'origine de sa méthode, l'étude des langues étrangères (le français, le russe, l'allemand et l'hébreu), qu'il utilise à travers un procédé original de traduction simultanée plurilingue, et qui a la particularité :

- de morceler le texte, et les mots

- chaque fragment étant traduit (en une langue différente) de façon à conserver une similarité phonologique (et sémantique) avec le mot d'origine.

Louis Wolfson, à la suite de la publication de Le Schizo et les Langues, publiera un second livre ("Ma Mère musicienne est morte…", 1984[220]), et réalisera des remaniements de son premier ouvrage.

Deleuze, qui préface Le Schizo et les langues, questionne la fonction de cette œuvre pour Wolfson. Pour lui, « il s'agit pour l'auteur, moins de raconter ce qu'il éprouve et pense, que de dire exactement ce qu'il fait ». Ce livre constituerait en ce sens « un protocole d'activité ou d'occupation » plutôt que « l'exposé d'un délire ou l'expression d'affects ». Le Schizo et les langues serait ainsi à la fois une autobiographie, un témoignage et en quelque sorte, un « faire savoir ».

219 Pontalis, J.-B. (Éd.). (2009). *Dossier Wolfson, ou, L'affaire du Schizo et les langues*. Gallimard

220 Wolfson, L. (2012). *Ma mère, musicienne, est morte de maladie maligne mardi à minuit au milieu du mois de mai 1977 au mouroir Memorial à Manhattan*. Attila.

Le procédé

Le travail d'étudiant en langues de Wolfson consiste à se "mettre en sûreté de la langue maternelle", en lui appliquant une sorte de « désossement ». Il s'agit de « démembrer les mots mentionnés, d'en débarrasser, d'en balayer sa connaissance, de les « détruire » en les convertissant aussi vite que possible, instantanément en vocables étrangers »[221]

A l'origine, « un désir peut-être vague, sinon subconscient et refoulé, de ne pas devoir sentir la langue naturelle comme la sentent les autres, mais par contre de pouvoir la sentir bien différemment, comme quelque chose de plus, comme exotique, comme un mélange, un pot-pourri de divers idiomes ».

Wolfson propose également un « perfectionnement » orthographique de la langue française, une écriture réformée qui consiste en une orthographe phonétisée. Ceci est réalisé en parallèle de la description de son procédé de traduction simultanée qui lui permet de se mettre « en sûreté » de sa langue maternelle »

Ce procédé s'appuie sur l'étude des langues, cet apprentissage lui permettant de pouvoir échapper à la langue maternelle. « Il tâchait systématiquement de ne pas écouter sa langue maternelle », mais comme c'est quasiment impossible dans un pays où tous parlent anglais « il essayait de développer des moyens d'en convertir les mots presque instantanément (spécialement certains qu'il trouvait très ennuyants) en des mots étrangers chaque fois après que ceux-là pénétreraient à sa conscience en dépit de ses efforts de ne pas les percevoir. Cela pour qu'il pût imaginer en quelque sorte qu'on ne lui parlât pas cette maudite langue, sa langue maternelle, l'anglais. En effet il nourrissait des réactions parfois aiguës qui le lui faisaient même douloureux que de l'écouter sans qu'il pût vite en convertir les vocables en des mots pour lui étrangers ou en détruire en esprit d'une manière constructive, pour ainsi dire, les vocables qu'il venait d'écouter de cette sacrée langue, l'anglais ! »

Pour Wolfson, il s'agit donc d'"anéantir" les mots de sa langue maternelle en désagrégeant la phrase, tout en effectuant une traduction qui conserve à la fois le sens des mots pris un à un, et une similarité phonologique globale avec la locution originelle.

Par exemple, la phrase "*don't trip over the wire*" (ne te prend pas les pieds dans le fil), va être transformée de la manière qui suit :

Don't (négation) est remplacé par l'allemand "tu'nicht"

trip (trébucher) devient "tréb", les premières lettres du mot correspondant en français

over (sur) est traduit par "über" (en allemand)

the (le) devient l'hébreu "èth hé"

221 Wolfson, L. (1970). *Le schizo et les langues*. Gallimard.

wire (fil) enfin est "zwirn" (fil), dont on perçoit la ressemblance avec wire également du côté de la lettre

La phrase entière se transformant en *"Tu'nicht tréb über èth hé zwirn*".

Les procédés qu'il met en place pour ne pas entendre sa langue sont également : placer ses doigts dans les oreilles, tout en lisant un livre français ou allemand, ou bien « faire sa petite mais puissante radio à transistors jouer haut et fort ».

Enfant, il décrit également sa difficulté avec le langage, faisant état d'une « lutte », « qu'il avait eu pour bien apprendre sa langue maternelle »[222], difficulté répétée lors de l'apprentissage de la lecture, « ayant trouvé celle-ci difficile à comprendre, sans intérêt, ni importance », et peinant à se concentrer de façon continue. « En un mot il n'avait pas aimé lire et sans doute parce qu'il ne l'avait guère pu. »

La langue de la mère

La langue maternelle est pour Wolfson très littéralement la langue de la mère, dont la voix et la présence, décrites comme importunes, infiltrent les mots. « Elle parlait, du moins pour la plupart, d'une voix très haute et très aiguë, bien qu'elle pût vraiment chuchoter au téléphone quand elle voulait clandestinement arranger l'admission de son fils en hôpital psychiatrique, c'est-à-dire à son insu. »

Il se protège de la voix de sa mère, décrite comme bruyante, incontournable, intrusive « il trouvait la présence de maman tellement embêtante ». Il déplore son « approche tapageuse »[223], ou bien, lorsqu'elle veut entrer dans sa chambre, sa façon de lui parler « après s'être approchée à pas de loup, elle entrait en éclair et tonnerre » pour lui parler avant qu'il n'ait le temps de se boucher les oreilles. Dans la tonalité de sa voix il ne peut s'empêcher d'entendre un « ton de mauvaise volonté », "le désir de lui nuire, d'avoir triomphé sur lui". Il note que l'anglais de sa mère est moins vexatoire lorsqu'il l'entend sans qu'elle en ait connaissance. Dans "Ma mère musicienne est morte", où le ton est plus apaisé, moins persécuté à l'endroit de sa mère, il décrit comment celle-ci, lorsqu'elle veut être entendue de lui, s'adresse à son fils en yiddish.

Nous voyons ici que la langue maternelle, pour Wolfson, est toute chargée du désir inquiétant de l'Autre. Ce désir, pour Lacan, est porté de façon privilégiée par la voix "Si le désir du sujet se fonde comme désir de l'Autre, ce désir comme tel se manifeste au niveau de la voix". La voix, en tant que ce qui porte la présence du sujet dans son dire, ne concerne pas la dimension sonore; au contraire c'est cette sonorité qui doit être perdue.

Tammet est confronté semble-t-il à un brouillage de la voix, une déconnexion involontaire, précise-t-il, un "problème de fréquence". On pourrait faire l'hypothèse, suivant la

222 Ibidem, p34
223 Ibidem, p44

proposition de Catão et Vivès (2012)[224] qu'il n'accède qu'au son de la voix, une voix qui demeure alors confondue avec le bruit. Tammet serait alors pris dans une impossibilité à assourdir la voix de l'Autre, ce qui serait un préalable à la possibilité de l'écouter, tandis que pour Wolfson, la voix est trop présente, envahissante, non réglée.

Wolfson et Tammet

La langue “maternelle” : Wolfson et Tammet

Si pour Wolfson, on peut entendre la présence de la mère dans la langue anglaise sans risquer de s’y tromper, la question chez Tammet est plus hasardeuse. Si l’on veut effectuer un parallèle, on pourrait dire néanmoins que tout à la fois son rapport à la langue et son rapport à sa mère semblent s’inscrire du côté de l’incompréhension, une incompréhension qui tourne plus tard à la fascination. Dans "L'éternité dans une heure", il consacre tout un chapitre[225] à sa mère. Celle-ci est décrite comme une "présence énigmatique" à ses côtés. Toute sa vie, il a essayé de la comprendre, d'en "élaborer un modèle prédictif", sans succès. "Son comportement m'échappe; il dépasse mes capacités d'entendement. J'ai beau essayer, je n'y arrive pas." Sans cesse, il compare ce qu'il a imaginé, la "mère imaginaire" ou idéale, et la véritable. Il se surprend à être soulagé de ne pas pouvoir anticiper ses réactions, ses décisions. Lorsqu'il y parvient, c'est un sentiment d’écœurement, et de “déjà-vu” qui le saisit. On peut souligner qu’il ne fait nulle part mention de la question d'un désir chez elle qui viendrait soutenir cette énigme. Ce qui fait la différence entre le comportement de la mère qu'il imagine, et ce que fait la mère véritable, réside pour lui dans "le rôle immense et libérateur que joue le hasard dans toutes les affaires humaines".

Des mots qui envahissent ou des images familières

Pour Wolfson, nous pourrions dire que la traduction est une manière de se défendre du parasitage du langage, qui s'incarne dans la langue maternelle, langue intrusive et obsédante dont il lui faut se protéger. Il est littéralement traversé, pénétré par les mots anglais, qui se répètent en lui continuellement dans un écho envahissant. C'est à cet endroit que le procédé agit, le « pot pourri » exotique détoxifiant la langue, la rendant moins nocive. Wolfson acquiert via son procédé une relative maîtrise sur le caractère potentiellement dangereux de la langue.

Une langue, qui, selon Lacan, est un parasite dans l'homme, ce qui est manifeste dans la psychose.

« Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles, dont nous dépendons, nous sont en quelque sorte imposées? C’est bien en quoi ce qu’on appelle un malade va quelque fois plus loin que ce qu’on appelle un homme normal. La question est de savoir

224 Catão, I., & Vivès, J.-M. (2012). A propos du choix du sujet autiste : Voix et autisme: Pour une prise en compte de la dynamique invocante dans la psychothérapie des patients autistes. *Psychothérapies*, *32*(4), 231

225 Tammet, D. (2011). Chapitre "La mère idéale" dans *Embrasser le ciel immense : Le cerveau des génies : témoignage*. P212

pourquoi est-ce qu'un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite (…) un placage (…) la forme de cancer dont l'être humain est affligé.[226]"

Si les mots sont vécus pour Wolfson comme des importuns, agissant directement dans son esprit, et contre sa volonté, possédant un désir de lui nuire, dans la pensée de Tammet il semble difficile de percevoir une telle dimension persécutante. Et ce pour la bonne raison qu'il pense en images. Ce sont des images qui entretiennent avec le sujet une relation de rassurante intimité, contrairement aux signifiants de l'Autre, qui viennent toujours un peu d'ailleurs.

Tammet écrivain

L'appui sur un double écrivain

« D'aussi loin que je me souvienne, les mots ont toujours été pour moi des nœuds de beauté et de mystère. Mais c'est l'œuvre de Murray qui servit de levain à mes propres ambitions littéraires. »

L'appui sur Les Murray permet à Tammet de s'autoriser à user des mots alors même qu'il se sent étranger au langage. Il s'agit d'être légitime à une certaine place qui permet de dire, une position qui correspond à une énonciation particulière et qui reste à définir. On ne peut d'ailleurs pas se risquer à confondre, dans une collusion trop rapide favorisée par cette relation en miroir dont Tammet investit Murray, la voix du poète dans le cas de L. Murray, ou la voix trouvée par Tammet dans l'écriture, qui lui est sans doute singulière. L'écrit occupe vraisemblablement une place centrale dans la particularité de cette énonciation. "L'anglais a fait de moi un étranger, mais aussi un écrivain", nous dit Tammet. Exilé du langage, il se réfugie dans la lettre. En devenant un écrivain, livre après livre, il se construit en se construisant un lexique. Il s'invente une voix, et effectue ce qu'on pourrait appeler un retour en pays étranger.

Tammet évoque la transformation subjective que lui permet l'écriture et la publication. Ouvrage après ouvrage, son style évolue, et il s'autorise à investir d'autres genres. Après un premier récit où il témoigne de son rapport au monde, il publie divers ouvrages qu'on pourrait qualifier "d'essais autobiographiques", où l'auteur se penche sur un sujet qui le concerne de près (les nombres, les langues, la spiritualité, etc.) en parlant à la première personne et en y mêlant des éléments de sa propre vie. Après l'écriture de *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter* il se lance dans l'écriture d'un roman, il traduit Les Murray, puis publie un recueil de ses propres poèmes. Son dernier ouvrage, où il parle de sa foi, est écrit en français.

L'anglais est sans doute pour Tammet la langue où la scission entre jouissance et langage est à la fois la plus nécessaire et la plus douloureuse. C'est la langue de la prime enfance, celle qui garde la trace d'une rencontre primordiale avec l'Autre.

226 Lacan J., (1976) *Le Séminaire Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, leçon du 17.02.1976.

Dans la langue étrangère, les mots prennent pour Tammet une autre valeur, du fait peut-être de leur accroche un peu différente à l'Autre. La coupure entre jouissance et langage, douloureuse et énigmatique dans l'anglais, devient créative. Les mots, de confus deviennent des "nœuds de beauté et de mystère", leur altérité les rend attirants, objets énigmatiques dont Tammet tombe amoureux.

La langue étrangère est utilisée ainsi par Tammet sans doute un peu de la façon dont il passe par l'écrit, puisque pour lui, écrire, c'est traduire. L'écrit comme la langue étrangère permet d'user de signes qu'il peut investir car coupés d'une présence trop directe de l'Autre et de son désir.

Exilé dans sa propre langue

L'anglais de tout un chacun n'est pas l'anglais de Tammet. La façon dont il l'emploie, dans de longues phrases "prudentes et exagérément formelles", ou encore "obliques, verbeuses, allusives", n'est pas comprise. S'il parle dans sa langue inventée, afin d'exprimer exactement quelque chose de lui-même, d'une expérience intime, on lui fait le reproche de "parler de drôle de manière".

Tammet exprime à sa manière autistique une tension entre intime et universel qui traverse toute l'expérience du sujet au langage. Mais la coupure entre sa langue intime et les mots des autres est chez lui radicale. Il y a impossibilité pour lui d'articuler des signifiants en prise avec sa jouissance aux mots des autres. S'il se sert des signifiants de l'Autre, c'est de façon à s'assurer de ne pas être trop compris. S'il use de signifiants en prise avec sa jouissance, alors ils sont hermétiques à l'autre. Il rêve d'"une langue bien à lui".

Si l'on fait l'hypothèse d'une absence de division subjective chez Tammet, il faut considérer le fait que les mots sont pour lui non des signifiants, articulés et teintés d'altérité, mais des signes directs de sa jouissance; les perdre en les livrant à l'Autre constitue sans doute le terrible et éprouvant arrachement qu'évoque Williams lorsqu'elle fait le récit de ses tentatives de parler authentiquement (c'est-à-dire sans en passer par un de ses doubles[227]).

Tammet semble dans l'écriture et à travers son travail sur les langues, avoir trouvé des façons ingénieuses de contourner la difficulté, à travers un certain circuit qui permet d'éviter une prise trop directe de sa jouissance dans les mots de l'Autre.

227 Williams, D. (1999b). Si on me touche je n'existe plus. J'ai lu.

Accents, langues perdues et mots nouveaux

Un étranger en pays étranger

Lorsqu'il part en Lituanie à 19 ans comme volontaire pour aller enseigner l'anglais, Tammet qui n'a jusqu'à présent qu'étudié le français et l'allemand à l'école, et découvert quelques mots de finnois à travers l'imagier d'une petite voisine, est immergé pour la première fois en langue étrangère. Il parle de la perte de ces repères qui sont si importants pour lui, de la nouveauté totale, et de son angoisse à être pour la première fois de sa vie, si loin de chez lui.[228] Mais il témoigne surtout d'une grande jubilation, liée en partie à la rencontre avec la langue.

Les accents

Tammet évoque souvent la pluralité des accents d'une langue, ce qui est particulièrement vrai avec la langue anglaise. Il découvre cette idée avec la rencontre de Frau Corkhill, son professeur d'allemand au lycée à qui il rend hommage, qui le prend sous son aile et lui donne des cours de conversation. Elle "parlait un anglais unique, avec un accent moitié allemand, moitié *geordie »* (provenant d'une région du nord de l'Angleterre). "Avec Frau Corkhill, écrit-il, je compris combien d'anglais différents pouvaient exister. Le sien, le mien : deux parmi une multitude[229]".

Cette découverte semble lui permettre d'investir pour lui-même la langue anglaise, dans ces cours particuliers d'allemand qui se transforment en leçons pratiques sur l'art de converser, et où les passages d'une langue à l'autre sont fréquents. Tammet y apprend en réalité les règles de l'échange avec autrui, lui qui découvre à l'occasion de ses premiers émois amoureux le sentiment du "sept cent cinquante-sept [...] : un sentiment aigu, né d'un désir intense de communiquer, contrebalancé par une incapacité proportionnelle à le faire, pour lequel ni l'anglais ni le français n'ont d'équivalent précis".[230]

Cette question de l'accent semble contenir la possibilité pour Tammet d'appréhender la langue comme une multiplicité, une addition de singularités qui lui permet de s'y inscrire comme une voix distincte, parmi les autres.

Ce que c'est que d'être humain

Dans son intérêt pour les langues réside également la possibilité de se familiariser au travers d'elles à différentes cultures, et au-delà, d'apprivoiser prudemment l'autre, en gardant toute la distance que cette entreprise risquée nécessite. "Les langues m'ont aidé à

228 Ibidem

229 Tammet, D. (2017). *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter : Daniel Tammet ; traduit de l'anglais par Samuel Sfez* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes. P20

230 Ibidem P19

comprendre, jour après jour, ce qui signifie être humain - les points de vue spécifiques, les idées subtiles et les sensibilités émotionnelles qui caractérisent chaque pays"[231]. Dans les langues, comme dans les livres, se loge "la multitude d'accents de l'expérience humaine" dont l'étude permet à Tammet d'éprouver la pluralité dans laquelle sa singularité peut prendre place[232].

Nous sommes ce que nous disons

Après la publication de son premier livre, Tammet décide de s'inscrire à l'université pour entamer les études supérieures qu'il n'a jamais encore pu entreprendre. Il choisit d'étudier la sociolinguistique, et plus précisément les travaux de Shirley Brice Heath, qui travaille sur le développement du langage et l'alphabétisation des enfants, notamment en fonction de leur culture et de leur classe sociale. Celle-ci défend que chaque milieu produit sa propre richesse linguistique, et que l'idée que les plus démunis manquent de mots est un cliché erroné. Tammet s'intéresse également à la création des dictionnaires[233], et des tentatives par les institutions de normaliser la langue. Reprenant les mots de la lexicographe Erin McKean, il soutient l'idée[234] que tout mot utilisé par un locuteur est valable, à partir du moment où "il fonctionne" : "le seul critère éditorial de McKean est de savoir si tel ou tel mot est "bien ajusté", si sa forme correspond suffisamment à l'intention du locuteur (ou de l'écrivain)".

Tammet défend une langue vivante, traversée par sa culture et reflet d'une époque, en mouvement et perméable aux autres langues[235]. "Chaque minute de chaque heure de chaque jour, quelqu'un dans le monde anglophone produit une nouvelle combinaison de sons, de lettres et de sens à l'intention d'un auditeur (ou d'un lecteur), qui la comprend". C'est toujours de l'anglais, "un peu distordu, étiré, renouvelé". "Les mots - mais aussi ce que nous entendons par les mots, changent sans cesse"[236].

Il prend la défense de la création du locuteur vis-à-vis des mots usés, des usages conventionnels, ou imposés par des enjeux politiques ou idéologiques. Il s'insurge contre les "novlangues" vidées de leur capacité parlante[237]. La question de l'arbitraire du signe est au cœur de sa recherche à l'endroit des langues. Si la langue court le risque d'être utilisée comme un instrument du pouvoir[238], se faisant le vecteur d'un assujettissement du locuteur, les

231 Tammet, D. (2011). *Embrasser le ciel immense : Le cerveau des génies : témoignage*. Les Arènes

232 Tammet, D. (2017). *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes. P16

233 Ibidem, dans « Un anglais à l'académie française », Tammet raconte sa rencontre avec l'académicien sir Michael Edwards qui parle de son « coup de foudre » pour le français, et de l'élaboration du dictionnaire de l'académie.

234 Ibidem, Chapitre « Nous sommes ce que nous disons » (P57)

235 Ibidem, Dans le chapitre « Je m'appelle « Blaer » » (P141).Tammet évoque le conservatisme linguistique, avec l'histoire du purisme en Islande et la recherche utopique d' « un islandais inaltéré par des mots, des sons ou des lettres venus de l'étranger », idéal dont il démontre le caractère absurde et chimérique.

236 Ibidem, Chapitre « Nous sommes ce que nous disons », P59

237 Thomas, M.-C. (2012). *L'autisme et les langues*. L'Harmattan.

"parlêtres" qu'il décrit sont des résistants, les défenseurs d'une certaine liberté du sujet à créer ses signes.

L'espéranto

Tammet consacre tout un chapitre de son livre à l'espéranto. Langue pensée pour permettre à des personnes de langues maternelles différentes de communiquer, elle vise à "établir un pont neutre entre différentes cultures[239]". C'est une langue faite pour la communication : construite à partir d'assemblage de mots, de préfixes et d'affixes provenant de diverses langues indo-européennes, réglée par une grammaire stable et sans exceptions, elle est conçue pour être facilement apprise, et de nombreuses locutions peuvent de fait être intuitivement comprises. C'est une langue véhiculaire, inventée par surcroît , dont on peut se demander si elle constitue vraiment une langue maternelle pour personne.

C'est précisément l'interrogation de Tammet : y a-t-il transmission de cette langue à des enfants élevés par des parents espérantistes ? L'espéranto pose de nombreuses questions qui résonnent avec son rapport au langage. Une langue peut-elle être sans lalangue ? Une langue synthétique peut-elle être vivante? Si elle est parlée, peut-elle être parlante ?

Les Murray, l'alter ego

Tammet s'appuie sur celui qu'il investit comme un alter ego, un double écrivain, qui lui « donne du souffle », et à partir duquel il peut s'autoriser à faire porter sa voix à l'écrit. Le sentiment d'une parenté avec ce poète, à un moment où Tammet ignore l'autisme de Murray, lui apporte un soutien essentiel. « Cette intuition suffit pour restaurer la confiance en ma propre voix, pour la nourrir et la faire grandir. Ma voix finit par atteindre la taille d'un livre : des Mémoires sur mon enfance si particulière. »

« Sans la poésie de Murray, rapporte Tammet, je ne serais peut-être jamais devenu écrivain. A cette époque, jeune adulte, leur étrangeté me rassurait. Je m'y reconnaissais ». La rencontre de Tammet avec Murray, c'est également la possibilité de se reconnaître dans un certain style d'écriture, et à travers ce style, d'investir l'anglais comme sien. Tammet peut à partir de la lecture de Murray considérer son propre « accent », sa propre façon d'utiliser l'anglais, comme une façon acceptable, valable, parmi d'autres.

« A Londres, mon anglais n'avait jamais été celui de mes parents, de mes frères et sœurs ni de mes camarades de classe ; mes phrases – obliques, verbeuses, allusives – m'avaient valu des moqueries, et ces moqueries avaient ratatiné ma voix. Celle de Murray, elle, s'étalait ; elle exhibait l'aisance chèrement acquise avec laquelle ses mots se comportaient. »

238 Tammet, D. (2017). L'homme qui était vendredi dans *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes. Sur l'usage de la langue kikuyu par l'écrivain Ngugi wa thiong'o

239 Espéranto. (10 septembre 2021). *Wikipédia, l'encyclopédie libre*. Page consultée le 19:47, septembre 10, 2021 à partir de http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Esp%C3%A9ranto&oldid=186224319.

Nous nous attacherons ici non à l'analyse de l'œuvre de Murray elle-même mais plutôt au regard que porte sur elle Tammet. A cet auteur, il consacre un chapitre dans son livre *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter* (chapitre intitulé *Un poète savant),* et une émission sur France culture[240] où il est invité à parler de Murray à l'occasion de la sortie de son recueil de poèmes traduits « C'est une chose sérieuse que d'être parmi les hommes » (2014). C'est un recueil que Tammet a traduit en français, dont il a sélectionné les poèmes et choisi le titre.

Tammet se reconnaît à la fois dans l'écriture de Murray mais aussi dans certains éléments de son histoire et de son rapport au monde. Il évoque l'enfance solitaire de Murray, qui a grandi dans un certain dénuement, fils unique d'un couple de fermiers dans une région très isolée d'Australie, en Nouvelle-Galles du Sud. « Il a vécu une enfance un peu comme la mienne, dans la mesure où c'était une enfance solitaire, pauvre, très isolée, très confuse ; il ne comprenait pas grand-chose [...] ; et puis il a découvert très jeune cet amour cette passion pour les mots, pour les langues ».

Murray s'émancipe à travers l'école, et à travers les livres. Tammet note son goût pour les bibliothèques, des lieux dont il fait des refuges dans tous les établissements scolaires qu'il traverse. Il est apaisé par les livres, le calme et la solitude qu'il y trouve. Sujet à des passions, il est intarissable à leur propos et développe autour d'elles un savoir vaste et précis. Il est un lecteur insatiable qui préfère les poèmes, les encyclopédies et les ouvrages historiques aux romans, pour lesquels « il ne parvenait pas à entrer dans les scènes domestiques ni à croire aux intrigues ». Enfin, comme Tammet, Murray développe une passion pour les langues.

Tammet qualifie la poésie de Murray d'un travail sur la langue, celle-ci devenant une « matière première », très concrète. Cette langue, plus que l'anglais australien, c'est « l'anglais Murray », mêlé de mots français, allemands, gaéliques (Murray possède des ancêtres écossais). En résulte pour Tammet « un chaos magnifique, plein d'influences, plein d'idées ».

Ces emprunts à d'autres langues ont comme visée la recherche du « mot juste ». Il cherche dans son répertoire très étendu le mot qui correspond à ce qu'il souhaite transmettre. Il s'agit parfois de mots oubliés, «des mots qu'on utilise peu souvent en anglais, qu'il arrive à trouver, à retrouver, et puis à mettre au moment où il le faut ».

Ce « don de justesse » s'accompagne d'une capacité à évoquer des images : « on voit, et l'on **s'émouvoit** en le lisant » précise Tammet qui semble faire un lapsus nous permettant d'entendre ce qu'il y a d'émotion dans l'image.

La lecture de la poésie de Murray est pour Tammet « une expérience entière », qui engage tout son corps. « C'est physique, pas seulement intellectuel », explique-t-il. C'est « quelque chose de très tangible, c'est tout le corps qui réagit, parfois avec la chair de poule ».

240 Nauleau, S. (12 octobre 2014). Les Murray traduit par Daniel Tammet. https://www.franceculture.fr/emissions/ca-rime-quoi/les-murray-traduit-par-daniel-tammet-cest-une-chose-serieuse-que-detre-parmi

Tammet parle de la rencontre avec les poèmes de Murray comme d'une révélation. Ce sont pour lui des poésies faites « d'image verbales » qui lui parlent très directement.

« Court ou long, chacun de ses poèmes piquait mon intérêt. Les images verbales étaient vives et justes : les pies portaient des « costumes » qui, au moindre bruit, se tranform[aient] en ailes » ; les pierres tombales surmontées de croix étaient « l'échiquier de marbre des morts » ; dans une maison, « l'air [avait] des côtés ».

Tammet souligne le génie de Murray pour la précision « onomatopéique »de ses descriptions (une méduse, dans un poème, est « globe globe globe globe »). La retranscription en mots et en lettres des sons et des formes des êtres imprègne ses poèmes.

Murray est également habité par une question qui intéresse au plus haut point Tammet, celle d'un langage universel. Pour Murray, nous dit Tammet, il s'agit de la signalétique imagée, des pictogrammes « panneaux d'aéroport, panneaux routiers, panneaux sur les portes, icônes d'ordinateurs », un « langage mondial » pour Murray, fait de pictogrammes que l'on pouvait « lire, écrire ou même peindre, mais pas parler ».

Le rapport aux mots, aux langues

C'est dans le rapport à la langue maternelle et au langage que Tammet trouve plus spécifiquement la parenté qui le lie à Murray. « Le goût évident et la fascination de Murray pour le langage égalaient les miens. Il écrivait comme un homme pour qui la langue est quelque chose d'étrange, d'étrangement beau. »

Pour tous les deux la vocation d'écrire s'origine paradoxalement dans le sentiment originel d'être étranger à la langue, dans une enfance autistique exilée du langage. Ce paradoxe n'est sans doute qu'apparent, il semble que l'écriture soit justement une façon d'y faire avec le langage pour le rendre un peu étranger, ou l'habiter d'une façon telle que sa familiarité soit tolérable. Elle rend compte d'un long processus d'apprivoisement des mots, d'un esprit qui met « de nombreuses années à s'adapter au langage » (peut-être par la construction d'un procédé qui le rend supportable et utilisable).

« Puisque les mots ne sont pas évidents dès le plus jeune âge, nous dit-il, on arrive à avoir des rapports inhabituels avec [eux] ». Ces rapports sont des rapports d'amitié, de respect. Les mots sont pour Tammet personnifiés. Il s'agit « de créer comme un dialogue entre la personne autiste et le langage ». L'autisme donnant « un regard un peu différent, quelque chose d'un peu décalé » sur la langue. « On n'a jamais d'à priori sur le langage, puisque ça reste un peu étranger, on lui fait la cour, parfois ça marche et parfois ça marche pas. C'est cet amour qu'on essaie de faire ressentir auprès de chaque lecteur »[241].

241 Ibidem

A propos de la traduction et de ses enjeux

Tammet réfute l'inéluctabilité d'une perte dans la traduction (pour lui si la traduction « retire », « elle donne aussi »), ainsi que le postulat d'une impossible traduction de la poésie.

Pour lui, il semble que ce qu'il y a à traduire d'une langue à une autre, plus que les mots, c'est l'émotion ou l'image qu'ils produisent chez le lecteur. Ainsi, pour traduire, il faudrait « visualiser la succession d'images verbales comme dans un film ». Pour certains passages plus ardus, il privilégie toujours la forme du mot, l'effet produit par le mot sur le lecteur, plutôt qu'une équivalence proprement sémantique.

Il défend la possibilité de traduire Murray, et de le traduire dans une langue qui n'est pas sa propre langue (le français, les traducteurs traduisant habituellement dans leur langue maternelle), en s'appuyant notamment sur le fait que l'anglais ne peut pas être qualifié, ni pour lui ni pour Murray, de langue maternelle, du fait de leur autisme.

« Pour nous l'anglais n'est pas exactement entièrement notre langue maternelle [...], puisque c'est dans cette langue là qu'on a grandi, dans une ambiance de refus, de confusion, de différence, de non-acceptation ».

Tammet peut dire qu'il se sent plus à l'aise en français par exemple, qui est la langue qu'il utilise tous les jours depuis qu'il vit en France. L'anglais est maîtrisé mais reste coloré par l'enfance, « une enfance douloureuse, difficile, comme l'enfance de Murray ».

« De ce point de vue, explique-t-il, c'est tout à fait légitime pour moi de traduire en français », « j'ai un regard un peu décalé par rapport à la langue française mais ce n'est pas moins décalé par rapport à la langue anglaise finalement ».

Enfin, Tammet défend l'acte de traduire en lui-même. C'est la traduction qui lui rend accessible des voix et des accents qui sinon auraient pour effet de le rejeter en dehors de la langue ; sans traduction, explique-t-il, « Tous ces accents polonais m'auraient irrité les yeux ; le portail de fer noir du cyrillique m'aurait barré la route ».

Au delà de l'aspect pratique (la connaissance d'une langue ou d'un alphabet), il semble que Tammet parle également de ce qui ne peut être toléré, entendable dans une langue, et qui le devient dans une autre. C'est de cette façon que l'on peut concevoir pour lui que la traduction relève d'un procédé permettant un écart entre le langage et l'Autre qui rende supportables les mots. Et c'est par cette voie que l'on voit apparaître malgré tout une parenté avec le travail de Wolfson.

Fonction de la traduction pour Tammet et Wolfson

Pour Wolfson, la langue maternelle, langue de la mère, est intrusive, pénétrante, persécutante, et son procédé de traduction semble venir à l'endroit d'une totale porosité au

langage, les mots ayant le pouvoir de l'atteindre, de le traverser, de le tourmenter dans des échos sans fin, sans qu'il puisse s'en protéger.

Tandis que chez Tammet, la défense face à la langue semble plus radicale : il la refuse, il ne l'accepte pas (inconsciemment bien sûr). Il y a déconnexion totale à la voix de l'Autre. Si la langue anglaise parasite Wolfson, pour Tammet c'est la langue qui est parasitée, brouillée, inaudible, comme s'il était dans l'incapacité de capter sa fréquence. L'anglais l'a rendu étranger, dit-il, c'est dans la rencontre avec cette langue qu'il s'est exilé du langage, et elle garde sans doute la trace pour lui d'un appel auquel il n'a pu répondre, de ce quelque chose qu'il y a derrière les mots de l'Autre auquel il n'a pu originellement consentir.

S'inscrire parmi les hommes

Tammet a choisi d'écrire en anglais, mais il parle également de l'influence, derrière l'anglais, d'autres langues. Il souligne l'importance de trouver sa propre voix, son propre style, l'accent qui lui permette de prendre place dans cette langue, l'anglais, aux multiples accents. Pour pouvoir l'habiter, il faut que la langue soit singulière. Il explique ainsi que lorsqu'il parle en anglais, son anglais sonne comme s'il avait un accent. Lorsqu'il parle de la langue de Murray, ce n'est plus de l'anglais, "c'est du Murray"[242].

La poésie dans la langue

La traduction des poèmes de Murray donne à Tammet l'occasion de parler de ce qu'est pour lui la poésie, une poésie qui ne se limite pas à l'œuvre des poètes mais qui se trouve dans la langue elle-même, ou du moins dans la façon dont on la manie.

« Dans la poésie on se permet des connexions inhabituelles, qu'on trouve nulle part ailleurs ». C'est une façon de retranscrire une certaine vie intérieure ou un regard sur le monde. Il y a « cette façon de voir les choses, telles qu'on les imagine ; on les perçoit » « sauf qu'au moment de les décrire aux autres, on emploie un langage parfois froid, un vocabulaire qui enlève toute cette poésie, parce qu'on veut pas être mal compris ».

On retrouve cette peur chez Donna Williams, et son combat contre elle-même pour parler authentiquement, prise dans la crainte d'être trop bien comprise, perspective terrifiante pour elle. C'est dans les deux cas cette même problématique : comment dire authentiquement quelque chose de son être tout en s'adressant à l'autre, entreprise rendue impossible par la crainte de se dévoiler et dans le même mouvement de devenir étranger à soi-même, en perdant sa voix au champ de l'Autre. Si les mots sont précieux à Tammet car ils permettent de venir habiller une intériorité, ils sont néanmoins sommés de demeurer à la fois "étranges" et 'intimes", Tammet craignant les mots trop usés par un usage courant, autrement dit, peut être, trop du côté de l'Autre, et pas assez du côté de la création subjective.

242 Ibidem

Tammet s'inquiète en effet d'un certain aplanissement de la langue, une préoccupation qui se retrouve en filigrane dans la plupart de ses textes. Il déplore « les mots que l'on enlève », l'usage des « phrases habituelles, des clichés que l'on utilise trop souvent », qui deviennent « monnaie courante » là où ce devrait être « l'argent du langage qu'on met dans notre poche, l'argent qui devient comme un trésor secret, qu'on garde pour soi même, et puis le moment venu, si l'on est poète, qu'on écrit, qu'on traduit même, et qu'on partage avec les lecteurs. »

Ainsi, l'écriture, acte de traduction qui lui permet de s'exprimer authentiquement, sans avoir à se dérober dans l'hermétisme ou la verbosité, constitue sans doute une possibilité pour Tammet de dire sans se perdre, sans trahir la langue intime à la jouissance.

Au risque de la mortification de la langue, un sujet créateur de signes

Il y a chez Tammet la crainte d'une fixation de la langue par les institutions, véhiculant la censure, le conservatisme ou une tendance ultra-conventionnelle menant à la "langue de bois". Elle semble émaner chez lui de la question de l'arbitraire du signe, un arbitraire convoqué sous le versant d'une norme ou d'une injonction écrasant le sujet et son dire.

Ainsi les mots courent le risque, s'ils sont trop communs, d'être usés et vidés de leur sens. La censure soviétique, appauvrissant la langue lituanienne, lui a laissé en héritage de vieilles tournures bureaucratiques qui ne possèdent plus que « la syntaxe sans le sens – un mot sur deux interchangeable, un sur trois ou quatre dispensable »[243]. La mondialisation produit pour lui un « anglais artificiel », "bizarre et rabougri", tandis que la publicité défigure le paysage « par des slogans vides de sens".

Au danger de la perte de la capacité des mots à dire, Tammet trouve la solution d'un sujet créateur de mots : la langue doit être vivante, et pour cela le locuteur doit être l'acteur de son évolution. Mais pour Tammet les mots ne sont vivants que s'ils sont nouveaux ou rares, utilisés ou combinés d'une façon nouvelle. Cette opposition à la normalisation de la langue est-elle à entendre comme la défense d'une certaine forme d'ambiguïté, de potentielle incompréhension dans le dire ?

Cette exigence de nouveauté dans la langue, et d'une subjectivité à l'œuvre dans la création des signes, qui peut nous paraître étonnante ou paradoxale lorsqu'on sait, et Tammet le dit aussi, comment l'équivoque met à mal les autistes. Mais est-ce vraiment d'équivoque ou d'ambiguïté dont on parle ici ?

Poésie, mots rares et oubliés

Tammet se reconnaît dans un Murray qui chérit les mots rares, oubliés, anciens. Ce sont des mots qui, parce qu'ils restent un peu étrangers dans leur propre langue, sont affins à

243 Tammet, D. (2017). Prof d'anglais *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes.

l'usage autistique de la langue privée ou de la langue étrangère. Tandis qu'employés dans le discours courant, ils sonnent bizarrement et attirent l'incompréhension voir la moquerie, ils obtiennent dans la création littéraire, Tammet en fait l'expérience, un tout autre statut : une dimension poétique.

C'est ainsi que nous entendons la nécessité de la dimension poétique des mots chez Tammet. Il s'agit pour lui d'une poésie essentielle car c'est celle qui permet, entre autres, de rendre vivants les mots. D'une part, les mots, pour fonctionner dans leur capacité parlante, doivent se garder d'être trop aisés à comprendre, autrement dit trop soumis à l'Autre, et ils sont donc tenus de rester très marqués du côté de la création subjective. D'autre part, si le sujet névrosé crée des signes simplement lorsqu'il parle, par les effets de sens et le mouvement toujours glissant du signifié sous un Signifiant en perpétuelle recomposition, Tammet n'a pas accès à ce mode subjectif. Pour faire passer sa jouissance dans le langage, il doit ainsi créer (sans la division du signifiant et donc sur un seul "plan"[244], celui des images), des signes qui lui soient propres.

C'est ainsi que nous entendons cette sorte d'ambiguïté qui lui est favorable, qui n'est pas du registre de l'équivoque. Chez Tammet, il s'agit de laisser un écart suffisant entre le sujet et l'Autre, à travers une sorte de flou, une hésitation sur le sens des mots, qui laisse la compréhension un peu flottante tout en activant l'imaginaire.

Ce n'est pas l'équivoque qui réside dans un double sens fondé sur l'homophonie d'un mot par exemple, une équivoque qui fait jouer le discours sur plusieurs niveaux en permettant à un sujet divisé de prendre place dans l'énonciation. Le sujet autiste n'est pas divisé, et n'a affaire qu'au sujet de l'énoncé, un énoncé qui est donc univoque.

Pourtant il semble qu'il s'agit dans les deux cas d'une certaine latitude laissée au sujet. Si l'équivoque permet au sujet de se dire tout en se séparant de l'énoncé, de se dégager tout en faisant "effet de sens", la poésie à laquelle Tammet rend hommage semble lui donner une possibilité de s'exprimer tout en préservant son être de sujet, un être non divisé par le langage.

244 Voir les chapitres "À l'envers du signifiant" et "Effets d'image"

Chapitre 5 - Entre image et signifiant

Introduction

Dans le schéma freudien dit de « la lettre 52 »[245], interprété par Nestor Braunstein[246], la jouissance chiffrée dans lalangue vient s'articuler aux signifiants de l'Autre à travers le déchiffrage que constitue le processus primaire, qui transcrit les lettres de jouissance et permet qu'une parole adressée puisse se charger de sens.

Chez Tammet, les impressions de jouissance (qu'on supposera être constituées primordialement en nombres synesthésiques), sont coupées de l'Autre. Les mots de l'Autre ne viennent pas articuler les lettres d'une lalangue. Corrélativement, Tammet demeure dans le registre des images, et ne perd pas le figuratif. Son travail subjectif, qui consiste à lier les mots de l'Autre à sa jouissance, se réalise dans le registre des images, et à travers un bord autistique protecteur (passage par l'écrit et par la traduction).

Notre question sera ici de tenter de caractériser l'image de Tammet comme type de signe. L'image est un type de signe proche de l'impression, à priori radicalement différent du signifiant. Mais comment peut-on caractériser ce qui les sépare, et peut-on les articuler ? Existe-t-il des passages entre les deux ?

Pour ce faire, nous examinerons deux émergences de la notion d'image dans la théorie psychanalytique : tout d'abord, du côté de ce que Freud nomme les "signes de perception", situés dans une première strate mnémonique de son appareil psychique. Puis nous étudierons l'image comme élément scriptural mythique de la préhistoire du langage, figuratif effacé localisé à la racine du hiéroglyphe, que convoque Lacan dans son séminaire[247] et dont il fait émerger la lettre.

L'image de Tammet est un type de signe : c'est une impression.

L'image de Tammet semble se situer, non du côté d'une consistance imaginaire telle que la conçoit Lacan (bien que des liens pourraient être réalisés entre l'image de Tammet et l'imaginaire lacanien, mais cela ne sera pas notre propos), mais du côté d'une typologie de signes. Son image est proche de l'impression, de l'empreinte. Nous avons vu dans le chapitre précédent combien tout est image pour Tammet, y compris les éléments langagiers. Le mot écrit est pour lui l'effet (synesthésique) qu'il lui procure : l'émotion produite par sa visualisation, la couleur et la forme évoquées.

Entre l'image et le signifiant, il y a un "saut", un fossé, une différence radicale.

245 Freud, S. (2009). *La naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans, 1887-1902* (9e éd). Presses universitaires de France.

246 Braunstein, N. (2012). *La jouissance, un concept lacanien (Point hors ligne)*. Eres.

247 Lacan, J. (1961). *Séminaire L'identification (IX)*. Inédit.

Tandis que le signifiant ne représente plus son objet, ni même l'absence de l'objet, mais le sujet pour un autre signifiant, l'image conserve un lien étroit avec son référent, dont elle est l'empreinte. Nous verrons dans ce chapitre comment l'image de Tammet ne peut pas non plus s'assimiler avec S1, signifiant unaire qui entretient une parenté avec le nom propre.

Il reste à explorer à cet endroit l'hypothèse d'une charnière, d'une articulation marquant un passage.

Lorsque, dans le séminaire sur l'identification, Lacan s'interroge sur la naissance de l'écriture, il évoque un figuratif « effacé » à l'origine du signifiant, avec au travers de ses développements autour du hiéroglyphe, en filigrane, la question de l'image comme une sorte de « racine » du signe.

Lacan semble questionner, à différents endroits du séminaire, et de différentes manières que nous tenterons de caractériser, un point charnière qui corrèle à la fois une certaine perte et l'émergence du sujet de l'inconscient.

Ce point est toujours localisé par Lacan à l'endroit où le langage s'identifie à lui-même, comme faisant émerger dans son exercice-même une vérité sur sa structure, à l'opposé d'un savoir résultant d'un regard distancié sur le langage qui en ferait un objet d'étude (suivant l'affirmation selon laquelle "il n'y a pas de métalangage"). Il s'agit de « ce nœud de langage qui se produit quand le langage a à rendre compte de sa propre essence »[248], qui signe la naissance d'un sujet de l'inconscient.

Ce point charnière, qui concerne essentiellement pour Lacan le rapport du sujet au signifiant, est décliné de multiples façons dans son enseignement, dans des conceptualisations qui ne sont sans doute pas homogènes du fait déjà des époques différentes où Lacan évoque cette question. Mais elles dérivent, nous le pensons, d'une préoccupation commune autour de ce passage, que nous pourrions subsumer sous le terme de *refoulement originaire*.

Cette charnière est également invoquée par Lacan lorsqu'il évoque la naissance de l'écriture, et nous intéressera plus spécifiquement en tant que point de bascule entre l'image et le signifiant.

Image et signifiant sont deux typologies de signes que l'on peut localiser, et articuler dans une topologie freudienne : le schéma de l'appareil psychique de la lettre 52 adressée par Freud à Fliess, et considéré dans sa lecture lacanienne par N. Braunstein comme un appareil à traiter la jouissance.

Au sein de cette topologie, dont chaque strate est constituée de signes de différentes natures, nous chercherons à situer et caractériser l'image de Tammet.

248 Lacan, J. (1964) Séance du 02 Décembre l964 dans Problèmes cruciaux pour la psychanalyse (Séminaire XII). Inédit.

Aux strates freudiennes seront assimilées autant de "registres scripturaux" que nous distinguerons à la suite d'Henry Rey Flaud[249] (2008) en empreintes, images et signifiants. La notion de registre scriptural de Rey Flaud nous permet de qualifier le registre de signes que le sujet habite, c'est-à-dire avec ce quoi il se constitue : les signes auxquels il a affaire dans la réalité et avec l'autre. L'hypothèse de Rey Flaud, que nous adopterons, consiste à penser que l'autiste Asperger évolue dans le registre des images (correspondant aux signes de perceptions, les Wahrnehmungszeichen freudiens).

Un schéma moebien ?

Si le schéma freudien se présente comme une ligne droite, on peut y voir pourtant des effets de rétroaction. Freud nous indique en effet qu'au cours de la vie, en certaines circonstances, l'ensemble des signes se trouve remanié, ces moments correspondant notamment aux passages structurants dans la strate supérieure.

Aux deux extrémités du schéma freudien, de la perception et de la conscience, nous pouvons situer les mots. Du côté de la frappe, de l'impression, ils sont lalangue, pluie de lettres sur le corps, inscriptions primordiales, vocalisations de la mère écoutées par le bébé. A l'autre extrémité du schéma, ils sont parole adressée, liaison des représentations de mot aux représentations de choses, et avènement d'un sens. Ainsi le schéma freudien peut être envisagé comme une boucle, celle constituant le trajet de la pulsion. Les signifiants de l'Autre déterminent à l'avance les lettres à partir desquelles ils vont se former, se redéterminer. Les mots de l'Autre viennent s'imprimer sur le corps, inscrire lalangue et ses lettres de jouissance... des lettres qui viendront ensuite s'articuler de nouveau dans les mots.

Le schéma freudien peut donc ainsi s'envisager sous la forme d'un ruban de Moebius[250], avec à ses deux extrémités, les signifiants de l'Autre : sous la forme d'une impression initiale, hors sens, à l'extrémité originelle (lalangue, jouissance vocale, impressions "acéphales"), et à l'autre extrémité sous une forme répondant aux exigences d'un code producteur de sens.

Si l'on conçoit l'appareil psychique sous cette forme, on peut ainsi mieux appréhender de façon non psychogénétique la rencontre de l'autiste avec le langage. L'accent est mis sur l'impression initiale, qui va déterminer de façon rétroactive l'Autre auquel le sujet a affaire (et la forme que prendra le langage pour lui). Il ne s'agit donc pas d'un chemin de développement univoque mais d'une boucle avec effets de rétroaction, au cœur de laquelle s'ouvre un certain "espace scriptural" (selon les termes de Rey Flaud).

249 Rey-Flaud, H. (2008). *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage : Comprendre l'autisme*. Aubier.

250 Adelée, P. (2014). Fulgurance Freudienne, la lettre 52. I. *GRP - Groupe Régional de Psychanalyse*, *Jouir dites-vous ?*

Structure de l'inconscient et naissance du sujet

"C’est exactement, conjoint à cette question de la perte, de la perte qui se produit chaque fois que le langage essaie dans un discours de rendre raison de lui-même, que se situe le point d’où je veux partir pour marquer le sens de ce que j’appelle «rapport du signifiant au sujet ». »[251] (Lacan, 1964)

La naissance du sujet en tant que sujet de l'inconscient, c'est-à-dire dans son rapport structurant au signifiant, se produit en même temps qu'une certaine perte, perte qui se réactualise lorsqu'une vérité sur la structuration du langage émerge dans le discours. Nous proposons de préciser ici les termes de cette question chez Lacan, en développant ses élaborations sur les opérations de causation du sujet. Notamment au travers des opérateurs S1 et S2 (signifiants unaire et binaire), et la dialectique aliénation/séparation.

Les deux signifiants (S1-S2) seront des repères pour la suite de notre argumentation, notamment pour nous orienter dans les différentes strates du schéma freudien. Nous pourrons également, ultérieurement, croiser nos conclusions avec la question du devenir de l'aliénation pour le sujet autiste (en étant particulièrement attentif au statut du S1).

Refoulement originaire chez Freud

Le refoulement originaire, produisant le sujet de l'inconscient tout autant que l'avènement à l'ordre symbolique, reste une hypothèse, origine mythique du sujet nécessaire à la pensée. Pour Freud, le refoulement originaire prend racine dans un mouvement primaire d'expulsion d'un noyau de déplaisir (Unlust), à un moment où l'intérieur et l'extérieur, le bon et le mauvais ne sont pas encore distincts. C'est la tension qui résulte par exemple de la sensation de la faim, ou de tout autre besoin qui vient rompre régulièrement l'homéostase et faire réagir le bébé. Cette part douloureuse dans l'infans est ressentie comme hostile, et est expulsée sous le mode de l'oralité (cracher le mauvais) comme un "reste" étranger au moi. De cette expulsion l'infans conserve une trace, qui est une première représentation. C'est la "bejahung" freudienne, une affirmation sous fond de négation, où le sujet dans une opération d'expulsion va intégrer symboliquement la part rejetée, dans sa perte même. En termes lacaniens, cette expulsion va creuser dans le sujet cette extériorité intime où le Symbolique va désormais faire ek-sister le Réel négativé.

Naissance du sujet de l'inconscient chez Lacan

Pour Lacan, la naissance du sujet de l'inconscient s'identifie à l'opération de substitution de la métaphore, opération à l'origine du premier refoulement d'un signifiant (VorstellungReprasantanz) qui va faire ensuite point de fuite, "point d'attrait", passage par

251 Lacan, J. (1964) Séance du 02 Décembre l964 dans Problèmes cruciaux pour la psychanalyse (Séminaire XII). Inédit.

lequel vont choir un par un les futurs signifiants refoulés. L'inconscient se structure autour de ce "point central de l'Urverdrängung" constituant le refoulement originaire, ce trou marquant l'origine à jamais oubliée du sujet.

Lacan explore dans son séminaire cette question à travers les opérations de causation du sujet : la naissance du sujet à l'inconscient est appréhendée à travers la structure élémentaire que constituent les signifiants unaire et binaire (S1 et S2) et dans le double mouvement de l'aliénation et de la séparation.

Aliénation-séparation

Dans le séminaire « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » (1964), Lacan introduit la dialectique de l'aliénation et de la séparation, opérations de causation du sujet. L'opération d'aliénation fonde le sujet de l'inconscient, qui, passant par le champ de l'Autre, est divisé par le signifiant.

L'opération d'aliénation pour Lacan relève d'un choix forcé[252], qui comme tout choix implique une perte, pour un sujet qui ne peut que se soumettre aux lois du langage et du signifiant. Consentant au langage, le sujet devenant sujet de l'inconscient consent également à se laisser diviser par lui.

Le sujet s'origine, nous dit Lacan, comme effet de la coupure signifiante, c'est-à-dire qu'il se constitue d'une façon topologiquement homogène avec la structure du signifiant lui-même (un signifiant caractérisé par la division Signifiant/signifié).

Le premier nom : S1

Le sujet surgit d'abord dans l'Autre, en tant qu'il est nommé, qu'il est parlé. Cette inscription dans l'Autre, lors de laquelle il est appelé comme sujet, appelé à parler, a également pour effet de le pétrifier, assigné qu'il est à ce (premier) signifiant (signifiant unaire S1) qui lui est imprimé, apposé et imposé par l'Autre.

Ainsi le signifiant S1 pétrifie le sujet en même temps qu'il le fait naître, un sujet qui disparaît littéralement sous ce premier signifiant.

« Le signifiant se produisant au champ de l'Autre fait surgir le sujet de sa signification. Mais il ne fonctionne comme signifiant qu'à réduire le sujet en instance à n'être plus qu'un signifiant, à le pétrifier du même mouvement où il l'appelle à fonctionner, à parler, comme sujet. »[253]

Passage au S2 et fading du sujet

252 « Vel aliénant », sur le modèle de « la bourse ou la vie »

253 Lacan, J.,(1973). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse : 1964.* Éditions du Seuil.

Si le sujet est, dans l'Autre, représenté par un signifiant (S1), cela n'est, de sa nature de signifiant, que pour un autre signifiant (nommé S2). L'articulation du signifiant unaire au signifiant binaire, va entraîner l'effacement du sujet en S1, son « aphanisis », lorsque le sujet vient se faire représenter en S2 (S2, cause de la disparition du sujet, étant identifié par Lacan au Vorstellungsrepräsentanz freudien).

Nous retrouverons plus loin cette question du *fading*, cet effacement qui fait la marque du sujet, lui qui se constitue en disparaissant , et qui ne se manifeste que dans l'effacement de sa trace (voir le "pas de trace"[254]).

Séparation

De trait unaire, S1 devient signifiant du fait de son articulation à la structure, il ne pétrifie plus le sujet sous un signifiant unique. Dans l'espace, l'intervalle entre S1 et S2, c'est-à-dire dans l'équivoque, l'ambiguïté des mots (faut-il encore un certain écart, une certaine latitude pour que l'enfant puisse éprouver ce manque à dire), dans la faillite de l'Autre à « tout dire » du sujet, émerge une question chez l'enfant : celui du désir de l'Autre. « Il me parle, mais que me veut-il ? ».[255]

« C'est en tant que c'est au niveau d'un désir, au niveau du désir qui est dans l'intervalle entre ces deux signifiants, désir qui est offert au sujet, offert à son repérage dans l'expérience du discours de l'Autre, du premier Autre auquel il a affaire : l'Autre - mettons pour illustrer : la mère en l'occasion, c'est en tant qu'au-delà de ce qu'elle dit, de ce qu'elle intime, de ce qu'elle fait surgir comme sens, motif inconnu, son désir est quelque chose qui se manifeste comme étant au-delà ou en deçà, comme étant inconnu. »[256]

C'est la rencontre avec le manque de l'Autre (dans les intervalles et les creux de son discours), qui suscite cette question primordiale chez l'enfant, qui fonde la séparation, cet intervalle nécessaire au sujet pour que s'élabore quelque chose de l'imaginaire, et du fantasme autour du désir de l'Autre.

Dans la troisième partie de ce chapitre nous interrogerons ce passage du point de vue de la naissance de l'écriture, où s'actualise une vérité sur la structuration du langage, c'est-à-dire également sur la naissance du sujet de l'inconscient. Lacan y évoque la question de l'image comme racine de la lettre.

254 Lacan, J. (1961). *Séminaire L'identification (IX)*. Inédit.

255 Lacan, J., Miller, J.-A., & Lacan, J. (1973). Séance du 03 juin 1964 dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* : 1964. Ed. du Seuil.

256 Ibidem

L'image et le signifiant dans l'appareil psychique

Dans sa lettre du 6 décembre 1896 adressée à son ami Fliess, Freud ébauche un modèle représentant un appareil psychique étagé, constitué de strates de signes mnémoniques de différentes natures. Les matériaux mnémoniques sont, selon les circonstances, traduits, transcrits d'une strate à une autre. Ce schéma de la lettre 52, d'un inconscient conçu comme appareil de langage a beaucoup inspiré, et a été commenté à de multiples reprises. Nous retiendrons pour notre part, deux interprétations qui peuvent éclairer notre problématique.

Tout d'abord celle, lacanienne, de Nestor Braunstein[257], qui voit dans ce schéma la topologisation d'un inconscient conçu comme un appareil à traiter et à traduire la jouissance. Des impressions initiales, des Uns de jouissances non liés, si ce n'est par leur inscription simultanée, l'inconscient fait passer la jouissance "à la comptabilité" à travers l'articulation signifiante, vers la parole adressée à l'Autre. La vision de Braunstein nous aide en ce qu'elle considère les signes constituant l'appareil psychique comme des éléments langagiers chiffrant la jouissance. Il s'agira pour nous de voir comment l'image de Tammet et le signifiant peuvent être localisés dans le schéma, et si l'on peut à la fois les concevoir comme autant de modalités de chiffrage de la jouissance. Nous verrons également si l'on peut penser une articulation possible de ces deux types de signes.

Nous porterons également un grand intérêt à la lecture de la lettre 52 par H. Rey Flaud[258], qui situe dans le schéma différents "registres scripturaux", dans lesquels, c'est son hypothèse, évolueraient les autistes de Kanner (registre des empreintes) et les autistes Asperger (registre des images). Pour Rey Flaud, la charnière entre le registre des images et le registre des traces signifiantes correspond à l'effectuation de ce qu'il appelle une seconde "relève", autrement dit une seconde traduction, le langage répondant selon lui au principe d'"un signe pour un autre signe".

La théorisation de Rey Flaud est une combinaison très personnelle et syncrétique des théories psychanalytiques, usant à la fois de concepts lacaniens et anglo-saxons, sans toujours expliciter leur articulation, ce qui rend parfois difficile de se repérer dans sa lecture. Néanmoins le lien à la clinique de l'autisme donne tout son sens à la conceptualisation proposée, en résonance avec notre thèse.

Pour les deux auteurs, il s'agit de caractériser les différents types de signes retrouvés dans le schéma de la lettre 52, dans la perspective d'y situer l'autisme pour Rey Flaud. Mais le signe est envisagé sous des angles différents dans chacune des conceptualisations.

Pour Braunstein, l'accent est mis sur les éléments langagiers considérés comme chiffrant la jouissance. Braunstein ne parle pas de la perte de l'objet, mais du chiffre primordial, et d'impressions à déchiffrer, le sujet se situant dans ces écritures (qui constituent l'inconscient).

257 Braunstein, N. (2012). *La jouissance, un concept lacanien (Point hors ligne)*. Eres.
258 Rey-Flaud, H. (2008). *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage : Comprendre l'autisme*. Aubier.

La rencontre avec le Réel a impressionné le corps, et ces impressions sont à traduire. L'impression pourrait être alors conçue à la manière freudienne comme trace laissée par l'objet lorsqu'il s'absente.

Si Braunstein travaille à partir de ces traces, de ces impressions, considérées sous le prisme de la jouissance, Rey Flaud s'intéresse pour sa part à la perte de l'objet et à la fonction du langage dans le traitement de cette perte. Dans ce cadre, les éléments langagiers sont saisis comme "contremarques" de l'objet perdu, à la fois signes de l'objet et instruments permettant de traiter sa perte. A partir de l'empreinte qu'a laissée l'objet en s'absentant, d'autres contremarques plus élaborées vont suivre et permettront au sujet de métaboliser la perte. Le sujet est conçu comme celui qui a affaire à la perte de l'objet, et l'on verra comment Rey Flaud conceptualise les diverses façons que ce sujet a de faire avec, à partir de l'étude de la fonction des objets (notamment, les objets autistique et transitionnel).

Le schéma de la lettre 52

Un appareil psychique constitué de signes

Dans le schéma de la lettre 52[259], Freud pense l'appareil psychique comme « un processus de stratification » de traces mnémoniques. La mémoire est présente plusieurs fois, sous la forme de matériaux constituant différents enregistrements (peut-être trois, présume Freud). A chacun de ces étages correspond une nature différente de signes.

De temps en temps, il se produit un remaniement des traces, un ré-ordonnancement qui répond à des « circonstances nouvelles » (le traumatisme de la rencontre avec le sexuel, pour Freud).

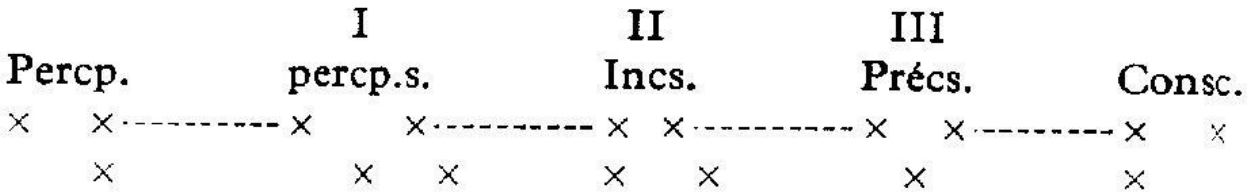


FIG. 7

Schéma de l'appareil psychique, lettre 52

259 Freud, S. (2009). La naissance de la psychanalyse: lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1902. Lettre n°52, 9e éd. Bibliothèque de psychanalyse. Paris: Presses universitaires de France

Percp. - Perception « Ce sont les neurones où apparaissent les perceptions et auxquels s'attache le conscient, mais qui ne conservent en eux-mêmes aucune trace de ce qui est arrivé, car le conscient et la mémoire s'excluent mutuellement »

Percp. s. - Signes de perception : une première transcription est réalisée : il s'agit du premier enregistrement des perceptions, inconscient et aménagé selon des associations par simultanéité.

Incs. - L'inconscient est « un second enregistrement ou une seconde transcription, aménagé suivant les autres associations - peut-être suivant des rapports de causalité ».

Precs. - Le préconscient est « une troisième transcription : liée aux représentations verbales et correspondant à notre moi officiel ». Le préconscient correspond à la verbalisation, et l'accès du sens à la conscience.

Consc - Les neurones de l'état conscient sont "là encore des neurones de perception et en eux-mêmes étrangers à la mémoire"

Pour Freud, « Les enregistrements successifs représentent la production psychique d'époques successives de la vie. C'est à la limite de deux époques que doit s'effectuer la traduction des matériaux psychiques. »

Au cours de l'histoire du sujet, une traduction des matériaux doit par moment s'effectuer pour alimenter le registre supérieur. Ces différences de registres délimitent à la fois des époques de la vie, mais aussi le devenir des matériaux psychiques lesquels, soit sont traduits et passent d'une strate à l'autre, soit stagnent, régressent. En effet Freud s'explique les particularités des psycho-névroses par le ratage de la traduction de certains matériaux dans la strate supérieure. Ces éléments se présentent alors comme anachronismes, traces du passé subsistant dans le paysage actuel, matériaux psychiques pour lesquels « l'excitation s'écoule suivant les lois psychologiques gouvernant l'époque psychique précédente ».

Par exemple, l'événement traumatique qui n'a jamais été traduit (en mots), va rester sous la forme de traces brutes, d'empreintes qui ne peuvent en tant que telles ni s'effacer, ni accéder à la conscience.

De la perception aux mots

On connaît le destin de ce graphe qui sera repris et développé longuement par Freud notamment dans l'Inconscient (1915, Métapsychologie). Mais cette question sur la traduction des signes de perception jusqu'aux mots, a des origines plus anciennes, antérieures à la découverte de l'inconscient, et semble déjà présente chez Freud en filigrane dès son étude sur les aphasies[260](1891).

260 Freud, S. (1891). *Contribution à la conception des aphasies: une étude critique.* Paris: Presses Universitaires de France, 2009.

Dans ce texte de la préhistoire de la psychanalyse, émerge déjà, en périphérie du propos principal, une des préoccupations majeures de Freud : comment s'articulent les mots et les choses ? Quel est le chemin qui d'une trace perceptive, d'une image, d'une projection du monde sur la surface sensible du psychisme, mène au mot ?

Dans le fil de sa réflexion, Freud s'arrête en effet sur l'exploration des voies par lesquelles la périphérie du corps, à travers les sensations recueillies par les organes sensoriels, est reproduite dans le cortex cérébral. En suivant le parcours des fibres nerveuses et s'interrogeant sur la nature de leur "signification" (autrement dit, de l'information qu'elles transportent), il identifie des passages, des transformations.

Il distingue ainsi plusieurs types de relations entre ce qui s'imprime (la périphérie du corps, autrement dit les impressions sensorielles), et ce qu'on retrouve, transmis par les fibres nerveuses, à l'autre extrémité du psychisme : le cortex.

- une "projection" dite "sans lacune", localisée dans la moelle épinière. Il s'agit d'"une reproduction complète et topographiquement semblable", réalisée "point par point", de la périphérie du corps. On pourrait identifier cette projection à une empreinte, une image.

- une "représentation" : Freud constate une réduction des fibres à travers les masses grises, et en conclut à une perte : "par la suite de la réduction des fibres de projection à travers la substance grise de la moelle épinière, un élément de la substance grise appartenant à un niveau élevé ne peut plus correspondre à une unité, mais doit correspondre à plusieurs de ces unités". La périphérie du corps est toujours représentée, mais "de façon moins détaillée".

Il différencie et oppose ainsi image et représentation : l'image serait une projection point par point, "topologiquement semblable", c'est-à-dire sans perte, de la périphérie du corps, tandis que la représentation, qui possède toujours une relation avec la périphérie, serait en revanche le résultat d'une réduction; un point de la représentation "condenserait" ainsi plusieurs points de l'image originelle.

Freud s'interroge : quel est le destin de ces premières traces (images et représentations) lors de leur migration de la périphérie au cortex, notamment lors du passage des fibres nerveuses dans les noyaux de matière grise, où elles sont associées à d'autres traces ? Le faisceau de fibres, lorsqu'il traverse une substance grise, change de signification, souligne-t-il. Est véhiculée alors une « signification fonctionnelle », c'est-à-dire une fonction, une relation entre les diverses sensations associées. A partir de ce point de jonction, l'intégralité de la sensation est perdue.

Il est notable de voir de quelle métaphore il use pour caractériser ce passage de la périphérie du corps (où l'on peut localiser les sensations) au cortex, et le lien qui pourrait subsister de ses sensations dans ce qui est véhiculé par les fibres nerveuses arrivant au cortex :

“Nous n’avons pas encore la moindre idée sur les éléments qui interviennent ici pour former le nouveau contenu de l’excitation relayée. Nous pouvons seulement en conclure que les fibres, arrivant au cortex après être passées par les substances grises, conservent encore une relation avec la périphérie du corps, mais ne sont plus capables d’en donner une image topographiquement semblable. Elles contiennent la périphérie du corps comme un poème contient l’alphabet – pour emprunter un exemple au sujet qui nous occupe ici – dans un réaménagement qui sert d’autres buts, où les divers éléments topiques peuvent être associés de façon multiples, l’un d’eux pouvant y être représenté plusieurs fois, alors qu’un autre pas du tout”.

Il est frappant de voir combien l'on peut déjà deviner, naissants dans ce texte, nombre de notions freudiennes (notamment les prémisses de la condensation et de la surdétermination). Nous retiendrons de cette première articulation, très imprégnée de neurologie, l'existence de différents types de signes, qui sont ici distingués par leur degré de proximité avec la périphérie du psychisme, autrement dit les signes de perception. Ces signes vont d'images plus ou moins "réduites" mais topologiquement semblables à cette impression, à un type de représentation, sans doute verbale, tout à fait éloignée de l'impression initiale. Nous retiendrons la métaphore du poème, composé pour Freud de lettres apparentées à des découpes élémentaires des signes de perception.

Lecture de Braunstein

Des signes chiffrant la jouissance

N. Braunstein, dans son ouvrage *La jouissance, un concept lacanien*[261], s'appuie sur le dernier enseignement de Lacan orienté vers le Réel, et le bouleversement que l'introduction du concept de jouissance occasionne. Dans son appréhension d'un appareil psychique permettant un chiffrage de la jouissance et son déchiffrage par l'inconscient, il appréhende le processus primaire comme procédé de déchiffrage, en lien avec la structure du signifiant. C'est cette élaboration qui nous intéresse plus particulièrement ici, en ce qu'elle permet d'articuler des signes (de jouissance) de différentes natures.

Nous nous concentrerons donc plus particulièrement sur la lecture que fait Braunstein de la lettre 52, schéma dans lequel il étudie les différentes étapes du travail de l'inconscient vu comme un appareil à traiter la jouissance, de l'Un de jouissance à l'Autre de la parole.

La jouissance est chiffrée par et dans le langage; il n'existe pas de jouissance en dehors du langage, elle ne peut s'envisager pure, sans un signe dans lequel s'incarner.

« Entre jouissance et parole on ne saurait dire laquelle est première : elles se délimitent l'une l'autre et s'imbriquent d'une manière inextricable comme le montre l'expérience de la psychanalyse. Il n'y a de jouissance que dans l'être qui parle et parce qu'il parle ; et il n'y a de parole qu'en rapport avec une jouissance qui, à son tour, n'existe que par la parole, tout en la limitant ». (Braunstein, 2012)

Ainsi si le langage est jouissance, il est dans le même mouvement, halte à la jouissance, celle-ci étant marquée par la perte intrinsèque au langage. "On ne peut supposer la jouissance hors du langage qui la constitue en tant que perdue" nous dit-il.

Notre proposition, dans le prolongement de la lecture de Braunstein, c'est de considérer l'impression de jouissance comme un signe saussurien, c'est à dire un être double, à la fois découpe et produit de cette découpe (ou "terme de jouissance"), issus d'une rencontre structurante entre le corps et le langage.

Chiffrage et déchiffrage

Si la jouissance est chiffrée, le processus primaire constitue un premier déchiffrage.

261 Braunstein, N. (2012). Chapitre « Déchiffrage de la jouissance », dans *La jouissance, un concept lacanien* (Point hors ligne) Eres.

Lacan en parle en ces termes : « Ce qu'articule comme processus primaire Freud dans l'inconscient – ça, c'est de moi, mais qu'on y aille et on le verra –, ce n'est pas quelque chose qui se chiffre, mais qui se déchiffre. Je dis : la jouissance elle-même"[262]

L'acteur du déchiffrage, le processus primaire, c'est le couple condensation/déplacement. Il s'agit d'un renversement par rapport à une certaine lecture de Freud : ici, le travail du rêve n'est pas un codage, un chiffrage veillant à dissimuler un message. Pour Braunstein et à la suite de Lacan, "Le processus primaire, l'inconscient, n'est pas un chiffre, n'est pas un voile, c'est le commencement du dévoilement".

Il identifie ici un passage, celui de la jouissance au discours, effectué par le processus primaire, c'est-à-dire par l'inconscient.

Ce passage concerne ce qui est chiffré comme lettres ("du chiffré, de la lettre, de l'écrit, du codicille, de la partition"), et qui va s'articuler dans la parole, visant "un Autre qui lui donnera une signification, qui l'inclura dans les réseaux du sens, qui rendra possible son imaginarisation en rapport avec un moi de l'énoncé".

Braunstein considère donc le mécanisme psychique comme une succession d'étapes de chiffrage et de déchiffrage aboutissant à une métamorphose de la jouissance, des Uns de jouissance à l'Autre de la parole, qui s'inscrit dans le lien social et le sens. C'est aussi un déplacement de la jouissance du corps au désir, désir qui est toujours le désir de l'Autre.

Ainsi, selon Lacan, « Faire passer la jouissance à l'inconscient, c'est-à-dire à la comptabilité, c'est en effet un sacré déplacement "[263]

La "comptabilité", l'articulation centrale, c'est l'inconscient freudien, opérant par condensation et déplacement. « L'inconscient s'articule de ce qui de l'être vient au dire ».[264] La jouissance est "transplantée, exilée du corps vers le langage" tandis que le sujet se constitue dans l'opération, quittant son état d'être pour se laisser diviser par le langage.

L'inconscient va donc découper, délimiter, « comptabiliser » la jouissance, qui se déplace, dans un mouvement qui va de l'Un à l'Autre, de la jouissance du corps à la parole. Ce trajet nécessite la traversée de plusieurs strates, autant de métamorphoses successives de la jouissance.

Le processus primaire comme acteur du déchiffrage

Or ce qui est chiffré, puis déchiffré dans la lettre 52, ce sont des signes, des signes de différentes natures. Si l'on suit notre hypothèse, que la jouissance est à considérer en tant que signe(s), signes de la rencontre entre le corps et le langage, nous pouvons légitimement nous

262 Lacan, J. (1973). *Télévision*. Éditions du Seuil. (1994)
263 Lacan, J. (1970) « *Radiophonie* » p. 72
264 Ibidem p. 79

interroger sur la nature de ces signes. Suivons pour ceci Braunstein dans la suite de sa réflexion.

Les différentes strates de l'appareil psychique sont traduites comme les étapes d'un processus de sublimation de la jouissance, qui, chiffrée dans le corps, va passer par une succession d'états qui la dénaturalise (passage par l'inconscient, par la comptabilité), et la récupère ensuite, transmuée, dans la parole.

Les strates freudiennes sont considérées comme trois états ordonnés successivement. Tout d'abord, une jouissance primitive, puis un passage à une jouissance chiffrée "convertie en un ensemble d'inscriptions qui n'ont pas de sens en soi, mais prêtes à en être chargées une fois qu'elles sont soumises à un processus de déchiffrage" (Braustein, 2012), et enfin, son déchiffrage inconscient.

Braunstein replace ces différents termes dans la lettre 52.

Perception : c'est un "registre direct de l'expérience ", une perception sans mémoire, qui ne laisse de trace que s'il y a passage à la strate supérieure. Braunstein choisit pour qualifier cette sorte de signes le vocable d'impressions (plutôt que de perceptions), "au double sens de ce qui impressionne (une plaque ou une pellicule sensible) et de ce qui s'imprime, qui reste gravé." On retrouve notre idée de signe saussurien, double et constitué ici, de ce qui vient frapper le corps (le Réel, comme supposition), et la manière dont le corps le reçoit, l'imprime. Ces impressions originelles sont sans sujet pour les articuler.

"Ce sont donc des impressions a-subjectives, acéphales, faites sur personne, matrices d'une écriture où un sujet devra advenir".

Les signes de perception (Wahrnehmungenszeichen) sont un premier chiffrage de la jouissance dans le corps. Cette écriture primitive relève d'associations par simultanéité.

C'est pour Braunstein "un système de passage des impressions corporelles (W) à une écriture désorganisée, à un chiffrage qui existe dans la synchronie et le désordre, où manquent les notions de temps, de contradiction et d'ordre". Braunstein y voit le *Ça* freudien, chaudron bouillonnant des pulsions, des stimuli bruts.

Pour caractériser ce "désordre synchronique", il reprend l'illustration lacanienne du tirage du loto : "un grand ballon plein de billes où sont inscrits des chiffres qui ne signifient rien en soi", un "désordre de marques scripturaires qui n'acquièrent leur sens qu'au moment du tirage au sort". Lors du tirage, les boules de loto viennent s'aligner dans un certain ordre (une séquence due au hasard), et prennent alors leur signification dans la mise en rapport avec une matrice symbolique pré-existante (l'assignation des lots).

Les signes de perceptions s'identifient ainsi à ce moment où les billes ne sont que le chiffre de la jouissance, sans qu'un ordre vienne leur donner sens. Ils vont constituer une

matière première sur laquelle va venir opérer le signifiant, "batterie des différenciations", sous la forme du trait unaire qui viendra découper et séquencer des unités, mais également par le code des significations qui permet qu'émerge un sens.

Braunstein souligne également que, "dans ce chaos où la jouissance est chiffrée, ce n'est pas la langue des linguistes qui opère, mais lalangue linguistérique de la psychanalyse dont la signification n'est pas de sens mais de jouissance (jouis-sens)."

Dans cette première strate freudienne, marquée par la synchronie, c'est donc lalangue qui opère dans des Uns de jouissance sans ordre, qui n'ont pas encore le sens mais une "jouis-sens".

L'Inconscient enfin, c'est le « passage de la jouissance à la parole où un signifiant ne signifie rien mais s'articule avec un autre signifiant, et en ce cas ce qui est signifié, représenté par le signifiant, c'est le sujet, sujet de l'inconscient, effet de l'articulation ». L'inconscient est diachronique, inscrit dans une certaine temporalité, avec des associations où le 1 appelle le 2. C'est le terrain du processus primaire, du rêve, des formations de l'inconscient. Le passage au **Préconscient**, que Braunstein identifie à l'interprétation (du rêve), est le passage à la verbalisation, le domaine du sens et de la mise en jeu du moi.

Hypothèses :

Notre hypothèse principale consistera à supposer que les images de Tammet sont les signes de perception sans l'effet (rétroactif) du signifiant.

Nous pouvons en effet aisément identifier les images de Tammet au système de perception freudien, même s'il s'agit de rester prudent car il semble que la bascule dans le système signifiant a sans doute des incidences fondamentales sur les signes de perception. L'avènement du signifiant n'est pas sans impacter rétroactivement les Uns de jouissance : en termes freudiens, on pourrait dire que certains passages, certaines traductions occasionnent des réaménagements y compris des strates inférieures. Pour Lacan, "Le pouvoir de nommer les objets structure la perception elle-même".[265]

Chez Tammet, on peut faire l'hypothèse que ses images sont du registre de signes de perception dans lesquels n'est pas advenu le trait unaire. Nous pensons notamment à ce que Lacan évoque lorsqu'il parle des Warhnemungzeichen comme signifiants primitifs, "système premier des signifiants", constitué dans la synchronie, lieu où le fait que "le Fort est corrélatif du Da [...] ne [peut] s'exprimer que dans l'alternance[266]", c'est-à-dire dans une synchronie fondamentale.

265 Lacan, J. (1954) *Le Séminaire*, livre II. Le moi dans la théorie de Freud. Éditions du Seuil. Paris.
266 Lacan, J. (19). Le séminaire de Jacques Lacan. 7 : L' éthique de la psychanalyse, 1959 - 1960. Éditions du Seuil.

Ces signifiants primitifs pourraient être considérés comme des signes de perception déjà marqués par le trait unaire, avec des différences qui ne sont peut-être pas encore des oppositions.

Pour Braunstein, la charnière entre les signes de perception et le signifiant se situe à l'endroit de l'articulation par le processus primaire. « L'articulation signifiante, le travail de l'inconscient, borde, délimite, dé-limite cette jouissance qui était chiffrée, ignorée, ensevelie dans un corps extérieur à la parole. »

Ainsi les lettres de lalangue, "godets de la jouissance", s'inscrivent tout d'abord à partir de l'écoute par le bébé du "mamanais" des vocalisations maternelles, qui impressionnent et éveillent l'enfant à la langue. Ces premiers signes de la jouissance s'articulent une seconde fois (aux signifiants de l'Autre) afin de produire un sens, quand le désir de dire rejoint le désir de dire quelque chose. C'est ainsi que l'on pourrait entendre les lettres de l'alphabet freudien (découpes de Lalangue) venant composer (par le mécanisme de rébus du processus primaire) un poème au bout du trajet menant de la périphérie du corps au cortex.

Quelles écritures à l'œuvre dans les images de Tammet ?

Chez Tammet, nous avons pu faire l'hypothèse dans nos développements antérieurs d'une absence de structuration signifiante (pas de processus primaire, pas de métaphore). Ses images sont des signes de perception qui n'ont pas été entamés par le trait unaire.

Elles sont des signes de jouissance, du côté de l'impression, dans lesquels il semble consister un certain ordre (qui n'est pas l'ordre signifiant), dont la nature reste à définir.

On a vu le caractère fondamental du rôle joué par l'écriture et la traduction chez Tammet, pour nouer la jouissance (chiffrée dans les nombres-images) aux mots de l'Autre, à travers un travail de liaison métonymique[267]. Tous ces procédés associatifs (qui tout à la fois relient et permettent un écart entre les Uns et l'Autre), accordent à Tammet l'accès à une certaine énonciation. Ainsi, il y a bien pour lui un passage permettant la traversée du schéma freudien, des Uns de jouissance à l'Autre de la parole.

Ce passage, s'il est distinct chez Tammet du processus primaire en tant qu'il ne se fait pas selon l'articulation spécifique du signifiant (fondée sur la métaphore), se réalise pourtant de façon troublante également au travers d'une traduction (un signe pour un autre, c'est de cette façon que l'on peut également qualifier le déchiffrage de l'inconscient). La traduction permet à Tammet d'animer les mots de l'Autre, c'est-à-dire de lier sa jouissance aux mots, et donc de trouver les mots pour se dire, ce qui a un effet de création subjective. Mais cette traduction demeure dans le domaine intime des images. C'est peut-être ici que réside la distinction.

267 Voir le chapitre "Effets d'image"

Car tout se passe pour Tammet au travers de signes qui sont exclusivement des images. Les nombres, les lettres et les mots sont pour Tammet des images.

Ainsi la notion de registre scriptural de Rey Flaud nous paraît très intéressante à étudier à ce stade de notre cheminement.

Lecture de Rey Flaud

Dans son ouvrage *L'enfant qui s'est arrêté au bord du langage*[268], H. Rey Flaud cherche à caractériser l'autisme, "condition d'une subjectivité nue" dans son rapport au symbolique, qui se situe pour lui "en deçà de tous les semblants mis en place par le langage".

Il s'agit d'une clinique où l'activité symbolique se donne à voir dans le concret de la manipulation des objets qui sont pour le sujet autiste des éléments langagiers à part entière. Les sujets autistes de Kanner et autistes Asperger habitent d'après Rey Flaud dans des univers "scripturaux" distincts, celui des empreintes pour Kanner, et celui plus structuré des images, pour Asperger.

Ces deux registres témoignent du non-avènement de ce que Rey Flaud nomme "relèves scripturales", autrement dit de l'absence du redoublement de la représentation qui signe le refoulement originaire (un signe pour un autre signe), condition de l'inconscient et de l'émergence de l'homme au champ du symbolique. Ainsi l'autiste fait état pour Rey Flaud de cet en deçà du langage, sur le bord duquel il s'est arrêté, son témoignage permettant de « parachever le procès logique par lequel Freud rend compte de la genèse du sujet de l'inconscient ».[269]

Rey Flaud reprend le schéma de la lettre 52 et son développement poursuivi par Freud en 1915 dans "l'Inconscient". Il conceptualise sa notion de « registres scripturaux » en s'appuyant sur une correspondance avec les strates freudiennes, nommant ces passages qui correspondent à la traduction d'un signe par un autre signe : des "relèves scripturales". Chaque relève est concomitante d'une perte, une perte de sens pour Rey Flaud (pour Braunstein, il s'agissait de la perte d'une part de Réel, d'une certaine vérité ensevelie dans la strate inférieure).

268 Lacan, J. (1970) « Radiophonie » p. 79
269 Ibidem. P46

Traduction des étages freudiens par Rey Flaud

Chaque registre scriptural correspond à un espace psychique, que Rey Flaud fait coïncider avec un stade de développement, se situant dans une perspective psychogénétique. L'autisme est conçu dans ce cadre comme une fixation à un stade du développement du moi, lui-même correspondant à un «registre scriptural » c'est-à-dire à un type de signe, que l'on peut référer à un étage du schéma freudien : empreintes (Perception), images (Signes de perception), traces signifiantes (Inconscient).

Ce qui nous intéresse ici dans la théorisation de Rey Flaud c'est comment il conçoit le passage d'un registre scriptural à l'autre, et la façon dont il pense l'autisme comme une modalité d'être au monde correspondant à un registre scriptural (les empreintes pour les autistes Kanner et les images pour Asperger).

Nous n'adhérerons pas en revanche à une vision psychogénétique qui supposerait pour le sujet en devenir des passages obligés et normalisés, comme autant d'étapes dans le développement psychique, la pathologie alors considérée comme une fixation à un stade de maturation psychique. Nous ne pensons pas qu'il y ait nécessairement correspondance entre les registres scripturaux dans lesquels vont évoluer les bébés par exemple, et celui ou ceux auxquels ont affaire les autistes, pas plus qu'une correspondance directe puisse être réalisée avec des "stades" de développement d'un langage par exemple. En revanche, il nous semble intéressant de considérer des passages, des bascules correspondant à des moments logiques (structuro-genèse), ou mythiques (naissance du langage), qui peuvent nous éclairer théoriquement et dans la clinique.

L'espace des empreintes de l'autisme de Kanner

A cet espace correspond le « chaos sensoriel » dont témoignent à posteriori certains autistes écrivains, qui témoignent de leur enfance. C'est un espace « éclaté », présent pur, pluie de sensations qui ne trouvent pas de forme. C'est un univers qui est décrit parfois comme un refuge, empli d'une jouissance perceptive dans laquelle l'enfant se perd, sensations auxquelles il s'agrippe notamment pour éviter l'autre, en s'y absorbant entièrement. C'est également ce que révèlent les moments de décompensation autistiques, durant lesquels, quelque chose venant faire effraction dans le monde soigneusement maîtrisé de l'autiste, survient une grande désorganisation psychique, avec un déferlement sensoriel ravageur.

L'espace des images de l'autisme Asperger

Cet espace est, selon Rey Flaud, celui dont témoignent les autistes Asperger. Les exemples de cette pensée en images sont nombreux et présentent une certaine homogénéité. Rey Flaud cite T. Grandin et son livre éponyme :

« Je pense en images. Pour moi, les mots sont comme une seconde langue. Je traduis tous les mots, dits ou écrits, en films colorés et sonorisés : ils défilent dans ma tête comme des cassettes vidéo. Lorsque quelqu'un me parle, ses paroles se transforment immédiatement en images ».

Grandin témoigne également de ce procédé analogique symbolique basé sur des symboles visuels qu'évoque Tammet.

« En grandissant, j'ai appris à traduire les concepts abstraits en images concrètes pour pouvoir les comprendre. Je visualisais des concepts comme ceux de paix ou d'honnêteté grâce à des images symboliques. Pour la paix, je pensais à une colombe, à un calumet de la paix ou aux photos de la signature d'un traité de paix. Pour l'honnêteté, c'était quelqu'un jurant, la main sur la Bible, de dire toute la vérité devant un tribunal".

Rey Flaud note la fragilité de l'édifice langagier des images, qui constitue un mode de pensée qui permet à l'autiste Asperger un certain apaisement et un accès au langage, mais qui menace à l'occasion d'un bouleversement le sujet de chuter, avec des moments de désorganisation dévastateurs (et un retour au chaos sensoriel du registre des empreintes).

Relève scripturale

C'est l'effectuation de la seconde relève (ou le passage des images aux traces signifiantes) qui est pour Rey Flaud corrélée à la mise en place du refoulement originaire. Pour lui, à chaque passage ou transcription, quelque chose doit se perdre. « Le passage d'un registre scriptural à un autre est l'effet d'une traduction qui se révèle, à chaque étape, impuissante à accomplir un transfert de sens intégral du registre inférieur au registre supérieur ».

Quelque chose du "sens" est perdu. Cette question de la perte est centrale dans la théorisation de Rey Flaud. Chaque registre scriptural conditionne la façon dont le sujet va traiter la perte de l'objet, le signe constituant une "contremarque" de cet objet perdu. La nature des éléments langagiers témoigne ainsi du degré d'élaboration de la perte tout en participant de cette élaboration. Si l'empreinte garde le souvenir de l'objet semblable à lui-même, l'image constitue déjà une réduction, tandis que l'objet est intégralement perdu dans la trace signifiante, la trace de l'objet étant alors diffractée au sein d'un système de signes.

Rey Flaud réalise une correspondance féconde entre les strates de signes et les différents types d'objets de l'enfant élevés au rang d'éléments langagiers : l'objet sensuel, l'objet transitionnel de première génération et de deuxième génération. Il questionne la fonction et la place de l'objet autistique au sein de cette palette.

Objet sensuel

L'objet sensuel est chargé de remplacer l'objet, idéalement le sein ou plutôt le mamelon dans la bouche, considéré à l'origine par l'enfant comme faisant partie intégrante de lui-même.

L'objet sensuel peut être une odeur, une lumière, la voix de la mère à laquelle le nourrisson s'agrippe, et se révèle indispensable à sa survie psychique.

"Le petit d'homme assure le maintien de sa fragile identité en donnant une corporalité réelle au registre d'inscriptions qui est alors le sien, constitué par les primordiales empreintes. Il accomplit cette action à travers une opération singulière qui maintient, en dépit de sa perte, la présence de l'objet optimal primitif (le sein)". [270]

L'objet sensuel vient faire empreinte à l'endroit où l'objet qui faisait tenir la fragile existence du bébé s'absente momentanément. L'empreinte de l'objet est remplacée par une autre empreinte, qui vient "boucher" réellement, c'est-à-dire dans le corps, le manque creusé par l'absence. Ici on voit la parenté avec l'objet autistique, l'objet dur dans la main, l'auto-stimulation sensorielle, etc.

Objet transitionnel 1

Il s'agit d'un objet qui marque, pour Lacan revisitant Winnicott, le détachement sous "son plus humble mode". C'est, "la bribe de lange, le tesson chéri que ne quittent plus la lèvre, ni la main". Il y a gain, pour Lacan, sur l'angoisse qui se situe à l'endroit du besoin (de l'autre). C'est un objet qui va être nommé, il s'agit souvent des premières vocalisations de l'enfant qui ont cette fonction de désigner quelque chose. Ce nom ne changera pas malgré les différents supports qu'il peut prendre, premier symbole se déplaçant d'un morceau de couverture, à une peluche, au foulard abandonné à l'enfant par la mère...

Pour Rey Flaud, "la fabrication par l'enfant de cet objet est l'indice qu'il a symbolisé ces pertes et qu'il est en train de se constituer autour de l'élément nouveau qu'il a inventé".

P. Macary le souligne : pour Rey Flaud, "L'objet transitionnel ne remplace donc pas le sein, il métabolise la perte du sein qu'il rend supportable. Ce qui pose le principe général que le signe ne remplace pas l'objet (ce qui établirait un monde analogique figé), mais vient à la place de l'absence de l'objet (ce qui définit le monde comme négativité et représentation "[271]

Pour Rey Flaud, l'objet transitionnel de première génération note un rapport d'immédiateté propre au registre des images, où l'objet et son signe sont rivés l'un à l'autre (le doudou n'a qu'un seul nom, et il est fixe). Il cite à ce propos Donna Williams qui témoigne de son goût pour nommer les objets avec des noms propres, repéré par un grand-père qui se prête au jeu :"Un microcosme de noms affectés en propre à chaque chose, voilà ce qu'était notre petit monde".[272]

Pourtant il semble qu'il est important d'apporter quelques nuances à cette hypothèse.

---

270 Rey-Flaud, H. (2008). *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage : Comprendre l'autisme*. Aubier. p71

271 Macary-Garipuy, P. (2010). Quelques mots sur deux livres d'Henri Rey-Flaud. *APJL – Assemblée de Toulouse*. https://www.apjl.org/contribution-par-auteur/pascale-macary-garipuy/

272 Williams, D. (1999). *Si on me touche je n'existe plus*. J'ai lu.

Le nom du doudou témoigne d'un premier détachement, un premier écart entre la chose et sa représentation. L'objet transitionnel de première génération est le premier symbole, le premier élément langagier qui creuse le monde d'une négativité, celui-ci n'étant désormais plus toute présence, mais "re-présenté".

Or ce premier objet, en tant que métabolisant l'absence, nous semble venir désigner l'absence de l'objet et non l'objet lui-même. Il serait à situer pour nous du côté d'un S1, un premier nom, unique jusqu'à la première opération de substitution, qui n'est pas encore advenue.

"Un microcosme de noms affectés en propre à chaque chose, voilà ce qu'était notre petit monde" correspond effectivement à ce "monde analogique figé" de l'autiste. Mais ce langage bijectionnel n'est pas du même registre pour nous qu'un registre constitué par S1, qui n'est pas une image mais un signifiant tout seul, en attente d'une articulation.

Objet transitionnel 2

L'objet transitionnel de seconde génération est caractérisé par une substitution qui nécessite une métaphore : c'est un "doudou" qui va entrer dans le jeu symbolique, pouvant tenir plusieurs rôles et adopter différents noms dans de petites histoires que se raconte l'enfant. Il est dès lors, "pris dans un réseau de significations" et témoigne pour Rey Flaud "de l'installation de l'inconscient, défini comme constellation de traces articulées autour d'un point focal vide creusé par la seconde traduction, à laquelle nous pouvons à présent donner le nom qu'elle a reçu dans la théorie psychanalytique ; le refoulement originaire".

Objet autistique

Au regard de cette typologie d'objets, l'objet autistique se distingue de ne pas être entré dans le semblant. L'enfant garde dans sa main la petite voiture qu'il affectionne, mais ne la fait pas rouler sur une route imaginaire. Il s'agit d'un talisman, au caractère protecteur et magique, qui a pour fonction de contenir l'angoisse. La perte de l'objet autistique est insupportable, le sujet semblant perdre un morceau de lui-même. Car c'est l'objet lui-même qui permet d'éviter (et non de métaboliser) la perte. Il s'agit d'un morceau de corps qui vient combler le "trou" laissé par l'absence. C'est un objet qui fait empreinte à l'endroit de la trace vide qu'a laissé le bon objet, et à ce titre entretient une parenté certaine avec l'objet sensuel conceptualisé par Rey Flaud (à la suite d'E. Bick et F. Tustin).

Maleval, qui étend cette conception de l'objet autistique à celle d'un objet évolutif participant de la construction du sujet, distingue plusieurs versions de cet objet, plus ou moins régulées. L'objet de l'autiste, quel que soit son degré de régulation, semble avoir pour fonction de participer de la construction de l'image spéculaire. Les enfants autistes cherchent à en incorporer les propriétés, dans une relation transitiviste à l'objet. Il s'agit aussi de s'animer libidinalement en animant l'objet.

Pour Maleval on le voit, l'objet de l’autiste, en se structurant, demeure néanmoins un objet autistique, qui vient participer de la construction du bord avec l'Autre de synthèse et le double.

Hypothèses

L'image de Tammet n'est pas le système synchrone du signifiant

Le registre des images, que l'autiste Asperger habiterait selon Rey Flaud se situe bien pour nous également du côté de "signes de perception". Mais il nous apparaît nécessaire d'apporter quelques nuances à ce propos. En effet nous divergeons de la thèse de Rey Flaud sur certains points.

Si l'autiste évolue dans le registre des signes de perceptions, il s'agit de perceptions dans lesquelles le trait unaire n'est pas venu faire sa découpe. En cela, il semble essentiel de distinguer soigneusement ce registre des images autistiques du fonctionnement des signes de perceptions freudiens qu'on peut supposer être ordonnés rétroactivement par le signifiant. Nous pensons notamment à ce que Lacan évoque lorsqu'il parle des Warhnemungzeichen en tant que "système synchrone du signifiant".

Ces signes de perception, déjà organisés dans la synchronie par des corrélations et des différences (bien que cela ne s'éprouve encore que dans l'alternance), sont donc à distinguer de l'image autistique qui n'est pas structurée comme le signifiant (nous verrons à la fin de ce chapitre un exemple des effets rétroactifs de la découpe du trait unaire sur les signes de perception).

L'image de Tammet n'est pas un S1

L'objet transitionnel de première génération, décrit par Rey Flaud, serait pour nous à assimiler à un premier symbole, un premier nom, qui désigne de façon univoque son objet et n'est pas (encore) sujet à la substitution. Pour nous ce premier "doudou" correspond à un S1 en attente d'une première substitution : un signifiant en cours d'élaboration.

Or dans l'autisme, il semble que le signifiant soit tout à fait absent. Le signe de l'autiste ne provient pas de l'Autre, il n'est pas marqué par le trait unaire. Il y a des Uns, mais pas de 1.

La nature de l'image de Tammet indique l'absence de refoulement du figuratif. Or, et c'est ce que nous allons explorer dans la partie suivante, en interrogeant la naissance de l'écriture, c'est ce refoulement du figuratif qui semble ouvrir la possibilité du signifiant.

Un signifiant "effaçon[273]"

Introduction

Reprenons notre hypothèse principale. La déconnexion de l'individu et du langage se manifeste dans l'autisme par une absence d'articulation de la jouissance (ordinairement chiffrée dans lalangue intime), aux signifiants de l'Autre.

C'est de cette façon que l'on peut considérer que l'autiste demeure dans un registre "scriptural" pour reprendre le terme de Rey Flaud qui est celui des images, dans lequel le trait unaire n'est pas advenu, n'est pas venu de l'Autre pour découper les unités du sens dans la « jouis-sens ».

Les signes de l'Autre sont ainsi avec plus ou moins de succès "juxtaposés" à la jouissance, par un lien parfois artificiel, qui reste un "accolement" (de préférence fixe) du signe et de l'objet, mais sans réel chiffrage de cette jouissance. Les mots se chargent peu ou difficilement du poids de l'affect, ce qui peut donner le langage maniéré, désincarné, ou théâtralisé que l'on peut retrouver parfois chez les autistes Asperger. Le sujet autiste semble alors utiliser les mots comme des signes peircéens (dans leur fonction dénotative), venant labelliser, étiqueter une partition de la jouissance (et non une découpe sous-tendue par le signifiant qui a prise dans le sujet). Le signe emprunté à l'Autre est alors à la fois uni à ce qu'il désigne sans la souplesse du signifiant, et "détaché" de son objet, c'est à dire déconnecté de la jouissance, désaffecté. C'est un signe qui ne représente pas le sujet, et qui n'est pas articulé à un autre signifiant.

D'autres sujets trouvent des circuits alternatifs pour s'exprimer, passant par exemple par l'écrit ou par le branchement sur un double (voir les deux). Il nous semble ainsi que la diversité des tableaux cliniques dans l'autisme peut être appréhendée (parmi d'autres prismes possibles) comme reflétant la singularité des solutions des autistes pour arrimer leur jouissance aux mots de l'Autre, tout en protégeant leur être.

Dans le cas de Tammet du moins, c'est ce qui apparaît très visiblement. Chez lui, le travail de liaison entre la jouissance et les mots de l'Autre est réalisé sur le mode de l'image sans qu'il y ait une quelconque articulation signifiante qui supposerait une perte du figuratif. En effet, lorsque c'est dans la même matière - le vocal - que viennent se découper les unités signifiantes, il faut qu'il y ait refoulement de cette part de "jouis-sens" contenue dans la matérialité de la langue. Le sens se sur-élabore dans le signifiant, qui devient alors doublement signe : de la jouissance (voilée) et du sens. Lalangue, refoulée, peut alors resurgir dans les formations de l'inconscient.

273 Terme utilisé par Lacan dans le séminaire *L'identification.* La lettre est un « effaçon », en tant que constituée par l'effacement du figuratif.

Nous allons voir dans cette partie comment Lacan interroge le signifiant comme figuratif effacé, l'effacement de l'épaisseur figurative étant la condition de son avènement et l'acte même présidant à sa naissance (acte mythique).

Tout au long de son enseignement, malgré les virages théoriques et changements de paradigmes, Lacan le répète : l'inconscient est structuré comme un langage. Tout ce qui peut être appréhendé de cette structuration du langage, vérité qui est contenue dans le langage même et qui ne se révèle que dans son exercice et ses émergences, nous renseigne sur l'inconscient : comme le signifiant, le sujet est le produit de la coupure.

C'est ainsi que dans les premiers chapitres du séminaire sur l'identification, Lacan va chercher du côté de l'histoire de la naissance de l'écriture la trace d'un moment charnière de la structure du langage : un passage qui semble consister en une bascule mythique de l'image à la lettre.

Lien du signe au signifiant

Dans les séances du 6 et 13 décembre 1961 du séminaire l'Identification[274], Lacan explore d'une façon nouvelle la question du lien qu'entretient le signifiant au signe. Jusqu'à présent, il n'avait invoqué le signe principalement que comme envers du signifiant, le signe représentant quelque chose pour quelqu'un, tandis que le signifiant, détaché de tout objet et d'une quelconque adresse, ne représentait que le sujet, et ce pour un autre signifiant. Dans l'Identification, Lacan change d'approche, et cherche l'accroche du signifiant au Réel, en interrogeant la naissance de l'écriture.

Il prend soin tout d'abord de rappeler la nécessité qu'il a eu à explorer dans le séminaire le signifiant dans sa nature structurelle, au sein de « son système ». Ceci notamment en vue de défendre une vision (psychanalytique) subversive du langage en tant qu'ordre autonome, fonctionnant hors de toute conscience, face à une vision " utilitaire, instrumentale, pratique", autrement dit psychologique, du langage.

Ceci étant dit, il propose d'"établir la jonction de son fonctionnement avec ce quelque chose qui en porte, dans le réel, la marque".

Le signifiant pourrait s'originer dans le signe, en ce que le signe a "trait" au Réel. Ce lien entre signe et signifiant, Lacan le cherche en suivant la trace du nom propre.

Nom propre et lien à l'objet

Le nom propre est un signifiant qui se caractérise par un lien particulier avec son objet, avec lequel il est en quelque sorte "rivé". Cette particularité au sein des autres mots tient dans cette fonction qui est à la fois d'identifier et de distinguer.

274 Lacan, J. (1961). *Séminaire L'identification (IX)*. Inédit.

Lacan remarque que le nom propre a pour particularité de rester lui-même lors de la traduction d'un texte d'une langue à une autre. C'est selon lui, ce qui met Champollion sur la piste de la clé du déchiffrage de la pierre de Rosette : "c'est à propos de CLÉOPATRA et de PTOLÉMÉE que tout le déchiffrage de l'hiéroglyphe égyptien a commencé, parce que dans toutes les langues CLÉOPATRA c'est CLÉOPATRA, PTOLÉMÉE c'est PTOLÉMÉE".

Cette fonction distinctive a une affinité avec l'écriture et la marque. Lacan nomme « trait unaire » ce trait purement différentiel qu'il isole dans la structure du signifiant.

Trait unaire

Le trait unaire, nommé ainsi par Lacan à partir d'une interprétation de l'"einziger Zug" (trait unique) freudien, est le signifiant réduit à son essence, autrement dit la différence à l'état pur. Il est à la fois ce qui soutient l'unité, mais également la distinctivité. Ce n'est pas le "un" unifiant du corps, de l'imaginaire (de celui qui fait enveloppe, image unifiée qui supporte l'identité du moi), c'est le 1 arithmétique, celui qui est identique à un autre considéré comme 1, et qui pourtant ne peut se confondre avec lui sous peine de ne pouvoir s'additionner[275].

C'est donc le trait différentiel qui est sous-jacent à chaque signifiant :

« Ce qui distingue le signifiant, c'est seulement d'être ce que tous les autres ne sont pas. Ce qui, dans le signifiant, implique cette fonction de l'unité, c'est justement de n'être que différence. C'est en tant que pure différence que l'unité, dans sa fonction signifiante, se structure, se constitue. »[276]

Sujet

Lacan note que le nom propre possède un lien particulier avec le sujet puisque le sujet est lui-même pris comme nom. Ce nom est rencontré sur le chemin de l'identification symbolique du sujet, en tant qu'il est le trait qui vient l'inscrire au champ de l'Autre, à la fois comme unique et comme "un parmi les autres".

Il s'agit aussi, si l'on se réfère à Freud, de ce qui sous-tend le type d'identification dite "régressive" (qui correspond à un avatar de l'identification symbolique lacanienne). Dans celle-ci, le moi s'approprie les qualités de l'objet (personne aimée ou avec laquelle le moi est en rivalité), en lui empruntant un trait. Il y a identification partielle à un trait unique[277]. C'est, par exemple, la toux de Dora[278] (nœud du symptôme hystérique), ou bien, dans le cas des

275 Frege, G. (1969). *Les Fondements de l'arithmétique. L'ordre philosophique, , trad. Claude Imbert* (Seuil).

276 Lacan, J. (1961). Séance du 29 Novembre 1961 dans *Séminaire L'identification (IX)*. Inédit.

277 S. Freud, *Essais de psychanalyse*, *p169*

278 Dora, dans "Fragment d'une analyse d'hystérie", reprend inconsciemment à son compte la toux du père, objet d'amour. Freud, S. (2014). *Cinq psychanalyses*. PUF.

mécanismes constituant une foule, un trait d'identification au meneur, partagé par tous les membres du groupe[279].

Cet einziger zug freudien, représente ainsi son objet tout en s'étant défait de toute ressemblance avec lui mis à part un seul trait qui concentre toute son identité. Pour Lacan, c'est le « trait unaire de l'idéal du moi », qui constitue l'assise de l'identification primordiale, en lien avec le moment mythique, scénarisé par Lacan dans le stade du miroir, où l'enfant est nommé par l'adulte à travers son image reflétée.

Ainsi le nom propre, de son affinité avec le trait unaire, nous renseigne sur la fonction du signifiant « en tant qu'elle est le point d'amarre de quelque chose d'où le sujet se constitue ». Lacan souligne l'importance cruciale pour le sujet de son nom dans l'analyse.

Affinité à la marque et à l'écriture

Ce 1 comptable a une affinité à la marque, et ainsi à l'écriture. Il est l'encoche que le prisonnier grave chaque jour sur le mur de sa cellule. On le retrouve aux racines même de l'écriture, dans les premières marques humaines qui prennent la forme de lignes bâtons, gravées par exemple sur des tablettes d'argile par les Sumériens pour tenir une comptabilité. Ces traces primitives d'une activité d'écriture sont contemporaines des premiers hiéroglyphes, elles sont des précurseurs de la lettre.

Lien du signifiant à l'image : attache au Réel

Naissance de l'écriture

Lacan suit la trace de l'origine figurative des lettres constituant les alphabets, parenté qui n'est pas toujours flagrante mais qui reste très marquée pour les hiéroglyphes égyptiens par exemple. Son postulat est que dans la naissance de l'écriture phonématique, s'actualise une certaine vérité sur la structuration du langage (et donc de l'inconscient), en tant que c'est « dans l'ordre du signifiant que nous avons un moyen de représenter ce qui concerne la genèse, la naissance, l'émergence du signifiant lui-même ». Selon Lacan, il n'existe pas de métalangage, c'est-à-dire de savoir sur le langage qui comprendrait une extériorité avec son objet. Pour comprendre le langage, il y a nécessité "de l'ordonner par ce que nous pouvons appeler « une référence à lui-même », à sa propre structure".

Il prend l'exemple de la lettre grecque α (alpha), aleph en hébreux et en phénicien (alpha dont dérive le mot "alphabet" des langues romanes : aleph-beth étant les deux premières lettres de plusieurs "abjad[280]" sémitiques, ou alphabets consonantiques, dont le phénicien). Lacan propose d'étudier l'étymologie d'alpha, son arbre généalogique en quelque sorte,

279 Freud, S. (2015). Psychologie des foules et analyse du moi (1921) dans *Essais de psychanalyse*. Paris, Petite bibliothèque

280 Alphabet consonantique

soulignant les emprunts existants d'un système d'écriture à un autre et les transformations successives des graphèmes et de leurs emplois.

Ainsi alpha provient d'aleph, de l'alphabet phénicien, alphabet précise Lacan "tel que nous pouvons le reconstituer d'un certain nombre d'étages, de strates des inscriptions". On entend la référence faite à la migration des matériaux psychiques à travers l'appareil psychique freudien, et les transcriptions d'un système de signe à un autre. Ce parallèle prend tout son intérêt dans notre recherche.

Les évolutions des lettres sont de plusieurs types : Lacan s'intéresse notamment ici au passage du hiéroglyphe à l'idéogramme et à l'écriture phonétique, mais aussi à la façon dont un système d'écriture change d'usage, de fonction, lorsqu'il est "emprunté" pour venir coder une autre langue que celle dans laquelle il s'origine.

Revenons à alpha. Les noms des lettres grecques (alpha, bêta, gamma) sont des noms et signifient quelque chose dans la langue phénicienne, tandis qu'ils ne signifient en grec que le nom de la lettre qu'ils codent.

Aleph en phénicien signifie bœuf. Or, si l'on remonte plus haut dans l'origine de la lettre aleph, on retrouve un hiéroglyphe (proto-sinaïtique), qui représente lui-même une tête de bœuf.

Comment peut-on penser les étapes qui mènent du hiéroglyphe au "alpha" grec ? Nous avons tenté de distinguer plusieurs passages à partir des développements de Lacan.

Le point de départ, mythique, est un dessin de bœuf. C'est une icône, qui au même titre que son homologue dans la réalité, peut être nommée "bœuf" (aleph).

Soulignons que ce dessin devient écriture lorsqu'il vient non pas représenter un objet du monde, mais un son. Il devient alors le "tenant-lieu" d'une vocalisation : "aleph". C'est à partir de là qu'il y a ce renversement qu'évoque Lacan, qui permet à la lettre d'être lue. Remarquons qu'on a déjà ici un signe pour un autre signe, le dessin fait écriture venant représenter non plus la chose, mais son nom.

Le premier mouvement c'est l'effacement du figuratif : ainsi on devine encore dans la lettre α la rondeur et les cornes d'une tête de bœuf qui a été couchée sur le côté, mais il n'en reste qu'une épure qui n'est plus représentative.

Le second mouvement peut difficilement être distingué du premier, car il lui est corrélatif : **lorsque le dessin initial est effacé, refoulé, la lettre peut venir désigner autre chose.**

Dans le passage du dessin à l'écriture décrit ci-dessus, on voit que les deux mouvements sont déjà présents. L'effacement du figuratif ne concerne pas forcément l'épure du dessin (par

exemple, les hiéroglyphes égyptiens sont relativement détaillés, mais ils ont bien le statut de lettre). Il semble concerner quelque chose de plus subtil, concernant le statut de la lettre, dans son rapport à l'objet. La lettre n'est plus trace de l'objet, même si elle entretient avec lui une certaine ressemblance (héritée).

Si elle n'est plus sa trace, elle peut venir désigner un autre objet du monde. C'est d'autant plus facile lorsque, empruntée, elle est utilisée par un peuple qui parle une autre langue (sa signification initiale étant perdue). Ainsi, un α dans lequel on ne voit plus le bœuf, devient ailleurs une lettre dotée d'un nom, "aleph".

α vient ainsi coder le son "a" de la langue phénicienne, et "aleph" en phénicien vient désigner non plus le bœuf derrière le dessin effacé, mais la lettre elle-même. Lacan parle d'un moment qui signe "une première manipulation du signe comme d'un objet", avec un renversement de sa fonction. α, de nommée, devient nommante, et vient coder une découpe de l'émission vocalique, tout en étant nommée elle-même (comme un objet).

Un point charnière

C'est à ce point précis de la naissance d'une écriture qui vient coder le son du langage, ou "des morceaux diversement réduits, découpés de sa modulation parlante", que Lacan localise ce point où quelque chose de la structure du langage s'actualise.

« La structuration du langage s'identifie, si l'on peut dire, au repérage de la première conjugaison d'une émission vocale avec le signe comme tel, c'est-à-dire avec quelque chose qui déjà se réfère à une première manipulation de l'objet ».

On remarque ici qu'il ne précise pas qu'il s'agit d'un signe qui vient connoter le phonème ou le mot. On sait par ailleurs que dans tous les systèmes d'écriture ces différentes façons d'interpréter les signes cohabitent, avec par exemple un usage "phonématique" des hiéroglyphes qui s'appuie sur le procédé du rébus (par exemple, pour coder des noms étrangers qui n'ont pas de signe dans la langue).

Pour Lacan il s'agit de mettre en exergue un certain passage, contenant une vérité sur la structuration du langage : celui de la rencontre entre la vocalisation et l'élément distinctif du trait unaire, qui vient découper dans la jouissance vocale des unités, aptes à constituer un code. Ce moment coïncide, nous le verrons plus loin dans le texte, avec la perte du figuratif d'un signe originellement constitué en image.

Nous voyons dans cette lecture quelque chose qui anticipe chez Lacan la question de la jouissance de lalangue. Lacan parle dans l'Identification d'une mythique origine du langage, avec un signifiant qualifié de "quelque chose qui doit peu à peu s'élaborer à partir du signe émotionnel", s'interrogeant sur quel type de négation vient permettre le "saut" de l'un à l'autre. Ainsi, en 1973, Lacan évoque un signifiant « extrait » de lalangue par le trait unaire :

«C'est l'introduction de la différence comme telle dans le champ qui permet d'extraire de lalangue ce qu'il en est du signifiant .»[281]

Perte du figuratif

Attache du langage au Réel

L'écriture, à travers l'étymologie de la lettre, témoigne d'un certain lien originel du signifiant avec le Réel. La lettre garde un lien à son premier objet, objet qui s'est depuis effacé dans sa forme, mais dont elle conserve un trait.

« Qu'est-ce qu'il y a de plus détruit, de plus effacé qu'un objet ? Si c'est de l'objet que le trait surgit, c'est quelque chose de l'objet que le trait retient : justement son unicité. L'effacement, la destruction absolue : de toutes ses autres émergences, de tous ses autres prolongements, de tous ses autres appendices, de tout ce qu'il peut y avoir de ramifié, de palpitant. »

Le trait est à la fois ce qui est conservé de l'objet, mais c'est également ce qui le négative, en effaçant tout de lui pour ne retenir que son unicité. Ici se situe le passage de l'image à la lettre.

Un signifiant "effaçon"

Le signifiant, pour fonctionner comme tel, ne peut être une icône de son objet. Si le signe conserve un lien étroit (dénotatif), à la manière du nom propre à l'objet qu'il représente, il n'en est pas l'icône. Il est le S1, le signifiant réduit à sa fonction de marque (mais radicalement distinct de la trace). Quant au signifiant, son lien à l'objet est perdu : il ne représente plus rien, sinon le sujet lui-même, et ne se définit qu'en relation aux autres signifiants.

"Pas de trace"

Lacan prend l'exemple de la trace de pas sur le sable qui indique à Robinson qu'il n'est plus seul sur son île, trace révélant en son absence, la présence d'un personnage inconnu. La trace, "champ du signe naturel", dénote une première séparation du signe et de son objet (la trace étant "ce que l'objet laisse quand il est parti ailleurs"). Quel est le chemin qui mène de la trace à un signe délié de tout objet ? Lacan suppose que c'est l'action du sujet qui fait la différence, un sujet qui efface la trace de ses pas, un "pas" qui partant de la trace aboutit à la négation.

Le sujet surgit ainsi, nous dit Lacan, à mi-chemin de cette "distance qui sépare ce « pas » de ce qu'est devenu phonétiquement le « pas » comme instrument de la négation".

281 Lacan, J. (2005). *Encore : 1972 - 1973*. Éd. du Seuil. p. 129.

Si Robinson trouve sur le sable de son île une trace de pas que quelqu'un a vraisemblablement cherché à effacer, alors il peut être sûr qu'il a affaire à un sujet. Pour Lacan, "dans cette disparition de la trace, ce que le sujet cherche à faire disparaître, c'est son passage de sujet à lui. La disparition est redoublée de la disparition visée qui est celle de l'acte lui-même de faire disparaître".

Il reconnaît dans l'effacement de la trace "le passage du sujet quand il s'agit de son rapport au signifiant", un sujet dont l'avènement, comme divisé, se manifeste par "l'émergence de ces moments de fading proprement liés à ce battement en éclipse de ce qui n'apparaît que pour disparaître, et reparaît pour de nouveau disparaître".

A peine nommé d'un signifiant, le sujet qui s'indique en S1 s'efface, passe "en dessous", pour venir se nommer en S2, etc., d'où le "battement en éclipse". Le sujet se manifeste dans le refoulement, dans l'effacement qui lui permet de se faire représenter par le signifiant suivant. Le refoulement originel consistant en l'effacement de cette première trace identifiée par Lacan à la trace de Vendredi sur le sable.

Si le signe comme trace, empreinte, accuse une première négativité, en tant qu'il est séparé de son objet (signe d'un objet qui s'est absenté), le signifiant qui s'identifie à une trace effacée est doublement négativé : représentant l'absence elle-même, il est signe de l'effacement, et donc du sujet. Il a perdu tout lien à un quelconque objet, mais caractérise la présence d'un sujet, celui qui a effacé.

Trait d'union

Dans la perte du figuratif que constitue le passage du hiéroglyphe à la lettre, Lacan parle de la conservation d'un trait de l'objet, un trait qui va venir signer l'objet et en même temps, le distinguer radicalement. "Si c'est de l'objet que le trait surgit, c'est quelque chose de l'objet que le trait retient : justement son unicité". Ce trait, nous proposons de le considérer comme trait d'union, qui attache le signifiant à un objet dont il a perdu le souvenir, mais par l'intermédiaire duquel il peut garder un lien (métonymique).

Ainsi, un souvenir de l'objet est conservé par ce trait, le signifiant étant donc toujours marqué de cette manière par quelque chose du Réel de l'objet alors même que celui-ci est oublié. C'est par exemple, dans l'étymologie des lettres, la signification d'"aleph" en phénicien qui demeure "bœuf", alors même que l'image du bœuf est depuis longtemps effacée dans le tracé de la lettre "aleph".

Ainsi pour que le signe soit manipulé symboliquement, il faut que le lien à l'objet soit négativé. Mais de ce refoulement survit un trait d'union à l'objet, un lien que nous qualifierons de métonymique, à travers lequel subsiste quelque chose d'une trace de Réel, qui subsiste au long des chaînes associatives.

Le trait permet ainsi au signe, tout en re-présentant tout autre chose (que son objet originel), de demeurer le dépositaire de ce lien originel au Réel. Ce n'est alors plus l'objet que le signifiant désigne, mais c'est la présence de la Chose derrière les mots, c'est-à-dire d'un Réel effacé, négativé, et que les mots font désormais ek-sister.

Nous retrouvons ici tout le sens de ce doublement de la représentation au cœur du signifiant, le *Vorstellungrepräsentanz* qui garde une trace de la jouissance de lalangue tout en signifiant autre chose : un signifié glissant, toujours en mouvement sous le signifiant.

La lettre

Une naissance marquée par un renversement

Avant l'émergence de l'écriture à proprement parler (codant la vocalisation), et à côté du tracé figuratif (art rupestre), on retrouve dans la préhistoire toutes sortes de marques, de traces, de symboles.

Il y a des traits, signes distinctifs, incrémentations semblant permettre un décompte ou un repérage (temps, occurrences..). Lacan y voit le trait unaire dans sa concrétude, qui apporte un élément de distinctivité dans le monde. Alignés les uns derrière les autres, les traits s'organisent dans un premier ordre, une séquence.

Il y a également des jeux de symboles (les cailloux du Mas d'Azil), utilisés peut-être pour la divination : ils constituent des batteries signifiantes, constituées de signes articulés les uns aux autres (par leur distinctivité). Ces signifiants n'ont pas été utilisés de prime abord comme écriture venant coder le langage. Ils apparaissent bien avant l'émergence de l'écriture alphabétique en tant que telle, bien que les mêmes lettres se retrouvent bien plus tard dans certains alphabets.

"C'est une des traces par où nous pouvons voir que ce dont il s'agit, concernant une des racines de la structure où se constitue le langage, est ce quelque chose qui s'appelle d'abord « lecture des signes », pour autant que déjà ils apparaissent avant tout usage d'écriture - je vous l'ai signalé en terminant la dernière fois - d'une façon surprenante, d'une façon qui semble anticiper, si la chose doit être admise, d'environ un millénaire l'usage des mêmes signes dans les alphabets qui sont les alphabets les plus courants, qui sont les ancêtres directs du nôtre, alphabets latin, étrusque, etc., "

Ainsi l'écriture alphabétique s'originerait dans une certaine activité de "lecture des signes" (par exemple, lecture de signes pour la divination, les cailloux du Mas d'Azil se faisant l'équivalent d'un jeu de tarot). "Il y a disons dans un temps, un temps repérable, historiquement défini, un moment où quelque chose est là pour être lu, lu avec du langage, quand il n'y a pas d'écriture encore. Et c'est par le renversement de ce rapport, et de ce

rapport de lecture du signe, que peut naître ensuite l'écriture pour autant qu'elle peut servir à connoter la phonématisation. »

Lacan identifie à l'origine de l'écriture un certain renversement, d'un signe qui de nommé devient nommant, et qui vient nommer tout à fait autre chose : le son du langage. Ce renversement, on peut le décliner de plusieurs manières, qu'on pourrait résumer à la manière de Rey Flaud par la formule "un signe pour un autre signe".

Le dessin de bœuf, dit "aleph" comme le bœuf lui-même, lorsqu'il est hissé à la dimension de hiéroglyphe, va être soumis à un certain déplacement, en venant nommer non plus la chose mais le son "aleph" (et sortant d'un rapport direct avec la chose elle-même). Le dessin devient écriture. La lettre aleph, comme hiéroglyphe effacé, vient nommer, non plus le son de l'objet qu'il représente, mais un phonème, devenant une lettre dotée elle-même d'un nom.

Nous ferons l'hypothèse que ces deux "renversements" signant l'avènement de la lettre, ne sont pas tout à fait de la même nature. Le premier est celui de l'avènement de l'écriture, où un dessin qui est lu comme un objet vient désormais nommer, et nommer autre chose : le son du langage. Le hiéroglyphe nous semble pouvoir déjà être considéré comme une lettre. Le second renversement (correspondant à l'écriture phonématique), pourrait être considéré simplement comme le redoublement du premier procédé (un signe vient en nommer un autre). Néanmoins il faut y ajouter la perte du lien avec l'objet initial. Il y a substitution, et quelque chose est oublié, refoulé, même si un lien ("étymologique") subsiste (un trait de liaison).

Reprenons un instant le postulat de Lacan, selon lequel "La structuration du langage s'identifie, si l'on peut dire, au repérage de la première conjugaison d'une émission vocale avec le signe comme tel, c'est-à-dire avec quelque chose qui déjà se réfère à une première manipulation de l'objet". Interrogeons-nous sur cette question de la manipulation de l'objet.

L'objet, c'est l'objet que représente le signe (son référent), celui qui va être effacé pour ne garder qu'un trait. C'est également l'objet que va devenir le signe, un signe qui est manipulé comme un objet. Les cailloux du Mas d'Azil ont cette particularité d'être manipulables, à la fois signes et objets, ce qui les rend très proches des lettres que l'on peut aligner, réordonner, composer et décomposer en différentes séquences.

Ces cailloux sont manipulables à la façon d'un jeu de cartes, avec une propension notable à venir coder différentes choses (à la façon d'un jeu de carte qui, selon la règle du jeu ou du tirage divinatoire, vient signifier des choses tout à fait différentes : pour un même jeu de symboles, on peut appliquer des codes différents). Ainsi la lettre possède une certaine extériorité, une certaine concrétude. Comme un objet, elle est nommée (vocalisée). Articulée dans un jeu de lettres, c'est un support qui peut contenir différents sens. Elle est un élément langagier fait objet.

La lettre des logiciens, support de ce que l'on désigne

La lettre avait d'ors et déjà été désignée[282] par Lacan comme le support matériel du signifiant, et considérée ainsi dans le rôle joué dans les formations de l'inconscient. Or dans l'Identification, il semble que Lacan oriente sa définition un peu différemment :

« Si tout le monde, et pas seulement les logiciens, parle de A quand il s'agit de « A est A », c'est quand même pas un hasard, c'est parce que, pour supporter ce qu'on désigne, il faut une « lettre ». »

Le recours à la logique permet ici de distinguer radicalement le support de ce qu'il désigne. La lettre en logique est « posée », sa forme matérielle n'est pas signifiante, et elle se dégage de tout lien à ce qu'elle désigne, à sa valeur qui peut rester inconnue.

La lettre comme support de l'être

Lacan questionne, en lien avec la lettre, l'identification, notamment en distinguant l'identification imaginaire de l'identification symbolique.

Pour illustrer son propos, il évoque sa chienne, qui, quand elle lui « parle », ne le prend jamais pour un autre (elle le place en position de petit autre, c'est-à-dire rien de plus que lui, Lacan). Or l'identification pour la chienne est fondée sur l'image olfactive, qui lui permet de reconnaître infailliblement son maître à son odeur ; c'est l'odeur, une icône de son objet, qui signe pour elle la reconnaissance. Ce qui fait dire à Lacan que « dans le champ imaginaire le support de l'être est vite concevable. »

Il use de cet exemple pour distinguer ce type d'identification d'un autre plus difficultueux qui est l'identification symbolique. Ils s'appuie pour cela sur une légende celtique,« un trait de folklore », le témoignage d'un serviteur à la mort du propriétaire du domaine où il travaille.

« À la mort du maître du lieu, du seigneur, il voit apparaître une petite souris, il la suit. La petite souris va faire le tour du champ, elle se ramène, elle va dans la grange où il y a les instruments aratoires, elle s'y promène sur ces instruments : sur la charrue, la houe, la pelle et d'autres, puis elle disparaît. Après cela le serviteur, qui savait déjà de quoi il s'agissait concernant la souris, en a confirmation dans l'apparition du fantôme de son maître qui lui dit en effet : « J'étais dans cette petite souris, j'ai fait le tour du domaine pour lui dire adieu, je devais voir les instruments aratoires parce que ce sont là les objets essentiels auxquels une âme reste plus longtemps attaché qu'à tout autre, et c'est seulement après avoir fait ce tour que j'ai pu m'en aller délivré... » »

Dans l'identification symbolique, il y a distinction radicale entre l'être, et le support, le corps pourrait-on dire, dans lequel il se glisse.

282 Lacan, J. (1966). L'instance de la lettre dans l'inconscient dans *Écrits.* Éditions du Seuil.

Lettre et écriture

On voit donc que la lettre, support matériel du signifiant, est un élément qui va servir à désigner quelque objet qui peut varier, un objet qui peut lui-même changer d'habitat, à la façon dont la souris va constituer momentanément un véhicule de passage pour l'âme du défunt. Les lettres sont ainsi des places vides, mouvantes, qui pourtant à un instant précis, désignent leur objet à la manière d'un nom propre, c'est-à-dire de façon très directe, comme un signe, mais également comme une marque apposée sur un objet, qui l'identifie et le distingue à la fois.

Absence de perte du figuratif dans l'autisme

L'hypothèse de l'absence de perte du figuratif dans l'autisme est congruente avec la carence d'un trait unaire, qui venant de l'Autre, a à découper des unités distinctives dans les impressions de jouissance. Nous avons évoqué plus tôt combien il semblait nécessaire de distinguer ainsi le registre scriptural habité par les sujets autistes (du moins Asperger pour Rey Flaud), des signes de perceptions conçus comme "système synchrone du signifiant", correspondant à une première différenciation phonématique. Cette hypothèse nous semble intéressante à confronter aux résultats sur la "catégorisation perceptive", expérimentée en psychologie cognitive afin notamment de caractériser certains aspects de la perception atypique des sujets autistes.

Nous allons voir comment les effets de cette catégorisation perceptive témoignent à leur façon de la perte du figuratif consécutive à l'introduction du trait unaire, l'acte de catégoriser impliquant de nommer une portion de Réel et ainsi de pouvoir en distinguer les différents éléments.

Une expérience de catégorisation perceptive

La catégorisation perceptive en psychologie cognitive fait fonction d'interface entre l'information de nature psychophysique (visuelle, auditive, etc.) et une information qui peut être reconnue et nommée.

La discrimination du phonème est exemplaire de cette capacité, qui repose sur l"oubli" de certaines propriétés "de bas niveau", autrement dit, par la perte ou l'inhibition d'une partie de l'information qui va être considérée comme non signifiante. Dans la catégorisation phonologique, reconnaître un phonème quel que soit le locuteur impose par exemple, de ne pas se focaliser sur des différences minimes (accent, timbre de voix), et donc d'inhiber certaines différences psychophysiques. Pour reconnaître un mot, il faut pouvoir en distinguer les phonèmes, et les reconnaître dans toutes leurs variations possibles (la prononciation, la vocalisation va différer selon le contexte, selon l'accent...).

On reconnaît ici la fonction du trait unaire, qui permet dans la distinction des phonèmes, à la manière dont Lacan compare différentes calligraphies d'une même série d'idéogrammes chinois (séries qui "ne se ressemblent pas du tout" et quand bien même sont "parfaitement identifiables"), de reconnaître comme semblable la même phrase prononcée par deux sujets différents.

Or le crible phonologique, comme le trait unaire, requiert une certaine perte, "liée à la réduction extrême [...] de toutes les occasions de différence qualitative".[283]

Le phénomène de perception catégorielle a donc des conséquences sur la discrimination perceptive, le trait unaire entraînant la "réduction" d'une certaine épaisseur qualitative, celle qui n'est pas essentielle à la distinction, autrement dit qui n'est pas signifiante.

En catégorisation perceptive, ceci se traduit par une meilleure distinction sur la frontière de la catégorie, et une distinction moins bonne à l'intérieur de la catégorie. Par exemple, en français, la différence entre deux variations du phonème [b] sera peu perçue (il s'agit de préserver l'identité des deux versions de [b]). En revanche, à la frontière où le [b] devient très proche du [v], le sujet distingue beaucoup mieux les différences (c'est alors l'opposition entre [b] et [v] qui devient importante car signifiante). Selon les langues et leurs systèmes phonologiques, ces frontières vont être positionnées différemment. Ainsi, la distinction entre [b] et [β] ou [v] est significative en français mais pas en espagnol où il n'y aura pas de meilleure discrimination à la frontière entre [b] et [v].

Le constat d'une meilleure discrimination sensorielle dans l'autisme conduit L. Mottron à prédire une catégorisation ralentie chez le sujet autiste, dont le système perceptif serait hypothétiquement encombré par le surplus d'informations perceptuelles qu'il doit traiter. Mottron[284] met en place un protocole consistant à faire différencier des sortes d'ellipses aux participants. Les ellipses, qui varient sur un continuum variant de "très plates" à "presque circulaire", doivent être rangées dans deux catégories (celles considérées comme plus "plates" et celles considérées comme plus "circulaires"). Ce premier temps est un temps d'apprentissage de ces catégories (artificiellement créées pour l'expérience). Dans un deuxième temps, une fois les catégories intégrées, les participants doivent catégoriser chaque ellipse en décidant si elle ressemble plus à l'ellipse plate ou à l'ellipse circulaire.



283 Lacan, J. (1961). *Séminaire L'identification (IX)*. Inédit.

284 Soulières, Mottron, Saumier & Larochelle (2003) Impaired categorical perception in autism. *Psychological Science*

Mottron observe alors que les personnes non-autistes discriminent mieux à la frontière de la catégorie, et moins bien à l'intérieur de la catégorie. On ne constate en revanche pas d'effet de différence de discrimination à l'intérieur ou sur la frontière de la catégorie chez les autistes. Ils catégorisent tout à fait correctement, mais cela ne s'accompagne pas d'une perte de discrimination à l'intérieur de la catégorie.

Découpe signifiante ou partition par le signe

Nous interpréterons ces résultats avec un autre prisme : dans la perception autistique, autrement dit au niveau des "signes de perception" freudiens, il n'y a pas d'effet de perte du figuratif consécutive à l'effet rétroactif de l'introduction du trait unaire. Ainsi, la nomination n'entraîne pas une perte du figuratif, à travers une découpe signifiante du champ perceptif. Le crible phonologique, et les conséquences de son incorporation paradigmatiques de cet effet du signifiant, est rendue possible par l'incorporation des signifiants de l'Autre qui véhiculent le trait unaire. Celui-ci apportant son trait distinctif à l'impression, avec une perte figurative consécutive.

Chez l'autiste, la nomination ne vient pas modifier l'image, la faire perdre en épaisseur figurative, même s'il n'a néanmoins pas de difficulté à nommer ou à distinguer les objets de son monde, ce qui dénote sans doute de l'efficacité des procédés de suppléance. Pour le sujet autiste, à défaut de découpe par le signifiant, on peut faire l'hypothèse d'une partition du Réel, réalisée par une juxtaposition de signes qui viennent étiqueter et lier des éléments, quadrillant son monde. Ainsi nous pouvons rejoindre Maleval selon lequel la jouissance peut dans l'autisme être à minima bordée par le signe qui permet un certain cadrage de celle-ci, à défaut d'un chiffrage par le signifiant.

Chapitre 6 - Effets d'image

Quelle écriture dans les images de Tammet ?

Si pour Tammet, le trait unaire ne vient pas opérer sa découpe dans la jouissance, si le processus primaire ne vient pas la déchiffrer en articulant les lettres dans l'inconscient, comment penser cette écriture singulière que l'on pourrait supposer à l'origine de la création de ses images ?

Nous proposerons dans cet ultime chapitre de penser cette écriture des signes, en les situant dans les strates d'un appareil psychique autre, constitué de registres scripturaux[285] propres à l'autisme.

Cette écriture singulière, nous ferons l'hypothèse qu'elle se réalise sur le modèle de la correspondance bijective qui s'établit entre deux plans isomorphes. C'est cette structure formelle conceptualisée par L. Hjelmslev[286], proche du phénomène de "cartographie véridique" décrit par les cognitivistes dans l'autisme, et radicalement distincte de la structuration signifiante de l'inconscient, qui nous permettra d'appréhender la synesthésie et le nombre de Tammet comme "effets d'image"[287], pour reprendre un terme utilisé par Lacan de façon anecdotique dans le séminaire.

Ce sera l'occasion de revenir sur le paradoxe à l'origine de notre travail, celui d'un accès intuitif à la structure chez l'autiste, alors même que le sujet n'est pas fondé par le signifiant.

L'image

Effets d'image

Éléments de sémantique

Sans chercher à en formaliser un concept précis, laissons un instant notre esprit muser autour du terme d'image, et pour ce faire jetons un œil dans le dictionnaire[288] au sein duquel les différents sens du mot s'empilent parfois avec bonheur.

285 Rey-Flaud, H. (2008). *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage : Comprendre l'autisme*. Aubier.

286 Hjelmslev, L., Canger, U., & Wewer, A. (1984). *Prolégomènes à une théorie du langage* (Nouvelle édition). Ed. de Minuit.

287 Lacan, J. (1961). *Séminaire L'identification (IX)*. Inédit.

288 Rey-Debove, J., & Rey, A. (2002). *Le nouveau petit Robert : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (Nouv. éd. du « Petit Robert » de Paul Robert mise à jour). Dictionnaires Le Robert.

L'image y est à prendre en compte d'abord du côté de la représentation, concrète ou mentale. Ce type de représentation a une prise privilégiée dans la perception et elle se distingue par sa ressemblance avec son objet. Nous pouvons l'associer par ce biais avec l'icône peircéenne, signe que l'on prendra la liberté d'interpréter comme une empreinte de l'objet sur la surface sensible du psychisme (du côté de la trace de pas de Vendredi, ou des signes de perceptions freudiens).

L'image est aussi optique : elle est reflet, "reproduction inversée qu'une surface polie donne d'un objet qui s'y réfléchit", et dans une acception plus globale, en physique, "un phénomène où l'on observe une correspondance entre les points de deux ensembles physiques".

Et enfin, dans une acception purement mathématique du terme, elle est "l'élément qui correspond (et correspond seul) dans un ensemble à un élément d'un premier ensemble (appelé antécédent de cet élément)".

Nous percevons ici, dans une première approche intuitive, comment un élément représentatif très éloigné du symbolique, proche de la trace brute, non ordonnée, du côté de la priméité peircéenne, peut s'inscrire dans une première formalisation. Cette "image" au sens mathématique du terme se caractérise par une certaine correspondance bijective (point par point) entre deux ensembles d'éléments.

Notons pour plus tard que cette image formelle peut prendre deux acceptions différentes : elle est parfois entendue comme le résultat de la projection (l'image d'un élément), à la façon dont on cherche son image dans le miroir, mais elle peut également être considérée comme produit de la rencontre entre ces ensembles qui se correspondent point par point. L'image est alors le phénomène même de la correspondance. Nous y verrons pour notre part un lien avec une certaine conception saussurienne de la langue (qui nous sera permise par Hjelmslev et Maniglier), comme articulation produite par la rencontre entre deux masses amorphes, le son et la pensée.

L'image de Tammet et la consistance imaginaire chez Lacan

Il semble que les images de Tammet soient peu homogènes avec la consistance imaginaire lacanienne. On peine à la rattacher au domaine du moi, à la question du fantasme, ou même à l'image du semblable (même si une lecture de l'image de Tammet à partir de la formalisation du stade du miroir et des schémas optiques serait à réaliser).

Les registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire étant sans doute différemment noués, ou encore désarrimés chez Tammet, il est difficile de s'y repérer. Pour notre part, nous avons choisi dans ce travail de considérer l'image de Tammet comme un type de signe, du côté de l'impression, en tant qu'elle a trait à la jouissance du corps et constitue un langage pour lui.

S'il ne s'agit sans doute pas d'imaginaire dans les images de Tammet, nous avons pourtant retrouvé, à la racine de l'imaginaire lacanien, un certain "effet" qui nous semble très intéressant dans l'étude de l'autisme, et que nous prendrons à notre compte à la suite de Lacan comme « effet d'image ».

Chez Lacan, un "effet d'image", à distinguer fondamentalement de l'ordre symbolique

Lacan évoque brièvement dans le séminaire l'Identification ce qu'il nomme « effet d'image », à l'occasion d'une séance[289] où il tente de définir l' identification symbolique, « identification de signifiant », en l'opposant à l'identification imaginaire. Pour soutenir son argumentation, il questionne l'analogie que l'on pourrait chercher à établir entre l'ordre symbolique et les théories dites de l'information. Son propos est de s'opposer à la réduction des théories de l'information (qui font la tendance de la pensée scientifique à cette époque), à une liaison bijective entre deux systèmes dont l'un serait, par rapport à l'autre, l'image.

Il distingue ainsi radicalement l'ordre du signifiant d'une organisation qui serait caractérisée par une concordance bijective entre deux systèmes.

Il nomme cette correspondance "effet d'image", l'image étant dans ce cadre «tout arrangement physique qui a pour résultat, entre deux systèmes, de constituer une concordance biunivoque, à quelque niveau que ce soit », et il souligne les formes diverses de cet effet prises « à des niveaux très différents de la physique et jusque dans le monde inanimé ». Cet effet d'image se situe pour lui à l'arrière-plan du stade du miroir, et il place également à cet endroit ce qu'il évoque régulièrement des mécanismes de la Gestalt en éthologie, autrement dit de « l'effet organique de l'image du semblable » sur l'individu. L'exemple pris dans cette séance est celui du criquet pèlerin, qui se développe différemment, prenant sa forme grégaire ou solitaire "selon que lui seront apparus - ou non - un certain nombre de *traits* de l'image de son semblable".

"C'est quelque chose, nous dit Lacan, qui a sans doute son énigme et sa valeur propre, son ordre de réalité, mais qui est distinct [...] de ce qui est apporté par l'expérience du langage et de ce que le rapport au signifiant nous permet d'introduire comme dimension originale - qu'il s'agit de distinguer radicalement du réel - sous la forme de la dimension symbolique".

Gardons précieusement en tête cet "effet d'image" et la définition qu'en propose Lacan. A notre connaissance, il n'a pas exploré plus en avant cette "énigme", qui lui sert ici principalement à définir par opposition l'ordre symbolique. Mais celle-ci nous semble constituer une trouvaille qui prend tout son intérêt lorsqu'on cherche à appréhender la logique du signe de l'autiste.

289 Lacan, J. (1961). Séance du 22 Novembre 1961 dans : *Séminaire L'identification (IX)*. Inédit.

Ce qui permet de lever cette « ambiguïté » que pointe Lacan entre ces deux systèmes (l'ordre symbolique et la correspondance bijective), c'est le trait unaire, trait de sérialité que comporte le signifiant.

« Trait aussi de « discrétion », je veux dire de coupure, ceci que Saussure n'a pas articulé mieux, ni autrement, que de dire que ce qui les caractérise chacun, c'est d'être ce que les autres ne sont pas."

Nous reprendrons un peu plus loin les développements de Hjelmslev et sa lecture par Maniglier, afin de caractériser ces structures distinctes que sont la structure symbolique et l'image.

Saussure synesthète

Dans son ouvrage consacré à l'autisme et aux conceptions du langage[290], M.-C. Thomas évoque la question de la synesthésie; il ne s'agit pas pour elle de lier ce phénomène à la clinique de l'autisme, mais de revenir, par le biais de ces « Sensations de langue », à un certain abord de la linguistique saussurienne. Saussure n'est en effet pas étranger au phénomène, lui pour qui le son « a » évoque la consistance, la couleur et le bruit d'une coquille d'œuf cru qu'on écrase[291].

Saussure serait donc synesthète, et il est à noter que ses premiers travaux de linguiste (un mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes, publié en 1878[292]) portent sur ces voyelles qui consistent justement l'objet de sa synesthésie.

Un signe concret

On retrouve ainsi une certaine parenté entre le signe saussurien et les mécanismes de la synesthésie (une parenté qui trouve aussi ses limites, nous verrons comment). Cette parenté s'inscrit entre autres dans une vision positive du signe de Saussure, un signe qui, résultant de "la mise en regard de telle différence de l'idée avec telle différence du signe", va constituer sur le moment, une entité concrète. Écoutons Saussure à ce propos :

"Ce n'est donc pas, semble-t-il, la voyelle comme telle, c'est-à-dire telle qu'elle existe pour l'oreille, qui appelle une certaine sensation correspondante. D'un autre côté, ce n'est pas non plus la vue d'une certaine lettre ou d'un certain groupe de lettres qui appelle cette sensation. Mais c'est la voyelle en tant que contenue dans cette expression graphique, c'est l'être imaginaire que forme cette première association d'idées qui, par une autre association, m'apparaît comme doué d'une certaine consistance et d'une certaine couleur, quelquefois

290 Thomas, M.-C. (2012). *L'autisme et les langues*. L'Harmattan.

291 Flournoy, T. (1893). *Des phénomènes de synopsie (audition colorée) : Photismes, schèmes visuels, personnifications ?* Paris : F. Alcan Collection.

292 Saussure, F. D. (1879). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes.* LEIPSICK.

aussi d'une certaine forme et d'une certaine odeur. Ces attributs de couleur et autres ne s'attachent pas, autrement dit, à des valeurs acoustiques, mais à des valeurs orthographiques, dont je fais involontairement des substances. L'être [voyelle x / lettre x] est caractérisé par tel aspect, telle teinte, tel toucher [...]"[293]

Cette précision apportée par Saussure sur son fonctionnement synesthésique nous semble fondamentale : il faut ainsi une première association, celle de la lettre écrite et de la voyelle correspondante, qui va donner forme, substance à un être imaginaire constitué d'un son contenu dans une lettre. C'est cet être imaginaire qui va ensuite revêtir pour lui, telle forme, consistance ou couleur. On comprend mieux ainsi les synesthésies qui se construisent à partir de graphèmes (lettres, chiffres, etc.), autrement dit déjà constitués d'une première association, laquelle est ensuite "habillée" imaginairement d'autres sensations.

L'on retrouve ici l'idée que le signe saussurien, dont la valeur est déterminée négativement par sa position dans la structure, dans le recouvrement momentané des réseaux articulés où il prend vie, va se constituer en "substance".

Un signe articulant deux "masses amorphes"

On peut entendre également, chez Saussure, la synesthésie lorsqu'il parle d'un signe permettant une première discontinuité, une distinctivité élémentaire, dans la continuité du monde. M.-C. Thomas évoque un signe pris dans une réalité purement qualitative, produit "d'une relation spontanée entre une perception et une autre appartenant au domaine d'un autre sens, où le sujet est passif".[294]

P. Maniglier soutient ainsi que Saussure apporte une réponse originale au problème du passage d'un monde continu à une expérience discontinue : "Le pari de Saussure, qui travaillera tout l'héritage structuraliste et que l'on retrouve intact, en particulier chez Lévi-Strauss, consiste à affirmer que l'expérience sensible se structure elle-même, du fait cependant de la pluralité des niveaux de l'expérience : l'intelligible émerge du sensible par le "frottement" des plans de sensibilité les uns contre les autres".[295]

Ce que soutient Saussure, c'est que ce frottement des différents plans de l'expérience va produire, à l'endroit de leur union, "des délimitations réciproques d'unités", c'est-à-dire une découpe interne à chaque plan, créée par une articulation des plans entre eux (et donc la découpe d'un signe comme "entité double").

Pour illustrer la langue constituée comme "domaine des articulations", formée dans la rencontre de deux "masses amorphes", Saussure file l'analogie de la vague, qui se forme au point de contact entre l'eau et l'air, et qui, dans ses ondulations, "se décompose en une série de

293 Flournoy, T. (1893). *Des phénomenes de synopsie (audition colorée) : Photismes, schèmes visuels, personnifications* (Paris : F. Alcan Collection).

294 Thomas, M.-C. (2012). Sensations de langue dans *L'autisme et les langues*. L'Harmattan.

295 Maniglier, P. (2006). *La vie énigmatique des signes : Saussure et la naissance du structuralisme*. Scheer.

divisions". Ainsi, "chaque terme linguistique est un petit membre, un articulus où une idée se fixe dans un son et où un son devient le signe d'une idée"[296].

Structure(s)

Dans cette structure linguistique saussurienne, que nous voyons presque émerger finalement de la rencontre très concrète de différents plans de l'expérience, il est nécessaire de rappeler[297] ici une distinction apportée par Saussure (et mise en exergue par Maniglier)

Structure formelle ou structure signifiante

Ainsi, l'on se souvient que Saussure soutient que les découpes respectives des plans du signifiant et du signifié, bien que co-déterminées, ne se recouvrent momentanément que dans le signe, et ne sont fondamentalement pas homogènes[298].

Il effectue également une distinction entre *différence* et *opposition* dans la découpe du signe. Pour Maniglier en effet, Saussure entend la négativité toujours en *deux sens*, d'une part comme différence et d'autre part comme opposition" (Maniglier[299]). Pour lui, "la constitution du signe comme valeur oppositive est une opération seconde, qui s'exerce sur des termes déjà donnés, pour les redéterminer". On peut donc distinguer deux temps (logiques) dans la formation du signe saussurien.

1) La constitution d'un différentiel : sur chacun des plans (considérés séparément) du signifié ou du signifiant, des différences se créent par la mise en correspondance de régularités qui se corrèlent les unes avec les autres (entre les deux plans). Ce différentiel, qui crée des "termes" (pour Saussure, ce sont ces assemblages de traits corrélés), s'effectue par le croisement de plans d'expériences différents. Nous pouvons reconnaître la synesthésie dans ce type de découpe qui crée une première scansion dans l'expérience.

"On extrait d'abord, du continu de l'expérience, certaines variations phoniques, du fait de leur association avec des variations d'une autre nature (par exemple visuelles). Ces variations ne deviennent discriminantes, c'est-à-dire ne se constituent en traits distinctifs, que dans la mesure où elles sont corrélées les unes aux autres"[300]. On est ici dans le domaine d'une découpe "mécanique" qui assemble des différences qui se corrèlent, et qui produit des termes qui se dégagent de cette rencontre.

296 Saussure, F. (2020). *Cours de linguistique générale* (Edition Illustrée—1916) Librorium Editions. P156
297 Voir chapitre "A l'envers du signifiant"
298 Ibidem
299 Maniglier, P. (2005). Surdétermination et duplicité des signes : De Saussure à Freud. *Savoirs et clinique*, *6*(1), 149.
300 Ibidem

Ainsi, pour Saussure, « Il n'y a de différences que si l'on parle soit des signifiés soit des signifiants. Quand on arrivera aux termes eux-mêmes, résultats du rapport entre signifiant et signifié, on pourra parler d'oppositions"

2) Ce qui nous amène à la seconde étape qui est celle d'une re-détermination, la création du signe en lui-même, dans sa valeur d'entité positive (dans le fait de langage) et dans son fonctionnement oppositionnel négatif, comme valeur se déterminant de ses relations d'opposition avec les autres termes.

Ainsi, Saussure affirme : « Grâce à ce que les différences se conditionnent les unes les autres, nous aurons quelque chose pouvant ressembler à des termes positifs par la mise en regard de telle différence de l'idée avec telle différence du signe. On pourra alors parler de l'opposition des termes et donc ne pas maintenir qu'il n'y a que des différences <à cause de cet élément positif de la combinaison > » (1944)

Des plans homogènes ou hétérogènes

Du fait que le signe soit co-déterminé à la fois par sa face Signifiant, et par sa face signifié, il est pris dans plusieurs plans qui le surdéterminent. Ces multiples réseaux qui conditionnent sa valeur en font un être à la fois double et mouvant, ne se fixant que dans le temps de discours et toujours dans une valeur équivoque, et pris dans le glissement diachronique du sens. Cette façon d'appréhender la duplicité fondamentale du signe, au fondement de la surdétermination (et de la division subjective), nous permet également de considérer le non recouvrement des plans du signifié et du Signifiant comme la condition de l'inconscient.

Ainsi considérée, la structure du langage apparaît dans l'articulation entre les deux plans hétérogènes du signifié et du Signifiant. On voit également ici combien un signe constitué comme une icône de son objet (un signe proche de la trace), n'est pas en mesure de pouvoir constituer une structure langagière, puisque les deux plans du Signifiant et du signifié sont alors parfaitement homogènes, l'un étant l'image de l'autre.

Mais comment penser alors le type d'articulation qui concernerait des plans homogènes, comme il semble que ce soit le cas pour cette sorte de signe qu'est l'icône ? Nous avons vu dans le chapitre "A l'envers du signifiant" comment Hjelmslev, grand lecteur de Saussure, parvient à démontrer comment la structure du langage, qui est celle des langues naturelles, ne peut se réduire à un système formel (Lacan dirait qu'il n'existe pas de métalangage).

Pour Hjelmslev, s'il existe un rapport isomorphique entre les deux plans de l'expression et du contenu, il ne s'agit plus d'un langage mais d'une structure formelle, c'est-à-dire d'une algèbre, constituée d'un rapport bijectif entre deux ensembles.

Maniglier en conclut que la structure au sens linguistique du terme est exactement l'inverse d'une structure au sens mathématique classique : "elle se caractérise par le caractère

à la fois « formel » (ou « algébrique » ou « positionnel ») de ses éléments, mais aussi par l'impossibilité d'extraire une forme abstraite qui pourrait se réaliser également, comme un calque, sur différentes substances, autrement dit qui permettrait d'établir entre les plans (ce que les mathématiciens appellerait les « interprétations » de la structure) un rapport d'« homologie ».".

Nous retrouvons dans cette structure formelle constituée d'une relation entre deux plans homologues une parenté avec notre "effet d'image". Nous allons voir comment cet effet se manifeste dans l'autisme, notamment à travers le mécanisme de cartographie véridique décrit par L. Mottron et son équipe.

« Veridical mapping » : perception et structure dans l'autisme

Laurent Mottron, cognitiviste s'intéressant aux spécificités de la perception et de la cognition des autistes, a développé le concept de « veridical mapping[301] » traduit en français par cartographie véridique, mécanisme qui serait à l'œuvre chez certains autistes dit « savants », c'est à dire ceux qui développent, souvent dans le prolongement d'intérêts ou de passions centrés sur un domaine particulier, des capacités spéciales.

« Le mécanisme de correspondance véridique est un mécanisme associatif entre deux structures qui partagent un haut degré de similarité perceptive, c'est-à-dire entre deux structures isomorphiques. Ce mécanisme de cartographie véridique permettrait aux personnes autistes de mieux détecter les structures répétitives au niveau perceptif et d'établir une correspondance entre deux séries de patterns partageant la même structure perceptive.[302]» Mottron regroupe dans cette catégorie des phénomènes comme l'hyperlexie (déchiffrage précoce de l'écriture, sans apprentissage, et sans accès au sens), le calcul calendaire, l'oreille absolue, la synesthésie. Ces fonctionnements singuliers sont effectivement plus fréquents chez les sujets autistes, mais ne sont pas leur apanage[303].

Les matériaux retrouvés dans ces capacités spéciales impliquent souvent des codes tels que les structures arithmétiques, l'écriture, les calendriers (calcul calendaire), les notes de musique, et les taxonomies naturelles, ces codes disposant tous de redondances structurelles (autrement dit, d'une syntaxe). Mottron postule, dans le prolongement de la thèse du sur-fonctionnement perceptif présent dans l'autisme, que ces capacités savantes sont réalisées à partir d'une modalité extensive de la perception, perception qui interviendrait chez le sujet autiste dans des tâches habituellement réalisées de manière séquentielle. Mottron met ainsi en lien ces capacités avec l'habileté souvent constatée des autistes pour détecter des patterns,

301 Mottron, L., Bouvet, L., Bonnel, A., Samson, F., Burack, J. A., Dawson, M., & Heaton, P. (2013). Veridical mapping in the development of exceptional autistic abilities. *Neuroscience & Biobehavioral Reviews*, *37*(2), 209-228.

302 Bouvet, L. (2012). *Traitement musical dans les troubles du spectre autistique : Déficit du traitement global ou surfonctionnement des traitements perceptifs ?* [Thèse de doctorat, Grenoble]

303 Johnson, D., Allison, C., Baron-Cohen, S., 2011. Synaesthesia in adults with high functioning autism and Asperger Syndrome. In: UK Synaesthesia Association Annual Conference

des régularités dans les stimuli perceptifs, et leur suppose un fondement commun, qu'il nomme «mécanisme de cartographie véridique ».

La cartographie véridique implique le couplage des éléments de base de modèles isomorphes, par exemple entre un graphème et le phonème correspondant (hyperlexie). Ce mécanisme peut être utilisé pour détecter des similarités dans une même structure, comme dans la correspondance existante entre deux séries homologues de nombres, par exemple entre les nombres entiers et leur expression dans des facteurs. Des exemples de ce mécanisme peuvent être analysés dans l'hyperlexie, qui entraîne la production phonémique d'un mot écrit. Elle constitue en effet une cartographie des codes graphiques et oraux. Le calcul de calendrier, qui consiste à répondre à des questions telles que « quel jour de la semaine était le 12 janvier 1999 ?» est réalisé sur la base de la correspondance entre des structures civiles et sur de multiples niveaux (semaine, mois, années, années bissextiles, siècles). Daniel Tammet explique ainsi son goût et son don pour le calcul calendaire par le fait que « les calendriers sont constitués de nombres prévisibles et d'un agencement de formes particulières selon les jours et les mois ». Dans l'oreille absolue, il s'agirait de l'isomorphisme entre les écarts de ton et la structure ordonnée des notes ou des intervalles; et la détection de nombres premiers implique la mise en correspondance des séries de nombres entiers avec la composition en facteurs.

La cartographie véridique concernerait donc, nous dit Mottron, deux structures qui partagent un haut degré de similarité perceptives, c'est-à-dire deux structures isomorphes.

Apports de Saussure à la cartographie véridique

La cartographie véridique selon Mottron c'est donc la mise en relation de deux structures isomorphes déjà constituées, comme s'il y avait la possibilité pour un sujet autiste de détecter une similarité entre deux structures qui pré-existeraient au moment de leur rencontre.

Or si l'on prend le point de vue de Saussure, nous pourrions soutenir que de telles structures ne sont pas constituées à priori, mais émergent par le frottement des différents plans de l'expérience, qui s'organisent mutuellement dans leur rencontre, s'articulant à leur point de jonction. Plus que la détection d'une isomorphie, le mécanisme de cartographie véridique pourrait s'appréhender ainsi comme une façon autistique de faire scansion dans l'expérience, effectuant une partition du monde à l'aide du signe. De ce point de vue, la synesthésie peut être appréhendée ainsi comme permettant à la fois d'effectuer des liens originaux entre différents plans sensoriels, spatiaux ou temporels (une note de musique va évoquer spontanément un goût, un jour de la semaine possède une couleur, etc.), et en même temps, de les organiser.

Mottron ne semble pas questionner une possible distinction des structures impliquées dans la cartographie véridique de celles du langage. En revanche, pour lui ce mécanisme est une alternative non-verbale permettant un accès à l'abstraction sur des bases perceptives.

Cette abstraction est constituée de la correspondance entre des matériaux disposant tous de redondances structurelles : les nombres sont décomposables en facteurs de nombres premiers, l'échelle musicale est caractérisée par la récurrence des intervalles conjoints (les notes) qui composent la gamme en découpant la fréquence du son, etc.

Il assimile néanmoins au mécanisme l'hyperlexie, celle-ci constituant un accès précoce au code de l'écrit, avec un déchiffrage (correspondance graphème-phonème) qui se fait dans un premier temps sans l'accès au sens. Mottron souligne au passage que le langage est un domaine particulièrement riche en isomorphismes et complexe dans ses contraintes syntaxiques. Mais il nous faut relever que cet accès à l'écrit dans l'hyperlexie se limite à la phonématisation, il ne passe pas par l'étape d'une re-détermination par le sens. Ainsi on peut y voir le déchiffrage d'un code formel, qui ne se constitue pas encore à partir de la co-détermination de deux plans hétérogènes, et qui n'implique donc pas la structure (d'équivoques) du langage.

On peut donc inclure le phénomène de la cartographie véridique dans ce que nous avons appelé les "effets d'images", une correspondance entre deux plans se caractérisant donc par des relations isomorphiques (réciproques et bijectives), sur plusieurs niveaux, correspondant alors bien à la description de la structure formelle réalisée par Hjelmslev, dans laquelle l'"image" émerge de la mise en correspondance bijective des plans de l'expérience.

La synesthésie chez Tammet

La synesthésie de Tammet est particulièrement complexe, elle concerne semble-t-il l'intégralité des éléments langagiers (mots, lettres, nombres, etc.) et est multimodale. Elle semble constituer pour lui des ponts entre modalités sensorielles et constitue une base de relations de contiguïté permettant la mise en lien des éléments "symboliques" (dont il se fait des images), associations synesthésiques qui sont au cœur des procédés qu'il met en place pour produire du sens. Ces nœuds synesthésiques sont construits notamment autour des unités linguistiques ou numériques, les lettres et les nombres premiers. Ces unités constituent les éléments de base de l'existence, scansions dans le temps, l'espace, l'image : ce sont les couleurs, les jours, les mois, les lettres et les nombres....

Nous pouvons considérer ces objets étonnants que sont les nombres et les mots synesthésiques de Tammet sous deux angles différents : dans leur valeur d'objets positifs, synesthésiques permettant de concrétiser et même de personnifier les éléments symboliques qui sinon restent hors-sens, mais aussi dans leur valeur positionnelle, nœuds du réseau au croisement des modalités sensorielles.

Les lettres et les éléments langagiers sont en effet par leur dimension synesthésique des points de passage permettant des associations entre différentes modalités sensorielles et également entre les éléments langagiers eux-même : des liens métonymiques qui vont

permettre un passage du 1 au 2, et donc une certaine mise en ordre des signes, et la possibilité de mise en place de séquences.

Peut-on parler de signe synesthésique ? Si l'on prend une synesthésie simple, bimodale, constituant par exemple des notes de musique qui évoquent chez un sujet des couleurs, on peut dire que chaque nœud synesthésique peut être appréhendé comme un signe double. Celui-ci est constitué d'une face "déclencheur" (la note), et d'une face "évocation" (la couleur), et les deux composantes sont bien reliées par une relation sémiotique.

Si l'on regarde par ce prisme le mot ou le nombre de Tammet, la complexité induite par la multidimensionnalité de sa synesthésie rend plus ardue une telle appréhension du signe, dans laquelle on ne retrouve plus la dualité habituelle. Il ne s'agit plus d'une simple relation bijective univoque (à la manière d'un reflet dans le miroir). Au croisement de multiples plans sensoriels, ces nœuds particulièrement élaborés résultent sans doute, à travers l"effet d'image", d'associations plurielles dont on peut faire l'hypothèse qu'elles constituent une structure formelle complexe ; c'est ainsi que l'on peut peut-être appréhender les nombres synesthésiques comme contenant, à travers leur forme même, la structure arithmétique.

Le nombre

Nous réaliserons dans cette ultime partie quelques ouvertures en forme d'hypothèses autour de la question du nombre. Nous sommes conscients que chacune de ces courtes élaborations mériterait d'être plus étayée, développée et argumentée.

Dans les récits autobiographiques de Tammet, il semble apparaître que d'une certaine façon, son nombre s'est inscrit dans un travail subjectif très précoce autour des collections.

"D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours eu une expérience visuelle et synesthésique des nombres. Ils sont ma langue maternelle, celle dans laquelle je pense et je ressens".[304]

Notons au passage l'impossible entreprise qui consiste à vouloir distinguer le sujet de son procédé, tant il est apparent chez Tammet que c'est en construisant son nombre qu'il s'est lui-même construit, tant et si bien qu'il lui est difficile de se souvenir d'un temps où il n'y avait pas de nombres.

Collections et nombres

Enfant, Tammet cultive la passion des collections. Sa toute première obsession concerne les "Monsieur madame" ("Mister men"), qu'il découvre vers l'âge de 2 ou 3 ans, et qu'il réclame avec force, si bien que ses parents, ravis de ce tout premier intérêt, lui achètent peu à peu toute la collection. Puis ce seront les marrons (dont il apprécie la forme dure, lisse et

304 Tammet, D. (2007). *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes.

brillante), les dépliants publicitaires (pour leurs formes symétriques, leur aspect glacé), les pièces de menue monnaie (qu'il empile autour de lui en grandes tours brillantes), et enfin les coccinelles dont l'aspect le fascine (il en compte les points). Il accumule, stocke, de préférence dans sa chambre (son "sanctuaire", dans lequel il se sent bien, en sécurité), et passe beaucoup de temps à compter et recompter tous les éléments de son trésor. Il arrive ensuite un temps où la collection perd son intérêt; les marrons moisissent dans les placards, les dépliants débordent des tiroirs et des étagères de toute la maison. Ses parents s'en débarrassent alors à la décharge municipale.. et Tammet commence une nouvelle collection.

L'un de ces intérêts, qui montre des accointances avec la collection, c'est la passion des livres qui occupe Tammet à un âge où il n'a pas encore accès à la lecture. Tout petit, il explique qu'il transporte un à un tous les livres de ses parents dans sa chambre, où il en fait des piles qui l'entourent de tous côtés. "Toutes les pages de ces livres étaient numérotées et je me sentais heureux, entouré par les nombres, comme enveloppé dans une agréable couverture numérique. Longtemps avant d'être capable de lire une ligne de ces livres je pouvais en compter les pages. Et quand je les comptais mon esprit voyait ces nombres comme autant de mouvements ou de formes colorées"[305].

Le nombre, suppléance au trait unaire ?

Lacan, lorsqu'il définit le trait unaire, qualifie le nombre de « cette sorte de multiplicité qui surgit précisément de l'introduction des unités »[306]. A travers ses collections, peut-on penser que Tammet, dépourvu du trait unaire, s'active au contraire à produire de l'unité, du distinct, à partir de la multiplicité ?

Lacan note que les premières traces humaines, coches et marques, sont essentiellement des décomptes. Il y voit la naissance du signifiant, du côté de cette marque dont la seule fonction est d'être distincte de la marque suivante. Compter c'est opérer une distinction dans le temps, dans l'espace, c'est se repérer, marquer une différence dans les expériences qui sinon se confondent. C'est quelque chose qui n'appelle pas de signification mais qui porte un trait de distinction absolue, à la racine de l'écriture.

Le trait unaire naît d'une première perte, celle du référent : le trait efface ainsi tout ce qui est des "distinctions qualitatives" pour ne conserver que la marque de l'altérité radicale : l'unité est à la fois semblable à toutes les autres, et radicalement distincte (ce qui permet notamment de pouvoir compter).

Or le nombre de Tammet ne s'appuie pas sur le trait unaire, dont il ne dispose pas. Le travail de collection (qui est parent semble-t-il avec d'autres travaux de régulation symbolique qu'on trouve chez les sujets autistes comme les activités de tri), nous renseigne sur la façon dont se construisent les concepts, dont témoigne par exemple Temple Grandin. "Beaucoup de

305 Ibidem, P44
306 Lacan, J. (1961). *Séminaire L'identification (IX)*. Inédit.

personnes qui lisent ou entendent le mot "clocher" se représentent une église générique plutôt que telle église ou tel clocher. Leur pensée passe d'un concept général à une image particulière. Contrairement à la majorité des gens, mes pensées passent d'images particulières, d'images vidéo, à des concepts généraux. Par exemple, chez moi, le concept de chien est inextricablement lié à chacun des chiens que j'ai connus dans ma vie." [307]

Ainsi pour obtenir le concept de chien, elle doit former une catégorie, qui est une collection : celle des images de tous les chiens qu'elle a connu.

Nous ferons l'hypothèse que Tammet s'active à créer une distinction dans le monde à partir de l'unien lacanien[308] (l'unien étant le un de l'ensemble, de l'image spéculaire, et l'unaire le trait différentiel en lien à la répétition), et donc à partir de la construction d'une partition de l'espace, d'un bord délimitant un intérieur et un extérieur. Frege[309], qui tente de fonder l'arithmétique sans poser préalablement l'unité comme telle, a conclu sa tentative en avançant que pour compter, il faut ramener les choses à une dénomination commune[310], et donc à un nom ; la catégorie ainsi créée permettant alors d'en délimiter précisément les unités. Dépourvu du trait unaire, trame du système symbolique et support de la différence absolue, nous postulerons que Tammet effectue, à partir des collections à travers lesquelles il expérimente concrètement le nombre, un travail de régulation symbolique de son monde, en construisant avec les Uns de jouissance, un ensemble au sein duquel ils peuvent s'ordonner. (A défaut d'avoir le I, trait unaire). Le nombre consisterait dans cette perspective une sorte de suppléance au trait unaire, constituée à partir de la multiplicité.

Le nombre, un déchiffrage ?

Considérons maintenant le nombre de Tammet comme une façon d'ordonner les Uns de jouissance, un "déchiffrage" de la jouissance qui viendrait suppléer à celui réalisé par le processus primaire qui articule les lettres dans l'inconscient.

Si l'on reprend Braunstein[311], le chiffre de la jouissance consiste en la mesure d'une impression, mais une mesure qui se ferait sans étalon et sans échelle de mesure, sans mise en lien avec d'autres mesures : une trace pure. Quelque chose qui s'est inscrit dans le corps dans la priméité des "Uns".

Notre hypothèse est que Tammet, dénué de la structure signifiante, c'est-à-dire d'un inconscient qui soit à même de traiter la jouissance en la transcrivant, est aux prises avec des Uns qui ne peuvent s'ordonner à partir d'une matrice existante, à laquelle il pourrait les rattacher.

---

307 Grandin, T., Sacks, O. W., & Schaefer, V. (1997). *Penser en images : Et autres témoignages sur l'autisme*. O. Jacob.

308 Lacan, J. (2011). Séance du 15 mars dans : *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre XIX : Ou pire, 1971-1972*. Seuil.

309 G. Frege (1884), *Les Fondements de l'arithmétique*, L'ordre philosophique, Éditions du Seuil, 1969

310 Ibidem. «Donner un nombre c'est énoncer quelque chose d'un concept »

311 Braunstein, N. (2012). *La jouissance, un concept lacanien (Point hors ligne) (French Edition)*. Eres.

En l'absence du processus primaire, Tammet fait ce qu'il peut pour ordonner son monde : il réalise des collections, celles-ci s'inscrivant dans les travaux de régulation symbolique que l'on retrouve souvent chez les autistes notamment dans l'enfance : compter, catégoriser, aligner, réaliser des séquences, des tris par couleur, par forme, etc. Ces travaux s'envisagent comme autant d'efforts pour organiser les "Uns" de jouissance, tentatives qui instaurent un ordre fragile, sans cesse à construire.

Les nombres constituent pour Tammet une façon d'organiser le monde, mais aussi de l'investir, comme le souligne judicieusement Leandro Jofré : "Pour Tammet, le chiffre 1 n'est pas simplement un chiffre entier pouvant contenir n'importe quel objet, sinon quelque chose qui a une existence propre. Quand il donne le chiffre 1 à un marron, il n'ajoute pas simplement une quantité mais une qualité. Les chiffres à cette époque étaient inséparables du matériel avec lequel il pensait. Il semble vraisemblable de dire que quand Tammet indexait les choses avec les chiffres, il était en train d'investir et de rendre vivant le monde, une activité symbolique qui serait équivalente à n'importe quel autre enfant qui, par exemple, donne un nom à l'une de ses voitures".[312]

Leur forme synesthésique en fait également des repères privilégiés pour appréhender le monde. Lorsqu'il apprend à lire, il explique comment il investit les mots écrits en les classant selon leur ressemblance (synesthésique) avec ses nombres aimés : il y a les mots "ronds comme un 3", "pointus comme un 4", "brillants comme un 5[313]".

Ainsi nous ferons l'hypothèse que le nombre de Tammet lui permet un premier ordonnancement du monde et de ses signes, un moyen pour lui de lier littéralement le Un avec le Deux (bien qu'il n'ait pas accès au 1 unaire), dans des rapports associatifs qui constituent une trame basale à partir de laquelle tout s'organise. Comme les attributs émergent et se distinguent de la mise en relation des choses et des expériences (les couleurs, formes, textures, etc.), les nombres viendraient pour Tammet nouer des ensembles à la fois isomorphes et différents (à travers les collections).

Le nombre synesthésique, une icône du nombre ?

Le nombre de Tammet est-il l'icône d'un nombre, au sens peircéen du terme ? Est-ce possible d'imaginer une icône d'un élément symbolique comme le nombre ?

Dans l'icône peircéenne, les deux faces du signe semblent confondues (le perceptible et l'imperceptible, ou encore l'expression et le contenu, pour reprendre la terminologie de Hjelmslev). Surtout si l'on considère que le référent, l'objet que désignerait le signe, n'est qu'une supposition structurellement essentielle[314], et ne peut être appréhendé. Nous n'avons

312 Jofré, L. (2019). À propos des fonctions des intérêts restreints dans le parcours de Daniel Tammet. *Corps & Psychisme*, N° 74(1), 173.

313 Tammet, D. (2017). *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter : Daniel Tammet ; traduit de l'anglais par Samuel Sfez* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes. P13

314 Le Gaufey, G. (2014). *L'incomplétude du symbolique* . E.P.E.L.

accès à cet hypothétique Réel qu'à partir de la trace laissée en nous par la rencontre avec le monde. Ainsi plus le signe se rapproche de la trace, plus les deux plans formés dans la rencontre qui constituent le signe saussurien, sont semblables.

On comprend aisément ainsi que le Réel et sa fonction de décompléter le symbolique (le Réel en tant que référent constitué de la Chose, hypothétique, imperceptible, jamais vraiment saisie par les mots), n'est structurellement nécessaire que lorsque le signe s' abstrait de ce qu'il désigne.

Et pourtant l'image est tout de même signe : en tant que trace d'une rencontre, elle a une face interne (du côté de la surface sensible) et une face externe (du côté de la frappe), mais les deux sont liées par un rapport bijectionnel, de projection qui constitue ces deux plans homogènes qui pourrait être résumés, par un souci de simplicité, à un seul (mais qui ne le peuvent pas en réalité, car c'est bien leur rencontre qui crée l'image).

Hjelmslev définit la structure formelle, dans laquelle il y a homologie entre les plans de l'expression et du contenu, par la possibilité d'une réduction qui aplatirait les deux plans en un seul. Nous pourrions ainsi dire que l'icône, parfaitement homologue à son objet, est constituée de la correspondance entre deux plans homologues qui ne sont pas distincts, sinon par le fait que l'un est la projection de l'autre.

Ainsi chez Tammet, c’est dans ce qui nous paraît être le support du nombre, mais qui est en réalité son image synesthésique, que réside l’ordre qui fait son essence. Les deux faces du signe sont étrangement, à la fois confondues (car semblables), et distinctes. C'est une image qui s'ajuste parfaitement (et néanmoins idiosynchrasiquement) à son "objet", c'est-à-dire qui reflète l'ordre arithmétique à travers une construction sensorielle.

Langage, algèbre et arithmétique

Les nombres sont des unités décomposables, les entités produites par cette décomposition étant elles-mêmes des nombres. De la même façon, si on le multiplie, le divise, lui ajoute ou lui soustrait un autre nombre, le résultat sera toujours un nombre. Cette organisation en abîme fascine Tammet et constitue un leitmotiv dans ses ouvrages. Ainsi, les vignettes composant les Aventures de Tintin qu'il affectionne particulièrement étant enfant, remplies de détails, constituent pour lui "une infinité d'histoires dans l'histoire, comme une infinité de nombres dans les nombres"[315]. Tammet confie également à Léandro Jofré que "l'une des choses qu’il adorait le plus avec la collection des marrons, c’était le fait qu’une fois rangées dans le sac poubelle, celui-là prenait lui-même une forme de marron."

Tammet joue avec les mots, comme avec les nombres, à des jeux de décomposition et de recomposition en lettres[316], à travers lesquels il crée de nouvelles formes, l'exercice étant pour lui principalement esthétique. Dans l'appréhension synesthésique de la lettre, il trouve en

315 Ibidem, P12

316 Voir le chapitre "Animer les mots"

effet une forme de sens là où règne habituellement le hors-sens. Car contrairement aux nombres, la découpe en phonème est hors-sens, c'est ce qui permet les formations de l'inconscient.

Dans la structure des nombres, il n'y a pas de surdétermination. Les nombres n'ont pas de découpe de leur propre écriture sur un plan matériel hors sens (à la façon dont les phonèmes sont des découpes dans le matériel sonore support des mots, re-déterminés ensuite par le sens).

Nous retrouvons ici notre question des deux plans hétérogènes nécessaires pour faire un langage, et la nécessaire non-isomorphie de ces plans. Si ces deux plans peuvent se correspondre, et on voit que c'est le cas pour l'ensemble des nombres, alors il s'agit d'une algèbre et non plus d'un langage.

Cette algèbre dont parle Hjelmslev semble être constituée du rapport bijectionnel entre deux ensembles (et qu'on a assimilé dans notre argumentation à l'effet d'image qu'évoque Lacan). Or, si l'on se réfère à la théorie des ensembles, l'ensemble des nombres entiers constitue une algèbre (une algèbre considérée dans la théorie des ensembles comme une sorte d'arithmétique généralisée, et constituée d'une structure, de deux lois de composition internes (l'une, additive : commutative et associative, l'autre, multiplicative : distributive par rapport à la première).

Il est intéressant de comparer à ce propos le fonctionnement des nombres et des mots synesthésiques pour Tammet. Car s'il parvient à créer une image infaillible des nombres (les nombres-formes de Tammet ne font jamais d'erreur de calcul), l'image de la langue peut en revanche être dissonante : le son et le sens se correspondent parfois, mais pas toujours; il y a des mots discordants, que Tammet aimerait d'ailleurs remplacer par des vocables qui sonnent plus justes à son oreille. Si l'image synesthésique qu'il a créée de la langue lui permet de se débrouiller avec, de trouver des alternatives à l'absence du signifiant, elle semble garder, malgré son statut d'image, un caractère hétérogène, mal ajusté. Si à la structure formelle des nombres peut correspondre une image parfaitement coordonnée, la structure du langage ne peut se réduire à un "effet d'image".

Nous pouvons répondre désormais à une des questions que nous nous posions aux prémisses de ce travail : Les nombres peuvent-ils constituer une langue ? Si l'on considère la définition de Hjelmslev d'une langue constituée de deux plans (expression et contenu) hétérogènes, la réponse est donc sans hésiter que non. En revanche chez Tammet ils prennent part à la constitution d'un Autre de suppléance au langage.

Résultats

Différentiel autisme et psychose

A l'issue de ce travail, nous constatons que des éléments différentiels ont émergé qui peuvent alimenter le débat sur la distinction entre l'autisme et la psychose[317]. Il s'agit d'une distinction qui concerne le rapport au langage.

Présence ou absence de la barre entre signifié et Signifiant

L'étude à partir de la représentation de mot et représentation de chose de Freud nous révèle (si l'on fait un rapprochement rapide des deux couples notionnels freudien et lacanien) qu'il semble ne pas y avoir, dans le signe de Tammet, une séparation, une "barre" telle que la conçoit Lacan, entre signifié et Signifiant. Les deux complexes freudiens sont de même nature (de la consistance de la représentation de chose), et s'associent en de multiples points (et non par l'interface constituée par le "tampon" sonore).

Les formations de l'inconscient se caractérisent par une traversée de la barre : le Signifiant devient le signifié, le son rejoint le sens. Or pour qu'il y ait passage, il faut qu'il y ait frontière. Pour Tammet, les mots ne sont pas soumis au processus primaire, ils ne font pas lettre(s) dans l'inconscient.

Dans la schizophrénie, il y a bien les deux ordres différenciés. Mais ils sont soumis à une déliaison : il y a coupure entre représentation de mot et représentation de chose, les mots se comportent comme des choses, et font l'objet du processus primaire (délire).

Pas de résonance du signifiant

Chez Tammet, les mots de l'Autre ne résonnent pas : il ne sont pas ses signes, ils n'ont pas d'accroche à sa jouissance. Les procédés des autistes (écholalie, "pensée inversée" décrite par Donna Williams), révèlent bien la façon dont les mots qu'on leur adresse ne font pas sens, à moins de les traduire, c'est-à-dire de s'en faire des signes propres : Williams explique ainsi devoir en faire des images, en les répétant intérieurement pour se les approprier. La carence de l'énonciation nous indique qu'il n'y a pas chez le sujet autiste la structure moebienne du signifiant, qui fait résonner les mots au lieu de l'Autre.

Pour le schizophrène, il semble que les mots de l'Autre soient au contraire trop présents, envahissants.

317 Dans cet exposé, nous avons souvent assimilé la psychose à la schizophrénie : il serait important de pouvoir considérer plus précisément ce différentiel au sein des structures paranoïaque et mélancolique.

Carence de la signification chez Tammet

Chez Tammet, il y a toujours la distinction entre Signifiant et signifié (S et s pris ici au sens saussurien du terme, comme les deux faces d'un signe), dans le sens d'un rapport dénotatif (le signifiant évoque toujours le signifié). Mais Tammet a à faire "parler les mots" de l'autre, leur "apprendre à chanter", et tout son travail va être de produire de la signification à partir de ces mots. Cela semble se faire en deux mouvements :

1) D'abord il s'agit de s'en faire des images, à partir de leur forme écrite : il faut que le mot fasse "effet", fasse prise dans la jouissance en produisant une impression en couleur, forme, etc. (c'est le fonctionnement synesthésique).

2) Puis Tammet doit créer du lien métonymique entre ses mots, (et surtout, dans un premier temps, du lien à partir de ses nombres), afin de les rendre signifiants (notamment par son procédé de juxtaposition créative). Il explique très bien comment cela fonctionne pour lui lorsqu'il témoigne de sa façon d'apprendre des mots étrangers (exemple de "kalba").

Il s'agit ainsi de créer un réseau avec les mots-images qui lui permette de suppléer au réseau sémantique (système signifiant).

Déliaison de la métaphore ou création d'un lien métonymique

Si Tammet travaille à créer une liaison métonymique entre ses signes, le schizophrène est confronté à la déliaison de la métaphore : le signifiant S2 pour lui n'est plus refoulé. Or, la signification est métaphorique, et le refoulement au centre de la métaphore est celui qui fait consister le langage et la possibilité du semblant, constituant un signifiant qui ne représente jamais qu’une absence (condition de la négativité du langage). Le mot du schizophrène prend alors une inquiétante proximité d'avec la Chose (s'il devient en cela un signe, car perdant sa structure de signifiant, en aucun cas il n'est une image). La signification étant perdue, le jeu du signifiant se dévide sans plus d'attache au sens. Ainsi nous pouvons dire que si Tammet n'a pas de signifiant, le psychotique lui est malade du signifiant. Le délire manifeste la défaite de la structure du langage, le sujet créant dans ses procédés des tentatives de faire avec la déliaison.

D'une rencontre originelle d'avec le langage

Enfin, lorsque nous avons considéré les usages différenciés de la traduction et des langues étrangères pour Tammet et Wolfson, nous avons pu constater que chez Wolfson la traduction est une manière de se défendre du parasitage du langage, qui s'incarne dans la langue maternelle. Chez Tammet, elle semble être un procédé permettant de passer des Uns de jouissance aux mots de l'Autre, tout en préservant l'intégrité de son être. Elle semble participer du bord autistique, tant elle a vocation à préserver un écart salutaire entre les signes de la jouissance et l'Autre. Le recours à la traduction et aux langues donne en outre à

Tammet un moyen de contourner ce qui semble demeurer plus spécifiquement dans l'anglais, sa langue maternelle, de la trace traumatique d'une rencontre primordiale d'avec l'Autre du langage. Enfin, à travers son amour des mots étrangers, rares, oubliés ou encore "subversifs", Tammet défend un usage singulier de la langue, les mots étant convoqués chez lui dans un "mi-chemin" poétique entre les Uns de jouissance et l'Autre.

La nature du signe de Tammet

Tammet évolue dans un registre scriptural constitué par l'image. Son signe est de la nature d'une empreinte, du côté de signes de perception qui n'auraient pas supportés la découpe du trait unaire. Le signe de Tammet n'a pas perdu sa dimension figurative, ce qui le laisse dans un rapport très étroit à son référent, celui-ci ne devenant pas Réel (en ce que ce sont les signifiants qui font ek-sister le Réel). Nous pourrions reprendre les termes de Lacan évoquant le petit Dick, pour dire que si Tammet possède des mots, il n'en n'a pas fait la "bejahung". Il ne les a pas pris à son compte dans cette opération d'expulsion primordiale, cette négation préfigurant l'intégration dans l'ordre symbolique, et les signes lui demeurent intimes, de la nature de l'empreinte.

Entre les Uns de jouissance (ou son chiffrage), et les signifiants de l'Autre, n'opère pas chez Tammet le déchiffrage de l'inconscient, avec ses mécanismes de condensation et de déplacement. Pourtant il semble bien que ses signes, constitués en Autre de suppléance, soient traversés d'une certaine écriture, révélée par la synesthésie et par la complexité de ses nombres. Cette écriture n'est pas inconsciente, elle ne se réalise pas suivant une structure de langage, mais suivant un effet d'image, c'est-à-dire selon cette structure formelle qui selon Hjelmslev se constitue dans la correspondance bijective entre deux "plans" homogènes (dans laquelle l'on retrouve également le mécanisme de cartographie véridique trouvé chez les autistes dits "savants" par les cognitivistes).

Conclusion

Les nombres-images de Tammet constituent une solution singulière, une certaine forme d'Autre de suppléance, qui nous renseigne sur la nature du signe de l'autiste.

L'autiste est un être de langage, bien que non divisé par le langage. Il n'est pas le sujet d'un inconscient. Il ne s'inscrit pas dans le système signifiant comme I, et n'y aliène pas son être. Il reste en dehors de la division signifiante, dans un registre scriptural fait d'images, de signes proches de l'impression dans lesquels la trace n'a pas été perdue.

Si le sujet autiste a donc affaire au langage, ce n'est pas à la même position que le sujet de l'inconscient : il garde envers lui une certaine extériorité.

S'il faut trouver un radical commun dans le mot de parlêtre qui évoque l'être de langage, nous pourrions simplement dire que Tammet s'affaire comme tout un chacun à créer ses signes, c'est-à-dire à inscrire sa jouissance, et à la traduire dans une certaine adresse à l'Autre. Pour lui, ce travail s'effectue dans un registre scriptural qui est celui des images, distinct du signifiant. Et s'il ne s'y aliène pas, Tammet emprunte les lettres du langage qu'il fait siennes au sein d'un tissage personnel, original au travers duquel travaillent les effets d'image. Il témoigne de multiples façons que cette question du langage, c'est l'affaire de toute sa vie.

A l'issue de la traversée de notre sujet, nous souhaiterions revenir aux mots de Tammet, lorsqu'il nous invite à "voir dans le monde une poésie". Cette poésie c'est pour lui un "rapport au langage" particulier, qui est "celui de l'humain au monde et à ses mystères, [ces] choses qui ne sont pas dites, parce qu'indescriptibles finalement, mais qu'on essaie de dire néanmoins. Car c'est aussi le propre de l'humain d'essayer quand même de dire ce qu'on ne peut pas dire. De trouver des mots pour dire ce qu'on ne peut pas dire". [318]

318 Farine, M. (16 mars 2018). Daniel Tammet ou la vocation du langage. In *Poésie et ainsi de suite,* France culture

Bibliographie

Adelée, P. (2014) Fulgurance Freudienne, la lettre 52. I. *GRP - Groupe Régional de Psychanalyse*, *Jouir dites-vous ?*

Arrivé, M. (2003). Langage et inconscient chez Freud : Représentations de mots et représentations de choses. *Cliniques méditerranéennes*, *68*(2), 7. https://doi.org/10.3917/cm.068.0007

Asperger, H. (1998). *Les psychopathes autistiques pendant l'enfance*. Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance.

Assoun, P.-L. (1992). Représentations de mot et représentations de chose chez Freud : Pour une métapsychologie du langage. *Histoire Épistémologie Langage*, *14*(2), 259-279. https://doi.org/10.3406/hel.1992.2365

Babouillec. (2016). *Algorithme éponyme suivi de Raison et acte dans la douleur du silence et de Je, ou Autopsie du vivant*. Rivages.

Balat, M., & Peirce, C. S. (2000). *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse : Peirce après Freud et Lacan. Suivi de, La traduction de Logique des mathématiques de C.S. Peirce*. L'Harmattan.

Baron-Cohen, S., Leslie, A. M., & Frith, U. (1985). Does the autistic child have a « theory of mind »? *Cognition*, *21*(1), 37-46.

Bentata, H., Ferron, C., Laznik-Penot, M.-C. (2014). *Écoute, ô bébé, la voix de ta mère... : La pulsion invocante*. Érès.

Bettelheim, B., & Humery, R. (1992). *La forteresse vide : L'autisme infantile et la naissance du soi*. Gallimard.

Bick, E., & Haag, M. (2002). *A propos et à partir de l'œuvre et de la personne d'Esther Bick. Volume I*. (Édition : M. Haag)

Bleuler, E. (1911). *Dementia Praecox ou groupes des schizophrénies* (Editions E.P.E.L., 1993).

Bourlot, G., & Vives, J.-M. (2012). Freud et la dimension sonore du langage. *L'Évolution Psychiatrique*, *77*(4), 503-517. https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2012.05.004

Bouvet, L. (2012). *Traitement musical dans les troubles du spectre autistique : Déficit du traitement global ou surfonctionnement des traitements perceptifs ?* [Thèse de doctorat de médecine, Grenoble] https://theses.hal.science/tel-00747457

Braunstein, N. (2012). *La jouissance, un concept lacanien (Point hors ligne)*. Eres.

Caspar, É. A., & Kolinsky, R. (2013). Revue d'un phénomène étrange : La synesthésie. *L'Année Psychologique*, *113*(04), 629-666. https://doi.org/10.4074/S0003503313014061

Catão, I., & Vivès, J.-M. (2012). A propos du choix du sujet autiste : Voix et autisme: Pour une prise en compte de la dynamique invocante dans la psychothérapie des patients autistes. *Psychothérapies*, *32*(4).
https://doi.org/10.3917/psys.124.0231

Causse, J.-D., Rey-Flaud, H., & Maleval, J.-C. (2011). *Les paradoxes de l'autisme*. Erès.
http://www.cairn.info/les-paradoxes-de-l-autisme--9782749214412.htm

Delion, P. (2004). *L'observation du bébé selon Esther Bick : Son intérêt dans la pédopsychiatrie aujourd'hui*. Érès.

Dewaele, G. (s. d.). *George Dewaele, témoignage d'un autiste adulte*. YouTube.
https://www.youtube.com/watch?v=NaCsQW0B8wk

Farine, M. (16 mars 2018). Daniel Tammet ou la vocation du langage. In *Poésie et ainsi de suite*. France culture.
https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/poesie-et-ainsi-de-suite/daniel-tammet-ou-la-vocation-du-langage-8003808

Flournoy, T. (1893). *Des phénomènes de synopsie (audition colorée) : Photismes, schèmes visuels, personnifications* (Paris : F. Alcan Collection).

Frayssinet, M. (2012). *Autisme et schizophrénie*. [Thèse de doctorat, Université de Rennes 2]
https://theses.hal.science/tel-00730760

Frege, G. (1969). *Les Fondements de l'arithmétique L'ordre philosophique, trad. Claude Imbert.* Éditions du Seuil.

Freud, S. (1891). *Contribution à la conception des aphasies : Une étude critique.* Presses Universitaires de France, 2009.

Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves.* Presses Universitaires de France, 1980.

Freud, S. (1901). *Psychopathologie de la vie quotidienne.* Payot & Rivages, 1967.

Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Payot, 2010.

Freud, S. (1935). *Cinq psychanalyses*. Presses Universitaires de France, 2014.

Freud, S. (2009). *La naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans, 1887-1902* (9e éd). Presses Universitaires de France, 2009.

Freud, S. (1933). *Essais de psychanalyse*, Gallimard.

Freud, S. (2013). *La technique psychanalytique* (3e édition). Presses Universitaires de France.

Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Gallimard, 1989.

Freud, S. (1905). *Le mot d' esprit et sa relation à l' inconscient*. Gallimard, 1993.

Freud, S. (1990). *Métapsychologie*. Gallimard.

Lacan, J. (1987). *Le Séminaire, tome 11 : Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1964*. French & European Pubns.

Mottron, L. (consulté le 25 septembre 2021). *Accueil : Laboratoire Laurent Mottron*.
http://lnc-autisme.umontreal.ca/

Arrivé, M. (1985). Signifiant saussurien et signifiant lacanien. *Langages*, *19*(77), 105-116.

Johnson, D., Allison, C., Baron-Cohen, S., (2011). Synaesthesia in adults with high functioning autism and Asperger Syndrome. In: *UK Synaesthesia Association Annual Conference*

Johnson, R. (1er décembre 2017). *A genius explains*.
https://www.theguardian.com/theguardian/2005/feb/12/weekend7.weekend2

Gooder, S. (2005). *The boy with the incredible brain* [Documentaire].

Grandin, T., Sacks, O. W., & Schaefer, V. (1997). *Penser en images : Et autres témoignages sur l'autisme*. O. Jacob.

Haag, G. (s. d.). Résumé d'une grille de repérage clinique de l'évolution de la personnalité chez l'enfant autiste. *Le Carnet PSY*, *76*, 19-23.

Hjelmslev, L., Canger, U., & Wewer, A. (1943). *Prolégomènes à une théorie du langage* (Nouvelle édition). Editions de Minuit, 1984.

Hochmann, J. (2009). *Histoire de l'autisme : De l'enfant sauvage aux troubles envahissants du développement*. Odile Jacob.

Jean-Claude Maleval : Qui sont les autistes ? | Le Pont Freudien. (s. d.). Consulté 31 mai 2016, à l'adresse http://pontfreudien.org/content/jean-claude-maleval-qui-sont-les-autistes

Jofré, L. (2019). À propos des fonctions des intérêts restreints dans le parcours de Daniel Tammet. *Corps & Psychisme*, *N° 74*(1), 173.

Kanner, L. (1943). Les troubles autistiques du contact affectif. *Acta Paedo-Psychiatrica, 1968*.

Klein, M. (1930). *L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi.* Essais de Psychanalyse. Paris : Payot, 1978.

Lacan, J. (1961). *Séminaire L'identification*. Inédit.
Transcription : http://staferla.free.fr

Lacan, J. (1964). *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Inédit.
Transcription : http://staferla.free.fr

Lacan, J. (1966). *Écrits.* Éditions du Seuil.

Lacan, J. (1972). *Le séminaire, Encore*.
Transcription : http://staferla.free.fr

Lacan, J. (1994). *Télévision* (Repr). Éditions du Seuil.

Lacan, J. (1999). Écrits *: Texte intégral* (Nouv. éd). Éditions du Seuil.

Lacan, J. (2001). *Autres écrits*. Éditions du Seuil.

Lacan, J. (2011). *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre XIX : Ou pire, 1971-1972*. Éditions du Seuil.

Lacan, J. (1975). *Les écrits techniques de Freud : 1953 - 1954*. Éditions du Seuil.

Lacan, J. (1973). *Le séminaire de Jacques Lacan : Les Psychoses*. Éditions du Seuil.

Lacan, J. (1957). *Le séminaire : 1957-1958 Les formations de l'inconscient* . Éditions du Seuil, 1998.

Lacan, J. (1959). Le séminaire de Jacques Lacan. 7 : L' éthique de la psychanalyse, 1959 - 1960. Éditions du Seuil.

Lacan, J., & Miller, J.-A. (2004). *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre 10 : L' angoisse: 1962 – 1963*. Éditions du Seuil.

Lacan, J., & Miller, J.-A. (2018). *Les psychoses*. Éditions Points.

Lacan, J., Miller, J.-A., & Lacan, J. (1973). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse : 1964*. Éditions du Seuil.

Lacan, J., Miller, J.-A., & Lacan, J. (2001). *Le transfert, 1960—1961* (2. éd. corr). Éditions du Seuil.

Lacan, J., Miller, J.-A., & Lacan, J. (2005). *Encore : 1972 - 1973*. Éditions du Seuil.

Laurent, E. (1997). *Réflexions sur l'autisme.* Bulletin Groupe Petite Enfance.

Laznick, M.-C. (2000). *La théorie lacanienne de la pulsion permettrait de faire avancer la recherche sur l'autisme*. https://laznik.fr

Laznick, M.-C., & Ferron, C. (2015). La pulsion invocante et l'Autre dans la clinique du bébé. *Insistance*, *10*, 123-133.

Laznik, M.-C. (2013). Lacan et l'autisme. *La revue lacanienne*, *14*, 81-90.

Le Breton, D. (2011). *Éclats de voix : Une anthropologie des voix*. Métailié.

Le Gaufey, G. (2018). *L'effet de sens. Éléments de sémiotique lacanienne (Essais)*. E.P.E.L.

Le Gaufey, G. (1997). *Le lasso spéculaire : Une étude traversière de l'unité imaginaire*. E.P.E.L.

Le Gaufey, G. (2014). *L'incomplétude du symbolique* E.P.E.L..

Lefort, R., & Lefort, R. (1980). *Naissance de l'autre : Deux psychanalyses, Nadia (13 mois) et Marie-Françoise (30 mois)*. Éditions du Seuil.

Lenormand, M. (2011). *Le jeu dans la thérapie des enfants : Une approche psychanalytique* [Thèse de doctorat, Aix Marseille 1]. http://www.theses.fr/2011AIX10157

Macary-Garipuy, P. (2010). Quelques mots sur deux livres d'Henri Rey-Flaud. *APJL – Assemblée de Toulouse*. https://www.apjl.org/contribution-par-auteur/pascale-macary-garipuy/

Mahler, M. (1969). *Psychose infantile.* Paris, Payot (1973).

Maleval, J.-C. (2000). *La forclusion du Nom-du-Père : Le concept et sa clinique*. Éditions du Seuil.

Maleval, J.-C. (2009). *L'autiste et sa voix*. Éditions du Seuil.

Maleval, J.-C., & Collectif. (2009). *L'autiste, son double et ses objets*. PU Rennes.

Maniglier, P. (2005). Surdétermination et duplicité des signes : De Saussure à Freud. *Savoirs et clinique*, *6*(1), 149.

Maniglier, P. (2006). *La vie énigmatique des signes : Saussure et la naissance du structuralisme*. Scheer.

Maniglier, P. (2007). L'ontologie du négatif : Dans la langue n'y a-t-il vraiment que des différences ? *Méthodos*, *7*.

Martinet, A. (1978). Éléments de linguistique générale *(Langages)*. Armand Colin.

Martinet, J. (2012). François Dosse, Histoire du structuralisme. Tome I : le champ du signe, 1945-1966. *Lectures*.
https://doi.org/10.4000/lectures.9976

Meltzer, D. (2002). *Explorations dans le monde de l'autisme*. Payot & Rivages.

Mottron, L., Bouvet, L., Bonnel, A., Samson, F., Burack, J. A., Dawson, M., & Heaton, P. (2013). Veridical mapping in the development of exceptional autistic abilities. *Neuroscience & Biobehavioral Reviews*, *37*(2), 209-228. https://doi.org/10.1016/j.neubiorev.2012.11.016

Murray, L. A., & Tammet, D. (2014). *C'est une chose sérieuse que d'être parmi les hommes*. L'Iconoclaste.

Nauleau, S. (12 octobre 2014). *Les Murray traduit par Daniel Tammet*.
https://www.franceculture.fr/emissions/ca-rime-quoi/les-murray-traduit-par-daniel-tammet-cest-une-chose-serieuse-que-detre-parmi

Nominé, B. (2011). Ce que nous apprennent les autistes. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, *83-84*(1), 143.

Olivos, A. (2017). *Approche structurale de l'autisme et de la psychose infantile*. l'Harmattan.

Orrado, I. (2018). *La résonance comme concept psychanalytique Les médiations thérapeutiques : Une mise en résonance de la jouissance pour un traitement par l'art*. [Thèse de doctorat, Université Côte d'Azur]

Poli, M. C. (2005). Le concept d'aliénation en psychanalyse. *Figures de la psychanalyse*, *12*(2), 45.

Pontalis, J.-B. (Éd.). (2009). *Dossier Wolfson, ou, L'affaire du Schizo et les langues*. Gallimard.

Porge, E. (2012). *Voix de l'écho*. Psychanalyse Poche. Erès.

Rey-Debove, J., & Rey, A. (2002). *Le nouveau petit Robert : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Dictionnaire Le Robert.

Rey-Flaud, H. (2008). *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage : Comprendre l'autisme*. Aubier.

Sacks, O., & Cler, C. (2003). *Un anthropologue sur Mars : Sept histoires paradoxales*. Éditions du Seuil.

Sauret, M.-J. (18 juin 2011) Le rêve impossible de l'autiste : la métaphore paternelle.
https://www.apjl.org/contribution/le-reve-impossible-de-lautiste-la-metaphore-paternelle/

Sauret, M.-J. (2019). Entre science et psychanalyse : L'autiste un platonicien lacanien. *Psychologie Clinique*.

Saussure, F. (*1916*). *Cours de linguistique générale*. Payot.

Saussure, F. D. (1879). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (LEIPSICK).

Saussure, F. D.,(2002). *Écrits de linguistique générale (Bibliothèque de Philosophie).* GALLIMARD.

Schovanec, J. (2012). *Je suis à l'Est !* PLON.

Soler, C. (2002). *L'inconscient à ciel ouvert de la psychose*. Presses universitaires du Mirail.

Tammet, D. (2007). *Je suis né un jour bleu*. Les Arènes.

Tammet, D. (2011). *Embrasser le ciel immense : Le cerveau des génies : témoignage*. Les Arènes.

Tammet, D. (2017). *Chaque mot est un oiseau à qui l'on apprend à chanter : Daniel Tammet.* (S. Sfez, Trad.). Les Arènes.

Tammet, D. (2020). *Fragments de paradis*. Les Arènes.

Thomas, M.-C. (2012). *L'autisme et les langues*. L'Harmattan.

Touati, B., Joly, F., & Laznik-Penot, M.-C. (Éds.). (2007). *Langage, voix et parole dans l'autisme*. Presses Universitaires de France.

Tustin, F. (1992). *Autisme et protection*. Éditions du Seuil.

Williams, D. (1999). *Quelqu'un, quelque part*. J'ai Lu.

Williams, D. (1999). *Si on me touche je n'existe plus*. J'ai Lu.

Wing, L. (1981). *Asperger's Syndrome : A Clinical Account*. Psychol Med.
doi: 10.1017/s0033291700053332.

Wing, L. (1991). *The Relationship Between Asperger's Syndrome and Kanner's Autism.* Cambridge University Press.

Winnicott, D. W. (2002). *Jeu et réalité : L'espace potentiel*. Gallimard.

Wolfson, L. (1970). *Le schizo et les langues*. Gallimard.

Wolfson, L. (2012). *Ma mère, musicienne, est morte de maladie maligne mardi à minuit au milieu du mois de mai 1977 au mouroir Memorial à Manhattan*. Attila.

Wroe, N. (s. d.). *A life in writing : Les Murray*.
https://www.theguardian.com/books/2010/nov/22/les-murray-poet-life-profile

Sommaire détaillé

Table des matières

Résumé **1**

Préambule **6**

Introduction **8**

Contours théoriques de notre question **11**

Histoire de l'autisme 11

Bleuler, l'autisme comme symptôme secondaire de la schizophrénie 11

Kanner et le syndrome d'autisme infantile précoce 11

Le syndrome d'Asperger 13

Des signifiants qui marquent 13

L'autisme dans le champ de la psychanalyse 15

Dans le champ anglo-saxon 15

Dans le champ lacanien 16

Notre position dans le débat 17

Différentiel autisme et psychose 17

Étiologie ? 18

Il n'y a pas de psychogenèse 18

Affiliations théoriques 19

Lacan et l'autisme 19

J.-C. Maleval et M.-C. Laznik 20

La voix *21*

Absence du signifiant *22*

L'autiste et le signe *23*

Les constituants du bord autistique *23*

L'Autre de suppléance ou de synthèse *24*

Problématisation **26**

Daniel Tammet 26

Éléments biographiques 26

Tammet écrivain ... 27
Comment Tammet vient interroger la nature du signe autistique ... 27
Les nombres comme langue maternelle ... 27
L'expérience synesthésique ... 28
Chiffrage ou cadrage de la jouissance ? ... 28
Un calcul en images ... 29
La grammaire des nombres ... 29
Une relation esthétique et amoureuse aux langues et aux mots ... 30
Un linguiste né ... 31
Abstractions, métaphores, idiomes ... 31
L'équivoque et la marque du sujet ... 32
Du nombre aux mots de l'autre, en passant par la lettre ... 33
Un étranger dans sa langue ... 33
Une langue « maternelle » secrète, faite de nombres ... 34
Un moment fondateur ... 34
Une lettre dessinée comme une image ... 35
Une lettre déconnectée de la voix ... 36
Des mots à apprivoiser ... 36
L'écriture ... 36
La lecture ... 37
De multiples accents, un anglais unique ... 37
Trouver sa voix : la rencontre avec un public ... 37
Questions et hypothèses ... 39
Le signe de l'autiste ... 39
Entre la jouissance du sujet et les mots de l'Autre ... 41
Un paradoxe : l'accès à la structure ... 42
Choix méthodologiques ... 43
Travailler à partir d'un témoignage ... 43
Le choix de Daniel Tammet ... 44
Une lecture de Tammet en français ... 44
Chapitre 1 - L'envers du signifiant ... 46
Tammet linguiste ... 46
Tammet et le signe saussurien ... 48
La linguistique structuraliste ... 48
Hermogène ou Cratyle : l'arbitraire du signe ... 48
Le signe saussurien : un composé biface ... 48
La négativité fondamentale de la langue ... 49
Tammet et Saussure ... 50

Création des mots versus immutabilité du signe 50
Recherche d'un lien motivé entre signifiant et signifié 50
Le caractère conscient de cette recherche 52
Difficulté à saisir les concepts abstraits 52
Conclusion 53
Signe et signifiant : Lacan, Saussure, Peirce 53
Théorie lacanienne du signifiant : Lacan et Saussure 53
Conception lacanienne du langage 53
Inspiration saussurienne du signifiant lacanien 54
Théorie lacanienne du signe : Lacan et Peirce 58
La sémiotique de Peirce 58
La torsion que fait subir Lacan au signe de Peirce 59
Pure articulation ou "terme de la jouissance" 60
De la nature double du signe 60
Le signe saussurien fondé par son caractère double 61
Un terme positif dans un système différentiel purement négatif 61
Le signe saussurien, une entité double 62
Une première discontinuité dans l'expérience : des traits distinctifs 62
Re-détermination et naissance d'un signe défini par sa valeur 63
Une valeur surdéterminée 64
Des réseaux non isomorphes 64
Distinction entre structure linguistique et algèbre 64
Effet d'image et structure formelle 65
L'idéal de la communication reviendrait à ne plus rien pouvoir dire 66
Signe, déchiffrage et traduction 66
Discussion sur la nature du signe de Tammet 67
Positivité des termes 67
Nature du signifiant 68
Création d'une signification 68
La singularité du signe 69
Chapitre 2 - Le mot et la chose 70
Introduction 70
La frontière entre inconscient et préconscient 71
Éléments de sémantique allemande 71
Un mot qui est une chose 72
Qu'est-ce qu'un mot ? Une question freudienne 72
Le mot comme complexe associatif 72
La rencontre de deux ordres distincts 73

Signifiant et signifié....74
Localisation du symbolique et genèse de la signification....75
Une double couche représentative....76
Le mot et la chose pour Tammet : un même ordre....76
Premier constat....76
Deuxième constat....77
Hypothèse....77
Un mot “traité comme une chose” ?....78
L’interprétation des rêves....78
Processus primaire et secondaire....79
Les procédés du processus primaire....79
Les mots dans le rêve....80
Traités comme des choses, les mots restent-ils des mots ?....81
La lettre lacanienne....81
Le rêve comme rébus à décoder....82
Le witz et la dimension sonore du mot....83
Le mot de Tammet : ne fait pas lettre(s) dans l'inconscient....83
Les mots à la place des choses ?....84
Psychose et analyse de langage....84
Un langage d’organe....85
Les particularités du discours....86
Phénomènes corporels dans le délire ou dans le symptôme hystérique....86
Psychose et processus primaire....87
Verbalisation et conscience....88
Délire et discours philosophique....88
Retour sur le rêve....89
Les différents destins des mots dans le rêve : restes diurnes ou pensées du rêve....89
Les mots dans le délire....90
Les mots à la place des choses....90
Conclusion....91
Retour sur le mot de Tammet....91
Les jeux de lettres....92
Chapitre 3 - Animer les mots....93
Introduction....93
D’une impuissance initiale à faire résonner les signifiants de l’Autre....94
Spécificités de la coupure entre jouissance et parole chez l’autiste....95
La résonance du signifiant....96

Écholalie et “pensée inversée” de Donna Williams 96
Structure moebienne du signifiant 96
Lalangue, signe de jouissance 97
Absence de lalangue chez Tammet 97
Les nombres comme langue privée 98
… à des procédés créateurs de sens 99
Les solutions de Tammet 99
“Effet", ou signification ? 100
Comment le sens émerge : des mots étrangers 101
Des symboles visuels 103
Néologismes 103
Une pensée par analogie 103
La juxtaposition créative 104
La recherche d'une similarité entre la forme du mot et le sens 105
Relier les mots 105
Recherche de liens motivés entre les mots 107
Comment l'impression synesthésique participe de la signification 107
Des procédés structurellement distincts dans la psychose 108
Carence(s) de la signification dans l’autisme et dans la psychose 109
Genèse de la signification 109
Signifiance du rêve 110
Incidences du signifiant sur le signifié 110
Métonymie 111
Métaphore 112
Sujet, symptôme et métaphore 114
Une distinction entre signification et effet de sens 114
Syntaxe et non-sens 114
La signification 115
Effet de sens 116
Psychose et déliaison métaphorique 117
Littéralité 117
Le mot EST la Chose 118
Valeur différentielle du signe psychotique et de l'image autistique 119
Néologismes 120
Néologismes psychotiques 120
Autisme versus psychose 122
Signe autistique ou signe psychotique 122
La signification pour Tammet 122
Lien métonymique versus déliaison métaphorique 123

Chapitre 4 - Traduction, écriture et langues étrangères....124

Ce dont est chargée la langue maternelle....124
Wolfson....125
Le procédé....126
La langue de la mère....127
Wolfson et Tammet....128
La langue "maternelle" : Wolfson et Tammet....128
Des mots qui envahissent ou des images familières....128
Tammet écrivain....129
L'appui sur un double écrivain....129
Exilé dans sa propre langue....130
Accents, langues perdues et mots nouveaux....131
Un étranger en pays étranger....131
Les accents....131
Ce que c'est que d'être humain....131
Nous sommes ce que nous disons....132
L'espéranto....133
Les Murray, l'alter ego....133
Le rapport aux mots, aux langues....135
A propos de la traduction et de ses enjeux....136
Fonction de la traduction pour Tammet et Wolfson....136
S'inscrire parmi les hommes....137
La poésie dans la langue....137
Au risque de la mortification de la langue, un sujet créateur de signes....138
Poésie, mots rares et oubliés....138

Chapitre 5 - Entre image et signifiant....140

Introduction....140
L'image de Tammet est un type de signe : c'est une impression....140
Entre l'image et le signifiant, il y a un "saut", un fossé, une différence radicale...140
Un schéma moebien ?....142
Structure de l'inconscient et naissance du sujet....143
Refoulement originaire chez Freud....143
Naissance du sujet de l'inconscient chez Lacan....143
Aliénation-séparation....144
Le premier nom : S1....144
Passage au S2 et fading du sujet....144

Séparation ... *145*
L'image et le signifiant dans l'appareil psychique ... 146
Le schéma de la lettre 52 ... 147
Un appareil psychique constitué de signes ... *147*
De la perception aux mots ... *148*
Lecture de Braunstein ... 151
Des signes chiffrant la jouissance ... 151
Chiffrage et déchiffrage ... 151
Le processus primaire comme acteur du déchiffrage ... 152
Hypothèses : ... 154
Quelles écritures à l'œuvre dans les images de Tammet ? ... *155*
Lecture de Rey Flaud ... 156
Traduction des étages freudiens par Rey Flaud ... 157
L'espace des empreintes de l'autisme de Kanner ... 157
L'espace des images de l'autisme Asperger ... 157
Relève scripturale ... 158
Objet sensuel ... 158
Objet transitionnel 1 ... 159
Objet transitionnel 2 ... 160
Objet autistique ... 160
Hypothèses ... 161
L'image de Tammet n'est pas le système synchrone du signifiant ... *161*
L'image de Tammet n'est pas un S1 ... *161*
Un signifiant "effaçon" ... 162
Introduction ... 162
Lien du signe au signifiant ... 163
Nom propre et lien à l'objet ... *163*
Trait unaire ... *164*
Sujet ... *164*
Affinité à la marque et à l'écriture ... *165*
Lien du signifiant à l'image : attache au Réel ... 165
Naissance de l'écriture ... *165*
Un point charnière ... *167*
Perte du figuratif ... *168*
La lettre ... 170
Une naissance marquée par un renversement ... *170*
La lettre des logiciens, support de ce que l'on désigne ... *172*
La lettre comme support de l'être ... *172*

Lettre et écriture ... *173*
Absence de perte du figuratif dans l'autisme ... 173
Une expérience de catégorisation perceptive ... *173*
Découpe signifiante ou partition par le signe ... *175*
Chapitre 6 - Effets d'image ... 176
Quelle écriture dans les images de Tammet ? ... *176*
L'image ... 176
Effets d'image ... 176
Éléments de sémantique ... *176*
L'image de Tammet et la consistance imaginaire chez Lacan ... 177
Chez Lacan, un "effet d'image", à distinguer fondamentalement de l'ordre symbolique ... *178*
Saussure synesthète ... 179
Un signe concret ... *179*
Un signe articulant deux "masses amorphes" ... *180*
Structure(s) ... *181*
Structure formelle ou structure signifiante ... 181
Des plans homogènes ou hétérogènes ... *182*
« Veridical mapping » : perception et structure dans l'autisme ... *183*
Apports de Saussure à la cartographie véridique ... *184*
La synesthésie chez Tammet ... *185*
Le nombre ... 186
Collections et nombres ... 186
Le nombre, suppléance au trait unaire ? ... 187
Le nombre, un déchiffrage ? ... 188
Le nombre synesthésique, une icône du nombre ? ... 189
Langage, algèbre et arithmétique ... 190
Résultats ... 192
Différentiel autisme et psychose ... 192
Présence ou absence de la barre entre signifié et Signifiant ... 192
Pas de résonance du signifiant ... 192
Carence de la signification chez Tammet ... 193
Déliaison de la métaphore ou création d'un lien métonymique ... 193
D'une rencontre originelle d'avec le langage ... 193
La nature du signe de Tammet ... 194
Conclusion ... 195

Bibliographie.....196

Sommaire détaillé.....202